



LE DUC

DE BASSANO

SOUVENIRS INTIMES

DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE

Recueillis et publiés

Par Mme Charlotte de Sor.

TOME PREMIER.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET Cie.

1845

Racc. De Marinis A 201

LE DUC

DE BASSANO.

LE DUC DE BASSANO

SOUVENIRS INTIMES

DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE

recueillis et publiés

PAR

Mme Charlotte de Sor.

TOME PREMIER.

BRUXELLES,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1843

A MES LECTEURS.

Trois années se sont écoulées depuis la mort du duc de Bassano; depuis qu'agenouillée avec ses amis, avec toute la France sur cette grande tombe nationale, j'ai esquissé à la hâte quelques traits de la noble figure historique qui venait de disparaître...

Mon humble tribut a trouvé des approbateurs, mon faible essai a été accueilli avec bienveillance; encouragée à compléter mon œuvre, j'ai coordonné les notes, les précieux matériaux mis à ma disposition alors, mais que le temps qui me manquait,

que l'espace resserré des colonnes d'un journal, ne m'avaient pas permis de mettre tous en lumière.

Depuis encore, j'ai interrogé mes souvenirs sur ces bonnes et à jamais regrettables heures de causeries, passées avec celui qui avait été si bien placé pour dominer la scène, pour tout voir, pour savoir tout, et dans lesquelles, en ne faisant que penser tout haut, le duc de Bassano me racontait l'empire et ses merveilleuses choses... livrait les trésors de ses souvenirs !...

Et, cette fois, que les heures et la place ne me sont pas parcimonieusement comptées, je donnerai tous les documents qui sont en ma possession, je communiquerai tout ce qui m'a été appris par le duc de Bassano, tout ce que je sais de cet homme, dont le nom, cher à la patrie, est attaché à tous les décrets, à tous les actes de haute administration de l'empire, ce temps notre orgueil à tous ! dont le nom, impérissable à l'étranger, est inscrit au bas de tous les glorieux traités de la France, dans toutes les chancelleries de l'Europe !...

CHARLOTTE DE SOR.

I.

QUELQUES FLEURS JETÉES SUR UNE TOMBE NATIONALE.

Le 15 mai dernier, dès le matin, le glas funèbre des cloches de l'église de Notre-Dame de Lorrette annonçait une triste solennité.

Un majestueux catafalque s'élevait au milieu du chœur; sur les draperies mortuaires qui recouvraient les murs, de distance en distance, se détachaient, à la lueur sombre des lampes sépulcrales, des écussons qui encadraient des armes : une main ailée, écrivant avec une épée surmontée

d'une devise, au sens profond : *Quod non deleverit ætas.* Oh ! non, ce que cette main aura écrit, le temps ne pourra le détruire! les hommes et les choses passeront, mais jamais ne s'effacera le souvenir d'une fabuleuse époque! c'est une propriété inaliénable en France, les prodiges de l'empire se rediront d'âge en âge.

A midi, un char splendidement entouré de dignitaires, d'uniformes de toutes armes, de costumes distinctifs, et d'un grand nombre d'amis, s'arrêtait devant la porte du temple. La pompe du clergé, la présence des troupes attestaient que celui auquel des derniers devoirs allaient être rendus, avait occupé une haute position dans ce monde. Mais, une autre pompe encore, celle qu'on ne se procure pas avec de l'or, imprimait un cachet particulier à ce riche convoi. C'était l'attitude pleine de tristesse et profondément respectueuse de la foule *non priée* qui chemin faisant, avait grossi le cortége et qui encombrait jusqu'aux abords de l'église... Et dans ce tribut spontané, dans cette humble ovation, était écrite une de ces oraisons funèbres qui payent magnifiquement les services rendus à la patrie! L'instinct si sûr des masses ne décerne qu'avec justice ces sortes de récompenses nationales.

Dans l'intérieur : l'assistance, nombreuse et

choisie, était généralement composée d'hommes âgés; la douleur recueillie empreinte sur leurs fronts révélait toute l'amertume de leurs réflexions... pour chacun d'eux un ami venait de disparaître et laissait dans leur cœur un vide qui ne pouvait être comblé... Leur présence à cette douloureuse cérémonie n'était pas une de ces démonstrations de respect dues à la seule étiquette, on devinait qu'un sentiment plus intime devait provoquer les larmes qui coulaient silencieusement sur ces graves figures.

De jeunes hommes aussi se pressaient autour du chœur; la physionomie de ceux-ci exprimait de sympathiques regrets pour cette grande existence brisée, à laquelle leur imagination rattachait de merveilleuses traditions... Ce corps, enseveli là, maintenant inerte et froid, avait recélé une organisation d'élite, une vaste intelligence, d'énergiques facultés, un esprit élevé, un noble cœur : la valeur personnelle de *Hugues-Bernard Maret* pesait dans la balance de l'opinion publique d'un bien autre poids que les titres, que les dignités dont était revêtu le *duc de Bassano,* que les insignes qui à cette heure décoraient son drap mortuaire !

C'est que ces titres, ces dignités, ces cordons, Maret les avait conquis à une époque où il fallait

acheter les distinctions qui élèvent un homme au-dessus du vulgaire, par une application constante, par une activité incessante, par des travaux utiles; dans un temps où il fallait mériter l'honneur d'être appelé aux affaires du pays, par une intègre probité, par un dévouement sans bornes à ses intérêts, à sa prospérité, à sa gloire; par une entière abnégation de soi-même lorsque le service de l'État réclamait du fonctionnaire le sacrifice de ses aises, de ses convenances particulières, par la pratique enfin de toutes les vertus civiques.

Celui-là, dont Maret avait été treize années durant le *chargé de toutes affaires* (ainsi que je l'expliquerai plus tard), le ministre dirigeant, le confident privilégié, celui-là, Napoléon, disait : « Il y a une immense portée de moralité publique dans le choix d'un fonctionnaire : il ne suffit pas qu'un administrateur soit habile, il faut qu'il soit un honnête homme... L'exemple donné par les gouvernants est un précieux ou funeste enseignement offert aux gouvernés. Je n'emploierai jamais que des gens probes et intègres. »

Maret, sous l'œil de ce maître, avait traversé l'empire constamment investi des plus hautes fonctions dans l'administration...

Et voilà l'éloge qui retentissait au fond de toutes les consciences, qui imprimait sur tous ces visages

jeunes ou vieux, penchés sur ce cercueil, une expression si remarquable d'admiration et de respect.

Le roulement saisissant des tambours voilés, l'hymne des adieux, le *Libera me*, accompagné des sons mélancoliques de l'orgue, produisirent sur la foule consternée une inexprimable sensation... Le moment d'une éternelle séparation était venu, la terre allait recouvrir tout ce qui restait de cette noble nature! A ce moment, dans toutes les pensées, les noms de Maret et de Napoléon étaient inséparables...

Ah! si cette meilleure vie future promise aux bons, n'est pas une consolante déception, Maret est allé là-haut recevoir la récompense d'une carrière toute d'honneur, toute resplendissante de probité, de belles actions et de patriotisme : à l'heure où nos pleurs coulent encore, lui, à l'abri des orages, est réuni à tout ce qu'il aima sur cette terre! il a retrouvé celui à qui il avait donné tant de preuves d'un dévouement qui n'a eu d'autres bornes que l'impossible, à la mémoire duquel il avait conservé un culte d'adoration et de religieuse fidélité... Paix et bonheur à tous deux!

Ici-bas, le duc de Bassano dort de son dernier sommeil auprès de sa femme bien-aimée, sa douce et charmante compagne tant regrettée!

Il s'en est allé dénué, et il laisse à ses fils un héritage qu'envieraient les fils d'un roi... Au nom de leur père toutes les têtes se découvriront devant eux; à son souvenir vénéré, toutes les sympathies leur seront acquises, tous les vœux accompagneront leurs efforts, toutes les bouches applaudiront à leurs succès, pour eux, l'avenir est plein de promesses...

Les enfants de cet homme qui pendant dix ans a traité, sous le colossal empire, les affaires de la France avec tous les cabinets de l'Europe, les nobles enfants du duc de Bassano ne se partageront pas de somptueux hôtels, des terres apanagères, des bois, des valeurs de toutes sortes en diamants, en riches présents offerts par l'étranger... Ils ont trouvé mieux que cela dans l'héritage paternel.

Nul n'est déshérité dans cette glorieuse succession maintenant ouverte. L'homme de bien a laissé à ses amis des souvenirs ineffaçables; l'homme d'État a légué à ses concitoyens de grands exemples à suivre.

Honneur, honneur à cette mémoire pure de toutes indignités!

Alors que tout est fini, que la sincérité des hommages ne peut plus être suspectée; alors que ceux que nous révérions en silence ne peuvent

plus nous entendre, on éprouve l'irrésistible besoin de faire revivre leurs vertus, leurs mérites; on trouve de la douceur à proclamer hautement ce que l'on pensait tout bas, ce que l'on n'aurait pas osé dire à eux-mêmes... Il y a une stérile, mais pure jouissance, croyez-le, à se faire le courtisan de la tombe.

La tâche de retracer la carrière politique du duc de Bassano est au-dessus de mes faibles moyens. A des plumes plus habiles que la mienne est réservé l'honneur d'inscrire dans l'histoire l'oraison funèbre de Maret, l'un des beaux noms de l'empire, une des plus honorables illustrations dont s'enorgueillit notre pays. Au talent d'un écrivain appartient l'éloge dignement tracé du grand citoyen qui fut une des gloires de la mémorable époque, et dont les éminents services doivent être enregistrés comme une dette à acquitter par la postérité!

Moi, fidèlement, comme toujours, je vais dire ce que je sais de ces choses intimes qui ajoutent une page du cœur aux pages immenses des hommes de l'empire, je redirai ce qui m'a été appris par des gens dignes de toute croyance qui ont été les camarades, les collègues, les amis du duc de Bassano, avant et pendant sa prodigieuse élévation, et ces bouches ne peuvent mentir : à quoi bon?

En ne disant que la vérité à l'égard de Maret, la vérité est assez belle pour qu'il soit inutile d'y ajouter le luxe des fioritures. Dans l'unanimité de toutes ces louanges décernées au delà du tombeau, il y a quelque chose qui défie l'incrédulité : les morts comme les têtes découronnées ne sont plus à craindre !

L'empire est riche de ces hommes aux larges proportions, aux énergiques contours, dont le type se perd chaque jour ! Ne nous décourageons pas... travaillons avec persévérance à rattacher par les traditions la génération nouvelle à la magnifique génération qui s'en va... Dans cette œuvre est tout l'avenir de notre France...

Ne nous lassons pas de reproduire les faits et les citoyens qui ont illustré la patrie : la mémoire du passé est une récompense donnée aux bons, comme une punition terrible infligée aux méchants ! Rappelons, rappelons souvent ces actes de désintéressement, de probité politique, ces sublimes abnégations, ces héroïques dévouements d'autrefois, pratiqués dans les plus hauts rangs comme dans les plus humbles classes de la société ; ne laissons pas oublier que l'honneur n'est pas un vieux mot, dont on ne trouve plus la signification que dans les dictionnaires à l'usage des enfants ou des niais; prouvons qu'il y a sagesse

et profit à demeurer honnête homme, parce qu'il arrive un jour où l'appréciation des bonnes ou des mauvaises actions donne à chacun, dans la postérité, la part qui lui revient d'estime ou de blâme, de gloire ou de honte; parce qu'il arrive une heure, une heure solennelle, pour les rois comme pour les individus, où se déchire le voile qui recouvrait leurs turpitudes, et jette aux gémonies leurs restes méprisés.

II.

MARET.

Plus heureux que beaucoup d'autres hommes de l'empire, qui, partis du dernier degré de l'échelle sociale, durent franchir tant d'obstacles pour s'élever au faîte, le duc de Bassano était entré dans la vie avec tous les avantages qui assurent au mérite les moyens de se produire.

Maret appartenait à une ancienne et honorable famille plébéienne de Dijon, où son père exerçait la médecine et jouissait d'une considération méritée.

Sa jeunesse tout appliquée, toute studieuse, exempte de dissipation, fut exclusivement consacrée aux sciences abstraites et aux études nécessaires à la carrière de l'artillerie et du génie à laquelle il se destinait. « Arriver, » nous disait-il un jour, « à bien passer mes examens, à porter avec distinction l'épaulette de cette arme, était le but de tous mes efforts, le songe doré dans lequel je m'endormais après de longues et pénibles veilles ; et quand il fallut renoncer à mes plus chères espérances (j'avais dix-sept ans alors !) je crus mourir de ma douleur... Mais, » ajouta-t-il avec cette expression de finesse railleuse qui donnait tant de charme à sa conversation, « depuis je m'en suis consolé. »

Le *brillant* officier d'artillerie en expectative dut revêtir la sombre robe d'avocat ! Son père l'avait ainsi décidé, et Maret chérissait son père. Son frère était dans le génie civil ; sa sœur, la joie et le bonheur de la famille, venait de se marier au loin, le foyer paternel restait désert, Maret se dévoua.

Dès lors, avec un courage au-dessus de son âge, il reporta toute son application à l'étude aride des lois. « Et par forme de *délassement*, » disait-il en riant, « je me livrais sans y être obligé, à l'étude du droit politique. »

Était-ce donc par une divination instinctive? La pensée s'arrête rêveuse et invinciblement frappée devant les mystérieuses combinaisons de la destinée... Qu'est-ce donc que cette puissance inconnue qui se joue de nos projets, qui dispose de notre volonté, qui nous conduit comme par la main dans la vie! Par qui est exercée cette influence occulte, qu'on ne peut nier, ni expliquer, à laquelle nul ne saurait se soustraire et qui vient se jeter à travers tous nos plans d'avenir?

Dans la carrière qu'il avait choisie, Maret n'aurait trouvé qu'une position ordinaire sans éclat, sans retentissement peut-être; dans celle qui lui fut imposée par le respect filial, il devait s'élever à une hauteur qui ne sera comprise que quand je dirai en son temps, et sur des notes originales, quelles étaient les attributions dévolues à la *secrétairerie d'État* et quels pouvoirs exorbitants ces attributions remettaient aux mains d'un homme!

L'organisation administrative de la secrétairerie d'État est une des choses les plus étonnantes de l'empire!

Lorsqu'il subit ses examens, comme dans tout ce qu'il devait entreprendre, Maret obtint de légitimes succès; il prit ses grades à l'université de

Dijon et fut reçu avocat au parlement. Peu de temps après, il prit place à l'Académie de cette ville, qui occupait un rang distingué parmi les corps savants du royaume.

Mais, ni le barreau, ni l'Académie ne pouvaient suffire aux besoins de cette prodigieuse intelligence qui étouffait dans les entraves d'une prosaïque uniformité. Déjà grondait au loin l'orage qui bientôt devait fondre sur les trônes et renverser en passant toutes leurs vieilles institutions; déjà les masses, émues de toutes parts, rêvaient l'indépendance; les esprits éclairés, tout autre chose que ce qui existait...

L'ardent jeune homme avait le sentiment de sa force et comme le pressentiment de sa fortune; il avait soif de voir, d'observer, de comparer, et, les regards constamment fixés sur le centre du mouvement, il sentait que c'était à Paris qu'était marquée sa place, que là seulement il respirerait à l'aise. Son frère revint à Dijon en qualité d'ingénieur civil des états de Bourgogne, lui, partit pour Paris, emportant la bénédiction de son père, l'estime et les vœux de ses compatriotes, et force lettres de recommandation de tout ce qu'il y avait de considérable dans sa province, pour les notabilités de la capitale.

« L'accueil que je reçus à Paris en 1785, » ra-

contait gaiement un soir dans ses salons le premier ministre de l'empereur, « cet accueil eût bien pu faire perdre la tête à plus d'un sage de mon âge ! Les lettres de recommandation que j'avais apportées de ma province, m'ouvrirent à deux battants la porte des maisons, où, pour *nous autres plébéiens*, il n'était pas facile alors de pénétrer... j'avais vingt-deux ans, de l'argent dans ma poche; j'étais assez passablement tourné, je composais avec facilité une épître à Clorinde, et je soupirais agréablement l'élégie; c'en était tout autant qu'il fallait dans ce temps-là pour dépenser inutilement, mais fort agréablement, ses belles années dans un certain monde. J'avais été présenté au *lycée de Monsieur*, aujourd'hui l'Athénée, par Buffon, Condorcet et Lacépède. » Et *le duc de Bassano*, interpellant hautement *le sénateur comte de l'empire, grand chancelier de la Légion d'honneur*, qui se trouvait présent : « Lacépède, qui nous eût dit, alors, que nous deviendrions de graves et importants personnages !... C'est vraiment étrange! Te souviens-tu de nos assauts, de nos querelles littéraires avec Chamfort, Lebrun, Colin-d'Harleville, Arnault, Andrieux, et ce pauvre Chénier? Que j'étais fier, que je me trouvais heureux de vivre dans la société de toutes les sommités lettrées qui florissaient à

cette époque! Ce sont les meilleurs jours de ma jeunesse, ceux dont j'ai gardé le plus doux souvenir! »

Et sur la physionomie de l'homme d'État se reflétait une pensée de regret pour ces pures joies d'autrefois, à jamais envolées, et qu'il eût voulu ressaisir peut-être au prix des plus fastueuses jouissances...

« Une lettre de mon père, » continua le duc, « vint fort heureusement m'arracher aux délices de Capoue... Des relations d'ancienne date existaient entre ma famille et M. de Vergennes, alors ministre des affaires étrangères; il m'avait très-bien accueilli à mon arrivée; mon père me demandait pourquoi je négligeais cette connaissance qui pouvait m'être si utile. Il ne m'eût pas été facile de répondre d'une manière satisfaisante à cette question! je craignais mon père, qui aurait trouvé fort mauvais que je passasse mon temps à des escarmouches d'esprit, au lieu de m'occuper sérieusement de me faire une position.

» Il fallut bien me décider à visiter plus assidûment le ministre des affaires extérieures, et j'eus l'occasion de connaître dans ses salons les ambassadeurs des puissances étrangères, de causer avec des diplomates. Dans ces entretiens je recueillais avec avidité tout ce que j'entendais sur

les affaires de l'Europe en général. L'ambition commença à me galoper, la diplomatie me souriait plus que le barreau! La pensée me vint d'embrasser cette carrière. Un jour j'exprimai timidement mon audacieux désir à M. de Vergennes, il m'engagea à poursuivre cette idée, et eut la bonté de me promettre son appui. Je sortis de chez lui le plus heureux des hommes.

» Mais pour arriver à devenir ambassadeur, il me restait beaucoup à apprendre, je le compris, et, avec la résolution qui m'est naturelle, je m'imposai le sacrifice le plus méritoire pour un jeune homme : celui des prédilections et des plaisirs. Je dis adieu aux Muses et aux poëtes, mes complices de dissipation, et je fus bravement me séquestrer au pays latin.

» Là, je suivis les cours du collége de France, » continuait toujours le duc de Bassano, avec cet entraînement qu'on éprouve à retourner dans un temps d'épreuves glorieusement subies. « Je me dévouai à l'étude du droit naturel et du droit des gens, professés par Bouchaud, et je me livrai avec une application soutenue aux travaux nécessaires pour occuper avec quelque distinction le poste auquel j'aspirais.

» Je n'ai jamais conçu qu'on se crût apte à remplir des fonctions d'un certain ordre, pour

lesquelles on n'avait pas acquis une instruction spéciale.

» Ce nouveau genre de vie n'était pas précisément amusant! Quelquefois je me prenais à regretter l'ancien, à me demander pourquoi, au lieu de suivre la carrière pour laquelle toutes mes études étaient achevées, et qui me laissait de belles heures de loisir, pourquoi je me rompais la tête sur un nouveau travail! Mais ce ne fut là qu'une tentation passagère du démon... Bientôt je pris pour les connaissances sérieuses que j'acquérais, un goût passionné; mes idées s'agrandissaient, je voyais les choses d'un point de vue plus élevé; être utile, servir mon pays, devint ma pensée dominante, et bien souvent depuis, je me suis applaudi d'avoir su *vouloir fortement.* »

C'était avec cette bonne simplicité, que le duc de Bassano, à l'apogée des dignités et de la fortune, racontait son début dans la carrière diplomatique où ses talents brillèrent bientôt d'un vif éclat.

La mort subite de M. de Vergennes vint foudroyer toutes les espérances de l'apprenti diplomate! Ce but qu'il croyait toucher ne lui apparaissait plus qu'à travers des difficultés presque insurmontables... Il faut se reporter à cette époque pour comprendre les obstacles qu'avait à vaincre

un homme, né bourgeois, pour arriver à conquérir la place que lui assignait son mérite personnel, parvenir à être quelque chose dans l'État!

Cependant, avec cette ténacité de volonté qui était un des traits distinctifs du caractère de Maret, il ne renonça pas à son tracé d'avenir; il ne désespéra pas de ne devoir qu'à lui-même la position qu'il ambitionnait, et, se roidissant courageusement contre ce premier échec, il se décida à aller en Allemagne terminer ses études. Mais, déjà se rapprochait de plus en plus la révolution qui allait remuer la société jusque dans ses fondements... Au moment où il se disposait à quitter Paris, la convocation des états généraux est annoncée, le cours de droit public le plus imposant, le plus vaste, va s'ouvrir; d'immenses questions d'économie politique seront agitées; les droits de *fait* des peuples seront enfin discutés, de ces grands débats résulteront de palpitants enseignements, Maret ne partira pas.

Si, en 89, Maret n'avait pas encore atteint toute la maturité de l'expérience, il était déjà remarquable par la supériorité d'une instruction puisée dans des études fortes et variées, par la puissance de ses facultés, par cette prodigieuse capacité qui lui valut de Napoléon le surnom de *Tête de fer;* tout, dès lors, faisait présager que

ce jeune homme à l'activité infatigable, aux énergiques résolutiens, entrait dans la lice avec toutes les conditions voulues pour en sortir en triomphateur.

Enthousiaste, passionné pour les choses grandes et utiles, il appelait de ses vœux toutes les améliorations positives; il voulait qu'il n'y eût plus d'autres classifications sociales que celles des capacités et que, partant de ce principe d'éternelle équité, tous les citoyens pussent être appelés à concourir aux affaires du pays. Novateur éclairé et consciencieux, il entendait la régénération intellectuelle et matérielle des masses par l'éducation politique, progressive de la nation, et avec toute l'exaltation d'une âme généreuse, il adopta avec amour la cause de la réforme.

C'était à Versailles que devait s'ouvrir l'arène où allaient se vider tant de vieilles querelles... où se résoudrait le problème devenu insoluble depuis, faire une révolution au profit de tous, et non pas seulement au profit de quelques-uns...

Lorsque les états généraux s'assemblèrent, Maret venait d'accomplir sa vingt-cinquième année, mais déjà il avait pris la vie au sérieux. Il quitte Paris, il va s'établir à Versailles, dans une petite chambre : « Parce que, » disait-il, « je ne

voulais pas perdre un mot de ce qui se dirait à l'assemblée; et, c'était bien un peu cher pour ma bourse d'étudiant d'avoir un logement là, et là... car il fallait que je conservasse aussi un pied-à-terre à Paris. »

Dès les premières séances, avec ce coup d'œil prompt du génie, qui embrasse l'espace et interroge l'avenir, il entrevoit une entière réédification sociale, il juge que de ces discussions brûlantes, jaillira l'étincelle qui fera le tour du monde, et chaque jour, le premier arrivé dans la salle de ces solennels débats, il ne perd pas une des paroles, pas un des gestes de ces grands orateurs, dont la mémoire des peuples gardera éternellement le souvenir! Lorsqu'il sort de l'assemblée, tout est gravé dans son esprit, et la nuit, à l'aide des notes succinctes qu'il a prises au fur et à mesure qu'un orateur remarquable descend de la tribune, il rédige avec ordre et clarté un compte rendu qui lui retrace *fidèlement* non-seulement les mots, les phrases, mais jusqu'aux impressions qu'ils ont produites; il n'a pas la pensée que ce travail soit rendu public; c'est pour lui seul, pour sa propre édification qu'il fait revivre sur le papier ces trésors de la parole!

Et à propos de ceci, je relèverai une erreur assez généralement accréditée : Maret, dit-on, de

simple sténographe qu'il était, s'est élevé au faîte des grandeurs.

Je n'accepte pas pour le duc de Bassano une part plus considérable de mérite que celle qui lui revient légitimement.

En effet, un homme déshérité des avantages d'une instruction variée, des connaissances spéciales, que Maret avait acquises par dix années d'un opiniâtre travail, et qui cependant aurait parcouru avec une distinction aussi incontestée cette carrière administrative, diplomatique, un tel homme, très-certainement, serait bien supérieur, sous tous les rapports intellectuels, au duc de Bassano, qui, lui, avait reçu une éducation première que peu de jeunes gens possédaient alors.

Ensuite : l'art de la sténographie n'était pas encore connu, au moins en France, il n'y avait donc pas de sténographes attachés aux journaux ; mais, un honneur que je revendiquerai pour Maret, parce qu'il lui appartient réellement, c'est celui d'avoir le premier imaginé de livrer à la publicité, par une reproduction exacte et littérale, les débats où se discutent les grands intérêts du pays.

Les détails qui vont suivre sont fort curieux, on y trouve la création du moyen, et dès ce temps,

une *idée,* c'était aussi de l'argent en barre, une mine à exploiter, moins les actionnaires, création nouvelle... Mais comme toujours, Maret, l'homme du monde le plus désintéressé, ne recueillit de sa découverte que la gloire !

III.

L'INVENTION DE LA STÉNOGRAPHIE. — LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DES CONSULS.

(*An VIII de la république.*)

Ce qui se passait dans l'assemblée nationale était à Paris le sujet de toutes les curiosités, l'objet de toutes les préoccupations, on le conçoit : pour les uns il y avait tout à gagner, pour les autres tout à perdre ! et l'on comprend avec quelle impatience fiévreuse les nouvelles *de visu* devaient être désirées. Le *Moniteur*, seul journal politique qui existait alors, ne rendait compte que

très-parfaitement et très-sommairement des débats parlementaires.

Maret venait à Paris tous les dimanches, jour de *silence* à Versailles, et dans chaque salon où se présentait l'assidu témoin des délibérations de l'assemblée, aussitôt pressé, entouré, vingt questions lui arrivaient à la fois. Il avait tout entendu, tout vu; il contait bien, ses réponses étaient dévorées : on ne se lassait pas de lui demander des détails qu'il donnait avec ce tour d'esprit fin et incisif que nous lui avons connu.

Dans d'autres cercles plus intimes, plus graves, Maret lisait quelques passages de ce qu'il appelait son *memento;* et à l'instant, soit à la plume, soit au crayon, sur les tables, sur les genoux, chacun griffonnait des extraits qui étaient ensuite colportés dans d'autres salons et accueillis avec un insatiable intérêt.

A cette époque, comme nous l'avons vu dans d'autres circonstances données, Paris était sous l'influence de ce quelque chose sans nom, qui se refuse à toute description, à toute analyse, de ce quelque chose qui infiltre une lave de feu dans les veines, qui volcanise toutes les imaginations, qui s'empare de toutes les intelligences, qui confond toutes les idées jusqu'alors reçues, toutes les règles jusqu'alors suivies. On s'agite, on se

passionne sur parole ; les convictions de la veille ne sont plus celles du lendemain ; la vie réelle a fait place à un tourbillon qui ébranle en passant les croyances, pour lesquelles naguère on eût défié les flammes du bûcher, les opinions qu'hier on eût soutenues l'épée à la main. Et quand cette effervescence à laquelle nul n'échappe, qui est comme le temps d'arrêt entre le délire et la folie, est calmée, quand cette lutte de surexcitation est passée, on s'étonne d'avoir épousé des querelles, des sympathies ou des antipathies qui ne sont pas les vôtres, d'avoir partagé des joies ou des haines furieuses; on s'indigne du rôle de niais ou de dupe qu'on a bénévolement accepté dans ces coteries, en dehors de l'action générale du mouvement, et où les honnêtes gens servent toujours de marchepied aux intrigants. Alors on ressent, tout éveillé, la fatigue, le décousu d'un pénible sommeil, où l'on cherche à se débarrasser d'un mauvais rêve, dans lequel on retombe sans cesse; et ce n'est pas sans peine qu'on parvient à se replacer dans le vrai.

Mais à cette mémorable époque de 89, surgirent tout à coup des faits, des événements, qui mirent en défaut toutes les prévisions. Il sortit de dessous terre des hommes, des caractères, des génies, des talents, qui semblèrent exclusive-

ment appropriés aux commotions du moment, à la grandeur de l'entreprise! phénomène prodigieux, qui ne s'est pas reproduit depuis...

La translation de l'assemblée nationale à Paris ramena Maret au milieu de ses amis. Ni les émotions de la capitale, ni les entraînements du monde, ne purent le distraire de la studieuse tâche qu'il s'était volontairement imposée. Il continua à déposer la nuit, sur le papier, tout ce qu'il avait entendu aux séances, qu'il suivait toujours avec la même assiduité. Bientôt, dans les cercles les plus distingués, il ne fut bruit que de ce qu'on nommait *les Bulletins de l'assemblée nationale, de Maret*, et c'était à qui s'industrierait pour en savoir le contenu.

Sur les instances des principaux orateurs, de Mirabeau, Lally-Tollendal, Thouret, Lechapellier, et beaucoup d'autres, Maret se décida à livrer chaque soir à l'impression son travail de la séance du jour.

Le libraire Panckouke, à qui l'on devait déjà de belles et utiles entreprises, venait de fonder un journal in-folio à l'instar des journaux anglais; mais le bulletin de l'assemblée nationale sous un petit format bien modeste était enlevé et dévoré au fur et à mesure de l'impression; il avait l'honneur de contrefaçons nombreuses qui centuplaient

sa publicité, tandis que le *Moniteur*, qui n'était cependant pas alors aussi ennuyeux qu'il l'est devenu depuis, puisqu'il réunissait à la politique, la littérature, et le compte rendu sommaire des travaux de l'assemblée, le Moniteur se soutenait à peine après plusieurs mois d'existence.

Ce fut alors que le libraire Panckouke, en homme bien avisé, comprit qu'il y aurait un immense avantage dans l'adjonction du bulletin si recherché aux colonnes de son journal. Des propositions furent faites à Maret, qui consentit à la réunion, mais à la condition expresse que le *Bulletin de l'assemblée nationale* entrerait avec son titre dans le *Moniteur*, comme un travail tout à fait distinct, et sans que son auteur, dont le nom continuerait à rester inconnu du public, prît aucune part aux autres parties du journal, ni à la responsabilité de la polémique dont cette feuille pouvait devenir l'organe.

Maret ne voulait engager ni sa conscience ni sa plume au service de qui que ce fût.

Dès ce moment le nombre des abonnés au Moniteur fut illimité; jamais on ne reverra un succès pareil. Je crois avoir entendu dire, sans oser pourtant l'affirmer, que ce journal se tirait à 80 mille exemplaires.

Le *Bulletin de l'assemblée nationale*, rédigé

par un jeune homme plein de feu et de verve, était écrit dans un style pur, élégant, de bonne compagnie, et sous une forme dramatique qui présentait un tableau animé des séances auxquelles il n'était donné qu'à fort peu de gens d'avoir l'indicible jouissance d'assister.

Ce compte rendu n'était pas seulement une collection de discours, transmis textuellement et resserrés dans un extrait sans couleur, sans vie, c'était pour ainsi dire, une traduction de la langue parlée dans la langue écrite.

L'orateur, à la tribune, avait affaire à une grande assemblée, qu'environnait un public nombreux, il s'adressait à des auditeurs plus ou moins inattentifs : le rédacteur, au contraire, écrivait pour des lecteurs dont l'attention n'était point troublée. Moins de paroles devaient produire les mêmes effets, si les mouvements de l'orateur, si la chaleur de son style, si toutes les expressions caractéristiques étaient reproduits avec art.

Eh bien ! dans les pages de l'intelligent écrivain, le lecteur voyait, entendait l'orateur ; l'assemblée même était sous ses yeux, il croyait y assister, il participait à tout ce qui s'était passé, aux impressions que les spectateurs avaient reçues, il éprouvait toutes les émotions de la séance.

L'interprète de ces gigantesques débats avait

des rapports personnels de sympathie et d'amitié avec la plupart des orateurs, il lui était d'autant plus facile de s'identifier avec eux ; sa pensée s'associait grande et lumineuse aux questions qui allaient être soulevées, aux débats qu'elles provoquaient, il les étudiait dans le silence de la réflexion comme s'il eût dû prendre part à la discussion, et il s'en pénétrait d'avance à ce point : « qu'il me semblait ouïr, » nous disait-il, « ce que déjà j'avais entendu. »

C'est ainsi, qu'à l'aide d'une pénétration, d'une sagacité merveilleuse, d'une facilité de rédaction incroyable, et d'un travail de *dix huit heures par jour* pendant deux ans et demi, le bulletin de l'assemblée nationale se soutint avec le même succès jusqu'à la fin de l'assemblée constituante.

Telle est la curieuse origine des comptes rendus des séances législatives, qui de nos jours ne sont plus que les pâles copies du travail intellectuel et écrasant auquel a dû être soumis l'auteur de cette invention. Car, il ne faut pas oublier qu'il n'avait à sa disposition aucun des moyens qui en ont rendu depuis l'exécution facile.

Alors, les beaux talents qui avaient eu tant de retentissement, et illustré la tribune, en descendirent. Toutes les grandes questions ont été traitées, le grand enseignement vient de finir ; le but

que se proposa.Maret est atteint, son instruction est complétée, à lui désormais l'avenir...

Et il est bien remarquable que ce soit cette circonstance qui, bien des années après, ait valu à l'infatigable et intelligent rédacteur l'accès aux fonctions qui l'ont élevé à l'apogée de sa fortune politique.

Napoléon était plus jeune que Maret; il n'avait pu prendre une part active aux événements dont je viens de parler; il en ignorait beaucoup de faits, et voici, persque mot pour mot, les détails pleins de *couleur locale* qui m'ont été donnés par le duc de Bassano, que je ne me lassais jamais de questionner sur toutes ces choses.

« Un soir, » me raconta-t-il, « le consul Bonaparte (alors il y avait trois consuls, lui, Sièyes et Roger Ducos), m'envoya chercher avec l'ordre de venir tout de suite.

» Je le trouvai accoudé sur son bureau, où était étalée une quantité d'anciens *Moniteurs* dans lesquels, en général, il aimait beaucoup à fureter.

» Sièyes vient de m'apprendre, » me dit-il, « que c'est vous qui faisiez le fameux bulletin de l'assemblée nationale?

» — Oui, général, » répondis-je, tout surpris

de cette entrée de jeu à une communication que j'avais dû juger être pressante.

» — C'est bien... très-bien !... C'est-vous... vous? »

» Et son regard perçant resta fixé sur moi, je pouvais le soutenir sans rougir, comme vous le savez. Après quelques minutes, il reprit :

« — Quel âge aviez-vous alors, M. Maret?

» — Vingt-cinq ans, général, et l'envie de m'instruire.

» — Tout cela est bel et bon, » interrompit-il en riant, « mais où diable trouviez-vous le temps, dans l'intervalle d'une séance à une autre, de brocher tout ceci ?

» — En travaillant de tête et de plume dix-huit à vingt heures sur vingt-quatre, » répondis-je sur le même ton.

« — Oui... comme cela on peut faire et arriver à quelque chose... Bonsoir, monsieur, j'ai à travailler. »

« Je n'étais pas encore accoutumé à cette manière expéditive, et je m'en allai en la trouvant au moins singulière... Le lendemain, à sept heures du matin, je lus dans ce bienheureux *Moniteur* :

ARRÊTÉ DES CONSULS DE LA RÉPUBLIQUE.

20 brumaire an VIII.

Les consuls de la république arrêtent ce qui suit :

Le citoyen Maret est nommé secrétaire général des consuls.

« Dès ce jour, » ajouta le duc, « je vouai au général Bonaparte, tout ce qu'il y avait en moi d'intelligence, de force et d'abnégation ; l'attachement, l'admiration la plus vraie, la plus sentie sont venus après, et je les conserverai à sa mémoire jusqu'à mon dernier soupir !

» Quelques mois plus tard, le 4 nivôse an VIII, je fus nommé *secrétaire d'État*. Cette fois, l'arrêté était signé : Bonaparte, *premier consul.* »

J'ai sauté d'un temps à un autre, selon ma mauvaise habitude, mais, c'est qu'il est bien difficile pour moi, qui n'écris qu'avec mes impressions et mes souvenirs, d'être toujours correctement littéraire... Je retourne en 92.

Cependant Maret pensa sérieusement à se faire

une position, jusqu'ici il n'avait travaillé qu'à la préparer. Les nuages menaçants qui s'étendaient sur tout l'horizon européen ne l'effrayèrent pas, il sentait en lui des forces pour résister aux tempêtes. Actuellement, il se croyait suffisamment instruit pour commencer sa carrière de prédilection, la diplomatie; le temps aussi avait marché, et vite... Maret n'était plus un pauvre jeune homme inconnu, il n'avait plus besoin de l'aide d'un protecteur puissant pour prendre rang quelque part... déjà il était compté et recherché. Le rédacteur du *Bulletin de l'assemblée nationale* avait acquis une valeur de fait...

Ses démarches au ministère des affaires étrangères pour obtenir un emploi dans la diplomatie furent suivies de sa nomination immédiate à Hambourg, en qualité de premier secrétaire de légation. Peu de temps après il passa avec avancement à Bruxelles, et lorsque la guerre fut déclarée, en arrivant à Paris, on le chargea *des affaires de Belgique,* et de la première division des affaires étrangères, avec les attributions de directeur général de ce ministère.

C'était là une belle, une immense position, et il ne la devait qu'à lui, qu'à des efforts inouïs, qu'à une application dont peu de volontés eussent pu braver les fatigues. « J'ai compté d'heureuses

heures dans ma vie?... » disait-il en parlant de cette circonstance.

Bientôt, apprécié à sa valeur dans les importantes fonctions qu'il exerçait, il fut choisi pour remplir une mission de confiance auprès du cabinet anglais. Pendant son séjour à Londres, il eut avec le célèbre Pitt des conversations particulières bien remarquables... Mais mon Dieu! ni mes forces, ni ces quelques imparfaites esquisses ne comportent pas des communications de ce genre! Un jour peut-être elles enrichiront le domaine public! Le duc de Bassano, à l'heure où la mort est venue le frapper, passait encore une partie des nuits à prendre des notes, à coordonner celles qui précédaient, à les classer par ordre, de manière à ce qu'après lui, les trésors qu'il possédait devinssent le patrimoine de tous. A cette œuvre patriotique il consacrait ses dernières facultés : « J'ai la religion du devoir, » disait-il à ceux qui s'inquiétaient pour lui de ces longues veilles, « j'ai beaucoup vu, beaucoup su, à quoi servirait tout cela, d'ici à bien peu de temps... si je ne laissais rien d'utile après moi! »

Quelqu'un a dit : « Les Mémoires du duc de Bassano seront la réponse aux Mémoires de M. de Talleyrand. »

Oh! oui! les révélations de l'honnête homme,

du ministre intègre et fidèle de Napoléon, seront un terrible, un foudroyant démenti donné aux perfides explications, aux captieuses réticences, aux allégations mensongères, aux justifications éhontées de celui qui a pratiqué toute sa vie cette maxime du démon : *La fin justifie les moyens*... Passons... écartons de ma pensée cet homme, qui ne m'apparaît jamais que sous la forme hideuse du mauvais génie de mon pays! Reprenons l'étude de cette bonne, de cette noble nature que je comprends, que je voudrais présenter dignement aux respects de tous les hommes de conviction et de probité, à quelque parti, à quelque classe qu'ils appartiennent.

IV.

DOCUMENTS SECRETS RELATIFS A L'AMBASSADE DE NAPLES (1793).—LES CACHOTS DE MANTOUE.

Maret était chargé d'affaires de France à Londres, où il résidait, lorsque la guerre fut déclarée.

Par l'ascendant de son caractère à la fois ferme et conciliant, par la supériorité des vues qu'il déploya dans les conférences, et par l'énergique dignité avec laquelle il sut défendre les grands intérêts qui lui étaient confiés, le jeune représentant de la république française, encore mal affermie, avait amené le cabinet de Saint-James à d'im-

portantes concessions, lorsque les négociations furent soudainement interrompues par la déclaration de guerre.

Et cependant, Maret était déjà parvenu avec un rare bonheur à aplanir la majeure partie des différends qui divisaient les deux gouvernements; les principales bases d'une paix plus ou moins sincère étaient arrêtées; mais les partisans de la guerre l'emportèrent dans le *conseil exécutif* de France : l'épée fut tirée du fourreau pour n'y rentrer qu'après vingt années d'une lutte sanglante! Maret dut quitter l'Angleterre en emportant le regret d'un noble espoir déçu.

Peu de temps après son retour à Paris, il fut nommé ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire près la cour de Naples. La sagacité parfaite, l'intelligence diplomatique qu'il venait de déployer dans les négociations de Londres, firent jeter les yeux sur lui pour remplir cette mission, dont l'importance avait une bien autre portée que celle qui pouvait lui être attribuée par le vulgaire...

J'ai sous la main tous les documents relatifs à cet épisode demeuré secret, et l'un des plus intéressants de l'époque. Le cadre étroit dans lequel je dois renfermer ce travail, ne me permet pas de tout dire, toutefois je ne puis résister au besoin

de faire connaître quelques-uns de ces détails d'un si haut intérêt.

Louis XVI venait de payer de sa tête les fautes de la monarchie!... La révolution prenait un terrible essor. Cependant il y avait encore au pouvoir des hommes qui, ne s'abusant pas sur l'avenir, s'en épouvantaient : la perte du reste de la malheureuse famille royale, loin d'aider au triomphe de la grande cause qu'ils avaient embrassée avec amour, ne pouvait que la flétrir, et la plus saine partie du gouvernement se concerta pour sauver à la révolution un crime inutile!

On résolut de faire une démarche secrète auprès des seules puissances encore en état d'alliance avec la république : « Venise, Florence et Naples. Il fallait insinuer à ces puissances, qu'elles missent pour condition à la continuation de leur alliance avec la France, la remise immédiate de la reine et de ses enfants... cette condition serait acceptée... Les mêmes hommes qui avaient conçu ce plan sauraient faire valoir les raisons qui devaient rendre un refus impossible, et d'autre part, ils seraient assurés du concours de Dumouriez qui avait acquis un grand crédit par ses succès en Champagne.

A ce moment d'effervescence, de mesures passionnées, de haines furieuses, il était bien diffi-

cile d'opérer le bien du pays et d'empêcher les excès qui ont terni le plus bel élan qu'il soit donné à un peuple de manifester!

Le projet dressé et arrêté, les instructions secrètes données, Maret est chargé de leur exécution. M. de Sémonville, ambassadeur nommé près la Porte, et qui avait dû s'embarquer pour la Turquie, était resté à Marseille; la voie de la mer lui ayant été fermée par les escadres anglaises, espagnoles et hollandaises, on décide qu'il prendra la route du nord de l'Italie. Déjà M. de Sémonville avait donné des preuves de ses talents diplomatiques : et, concurremment avec l'ambassadeur de Naples, il est chargé d'amener à bonne fin les négociations qui doivent commencer par Venise et Florence; de là il poursuivra sa route pour Constantinople.

Maret part de Paris, rejoint M. de Sémonville à Genève, où ce dernier avait reçu l'ordre de se rendre; il lui remet ses nouvelles instructions, et ils se dirigent ensemble vers l'Italie. A deux jours de marche, ils rencontrent des obstacles dans les *ligues grises,* dont le gouvernement était influencé par l'Autriche; cependant ils franchissent les Alpes. Au moment d'entrer en Italie, des avis officieux les préviennent des difficultés qu'ils vont rencontrer dans la Valteline. Ils s'arrêtent à Rio-

Soprano, chez le comte Hercule de Salis-Tagstein partisan zélé de la France, et auquel ils sont redevables de cet avertissement. Un des attachés de l'ambassade, le général Mongeroult, est expédié aux chefs des ligues pour demander la protection qu'ils nous doivent; il revient avec des ordres par lesquels il est enjoint aux autorités valtelines d'assurer le passage de nos ambassadeurs.

Les comtes de Salis-Tagstein et de Salis-Sandrio leur conseillent de ne pas s'y fier; ils leur représentent le gouvernement de Milan comme incapable de s'arrêter devant la violation d'un territoire neutre et du droit des gens. Mais l'importance de la mission ne permet pas à des hommes de cœur de reculer devant les difficultés : ils ne se préoccupent que de les vaincre; il faut essayer d'atteindre le but à tout prix, il se rendent à Chiavenna, d'où ils repartent le même jour avec une escorte d'honneur et de sûreté.

Pendant que tout ceci se passe en Suisse, des intrigues se forment à Paris. Quelques chefs révolutionnaires qui n'ont pas été mis dans la confidence, conçoivent des soupçons... De leur côté ils envoient à la poursuite des ambassadeurs de Naples et de Constantinople une escouade d'agents, sous la conduite d'un nommé Ysabeau, pour surveiller leurs mouvements.

L'archiduc Ferdinand avait reçu par un *hand billet* l'ordre de l'empereur d'Autriche de s'opposer au passage de M. de Sémonville dont on redoutait l'influence à Constantinople ; mais il ignorait son nouvel itinéraire : une dénonciation anonyme d'Ysabeau vint le lui apprendre, et aussitôt il expédia le docteur Pozzi, chancelier du sénat, sur la rive droite du lac de Chiavenna où des troupes déguisées en burlandotis avaient été rassemblées.

Parvenue à Notave, village sur la rive droite du lac, l'escorte valteline qui accompagnait l'ambassade, fit halte. Son chef, prétextant la nécessité d'avertir le *Podesta di Frahone*, sur le territoire duquel on va entrer, de tenir son escorte prête, envoya en avant un *fante* de la juridiction, dont la mission véritable était de faire aux Autrichiens de la rive droite les signaux convenus pour arrêter les ambassadeurs français au passage.

Ici, les voyageurs reçoivent un avis providentiel... Il leur sera inutile, la trahison les enveloppe de toutes parts.

Madame de Mongeroult, qui accompagnait son mari à Naples, pendant cette station forcée à Novate, entre dans l'église de ce village ; un orgue s'y trouvait, elle se croyait seule, et, poussée par un instinct dont elle ne peut se rendre compte, elle exécute quelques motifs mélancoliques qui

lui rappellent son pays de France que déjà elle regrettait!

Un homme prosterné sur les marches de l'autel, et que madame de Mongeroult n'avait pas aperçu, se relève, vient à elle; c'est le curé.

— Madame, lui dit-il d'un ton vivement ému, êtes-vous de la société des Français arrivés ici tout à l'heure?

— Oui, pourquoi? répondit-elle tout étonnée.

— Ah! madame, ils sont perdus! Allez leur dire de partir à l'instant... au nom du ciel, silence. Et le bon curé disparut par une petite porte latérale.

Madame de Mongeroult, éperdue, accourt rejoindre ses amis, mais elle n'a pas achevé son récit que déjà les troupes autrichiennes, auxquelles se joint l'escorte valteline, couchent en joue ces hommes désarmés... Ils sont garrottés, jetés dans des barques et conduits de l'autre côté du lac dans la prison de Gravadona. Toute la population de cette petite ville était dans le secret de l'expédition projetée contre les Français; elle les attendait sur le rivage, disposée à les insulter; mais leur contenance digne et calme imposa à ce point, que les prisonniers, en traversant la foule ameutée sur leur passage, n'entendirent de toutes parts que ces mots : *La bella, la generosa gente!*

Le docteur Pozzi avait reçu l'ordre de faire transporter immédiatement sa capture au château de Milan. L'effet que les prisonniers avaient produit sur le peuple donna lieu de réfléchir; il crut devoir en rendre compte à l'archiduc, et il suspendit leur départ pour Milan. Ils passèrent dix jours dans la prison de Gravadona, attachés chacun à une longue chaîne, de la grosseur d'une chaîne de puits, qui leur permettait à peine d'agir dans leur chambre.

Plus tard, cette chaîne qui avait meurtri leurs membres, douloureux trophée, fut envoyée en cadeau, avec une magnifique inscription, par la *république cisalpine*, au ministre du vainqueur de l'Italie. Elle fait partie des *joyaux* trouvés dans la succession du duc de Bassano...

La réponse arriva de Milan; ils furent embarqués, toujours chargés de chaînes, mais plus légères cependant, dans les bateaux qui les menèrent à *Lecco*, et de là, par le canal, à *Tossano di Milano*, où des voitures et des escortes les attendaient pour les conduire à Mantoue, où ils arrivèrent le *24 juillet* 1793 à six heures du matin. On les logea dans l'ancien palais des ducs, devenu prison d'État.

Les instructions de Maret, cachées dans le fond d'une boîte de poudre à friser, dont on faisait un

grand usage alors, échappèrent par miracle aux recherches des sbires autrichiens; mais celles qu'il venait d'apporter à M. de Sémonville furent saisies dans les malles de ce dernier, et envoyées avec tous ses papiers au baron de Thugut à Vienne.

Or, c'est là une révélation de la plus haute gravité, et sur laquelle la pensée s'arrête épouvantée!

Le but véritable de leur généreuse mission est dévoilé aux yeux du cabinet autrichien, et les hommes qui se sont dévoués à cette œuvre de miséricorde sont par ses ordres jetés, chargés de chaînes, mis au secret le plus rigoureux, dans les cachots de Mantoue... Ceci se passe le 24 *juillet;* il est temps de prévenir d'affreux malheurs... Ce que les ambassadeurs français ont pu faire, l'Autriche ne le fait pas... L'Autriche dispose de mille moyens qu'ils n'avaient pas, eux, qui ne pouvaient agir que par des moyens occultes; elle peut exercer une influence morale, une action directe, une autorité matérielle : et la tête de l'infortunée Marie-Antoinette roule sur l'échafaud le 16 octobre!!!

M. Thiers, dans son admirable histoire de la révolution française, avec une réserve qui fait honneur à sa probité d'historien, manquant probablement de preuves positives, recule devant

l'initiative de cette accusation capitale : il ne fait que soulever un coin du voile qu'il ne peut déchirer... Moi, consciencieusement, je dis ce que je sais bien, ce qui résulte de l'examen des pièces que j'ai en ma possession, et sur lesquelles la mort a imprimé un cachet de toute authenticité... Je le dis, parce que ces révélations apportent la lumière dans les sombres cavités du passé, et que c'est dans l'histoire que les nations, comme les individus, puisent les enseignements de l'avenir!

Et maintenant, de mémoire, je vais rapporter les détails qui m'ont été donnés par le duc de Bassano, il n'y a pas encore bien longtemps, hélas! sur sa longue captivité en Autriche. Un intérêt puissant s'attache à cette infortune privée, que corroborent les preuves à l'appui de ce grand fait historique.

C'était plaisir et peine, tout à la fois, d'entendre raconter au duc ces tristes et amusants détails.

« Sémonville et moi, » disait-il, « nous étions renfermés dans le même cachot, et si bien *ferrés* que c'était un véritable tour de force à exécuter chaque fois que nous voulions manger ou marcher. Nos attachés de légation, le général Mongeroult, Lamare, secrétaire d'ambassade, le capitaine Tasistro et trois autres furent aussi jetés dans un

cachot; ils n'avaient avec nous aucune communication.

» Après dix mois de séjour dans cet antre infernal, la douleur avait fini par me rendre presque stupide; les abominables tourments qu'on nous faisait subir, le mauvais air que nous respirions, m'avaient occasionné une fièvre nerveuse; je souffrais d'intolérables déchirements dans tous les membres; et puis, j'étais découragé, démoralisé. A vingt-huit ans je me voyais arrêté dans ma carrière, sans pouvoir prévoir quel serait le terme de cette détention, et inutile à ma patrie, dans un moment où les circonstances réclamaient impérieusement le zèle et le concours de tous les hommes de cœur et d'exécution.

» Heureusement, il ne m'était pas toujours facile de me livrer à mes humeurs noires! Quoique malade aussi, Sémonville, gai, caustique, insoucieux, trouvait, sous les fers dont il était chargé, le moyen de narguer la misère et nos persécuteurs. Je ne vis jamais de caractère plus follement organisé, comme jamais je n'en ai connu de plus spirituel, de plus propre à se faire tout pardonner. Savez-vous ce qu'il avait imaginé, comme le meilleur moyen de défendre ses poumons contre l'air pestilentiel que nous faisait respirer la mansuétude autrichienne? De l'intercepter en chantant,

et, en conséquence de ce nouveau principe hygiénique, il épuisait à tue-tête tout le répertoire des chansons de cette époque... Malheur à moi, s'il se trouvait des refrains! il ne me laissait ni paix ni trêve que je ne fisse chorus avec lui. Quelquefois je finissais par me mettre dans des colères rouges contre le bruyant ambassadeur; mais il n'en tenait compte! il voulait, assurait-il, prouver à ces maudits Autrichiens qu'ils pouvaient torturer son corps, mais jamais son âme, et qu'il était absolument hors de leur pouvoir d'altérer la gaieté du caractère français.

» Au reste, je vous déclare que sans mon divertissant compagnon j'aurais succombé très-certainement au marasme qui me consumait.

» J'étais arrivé à l'état de santé le plus déplorable; l'influence meurtrière du climat agissait sur moi de manière à mettre ma vie dans le plus grand danger; je perdais mes cheveux et mes dents; je n'avais plus la force de me lever ou de marcher; et, sans un secours inespéré que, dix ans après la mort de mon pauvre père, je dus à la réputation dont il avait joui en Europe, je n'aurais jamais revu la France.

» L'Académie de Mantoue, ne voyant pas de terme à notre captivité, finit par se prendre d'une vive pitié pour un jeune homme qui portait un

nom qui lui était resté cher. Elle chargea une députation prise dans son sein de m'apporter des consolations et de m'offrir des secours. Elle avait encore un autre but; c'était de s'assurer du danger de mon état, dont le médecin du gouvernement, qui était un de ses membres, lui avait rendu compte.

» Sur le rapport qui lui fut fait, l'Académie s'adressa au gouverneur. Cette démarche étant demeurée sans succès, elle eut la générosité d'envoyer directement deux commissaires à Vienne, pour représenter que si je passais une seconde année d'été à Mantoue, je succomberais infailliblement.

» J'avais trouvé le moyen de dire au médecin, *académicien,* qui me visitait, que je n'accepterais dans ma position aucun soulagement, s'il n'était partagé par mon camarade Sémonville. J'intercédai aussi en faveur de nos pauvres attachés, mais je n'eus pas le bonheur de réussir.

» Le 20 mai 1794, l'ordre arriva de transférer Sémonville et moi hors des cachots de Mantoue...

» Cinq de nos attachés, sur six, y trouvèrent la mort, dans les premiers mois qui suivirent notre translation. Un seul, M. Mergez, secrétaire d'ambassade, aujourd'hui maréchal de camp, et alors

jeune officier d'un caractère énergique, ne succomba pas à la rigueur de son sort !

» Le 21, à six heures du matin, on nous annonça que nous eussions à nous préparer à un long voyage. A cette nouvelle inattendue, et sans être retenus par la présence du gouverneur, Sémonville et moi nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, en délirant de bonheur. Nous nous étions tellement habitués à considérer cet horrible lieu comme notre dernière demeure sur cette terre, que nous éprouvâmes l'effet qu'un homme doit éprouver, en sortant du cercueil où il était scellé.

» — Où allons-nous? » nous écriâmes-nous?

« — Il n'est pas permis de vous le dire, nous fut-il répondu.

» — Il est toujours permis de n'être pas cruel envers des prisonniers, » répondis-je. « Si on nous conduit à la frontière de France, pourquoi prolonger notre supplice?... n'a-t-il pas assez duré? Et tous deux haletants, le regard suspendu aux lèvres de cet homme, nous dévorions les paroles qui allaient en sortir.

« — A huit heures, vous monterez en voiture : tenez-vous prêts.

» Ce fut tout ce que nous obtînmes, et la porte de notre cachot se referma.

» Sémonville, qui possédait l'heureuse facilité de voir tout en rose, extravaguait de joie; il se voyait déjà dans les cercles de la capitale, racontant ses malheurs et arrachant des larmes de tous les beaux yeux... Moi, retombé sur le pied de mon grabat, brisé par l'émotion, j'étais en proie à la plus douloureuse anxiété, et incapable de pouvoir supporter la moindre fatigue. C'était Sémonville qui faisait nos malles. Je ne puis m'empêcher de rire encore, en me le représentant en manches de chemise, les cheveux ébouriffés, allant, venant, mettant tout sens dessus dessous, et ne rangeant rien. A mes lamentations, lorsque je le voyais entasser mes effets pêle-mêle avec les siens, il répondait : « Ma foi, mon cher, tu es bien difficile! Je n'ai pas appris par principes à faire des malles! toi, qui regardes faire, tu en parles fort à ton aise! »

» Le moyen de se fâcher? et tout en le grondant souvent, j'appréciais combien sa société m'était nécessaire! et cependant, bientôt... Oh! voyez-vous! la plus poignante de toutes les tortures, c'est l'isolement dans les fers. »

V.

LA FORTERESSE DE KUFSTEIN.

« Ces deux mortelles heures s'écoulèrent enfin, » continua le duc de Bassano. « Le dernier coup frappait à l'horloge de la prison quand la porte de notre cachot s'ouvrit. Nous nous précipitâmes pour sortir; les gardiens nous repoussèrent : on devait changer nos chaînes, trop pesantes pour le voyage... Le même barigel qui nous les avait attachées au départ de Gravadona, et qui les avait soigneusement gardées, se présenta pour faire la même opération. Mon corps était enflé; ma chaîne se trouva

trop courte, et il fallut la serrer avec violence pour rapprocher autour de mon poignet droit deux anneaux dans lesquels devait passer un cadenas. J'éprouvais une vive douleur, mais j'y devins insensible, lorsque la voiture ayant franchi la dernière enceinte des fortifications, je me trouvai sur une des digues du lac de Mantoue, à l'air libre, sous un ciel pur, et au milieu d'une campagne embaumée par la vigne en fleur.

» Il faut avoir été enfermé dix mois dans un cachot pour se faire une idée des sensations délicieuses qu'éprouve un malheureux prisonnier, en quittant les lieux où il a tant souffert! Mais où allions-nous?... que n'aurais-je pas donné pour l'apprendre!

» Nous marchâmes toute la nuit, laissant fréquemment la grande route, afin d'éviter le territoire vénitien. Je connaissais très-bien la géographie du pays, quoique je ne l'eusse jamais parcouru, et j'étais fermement décidé à appeler à mon aide si nous avions passé devant quelque poste du pays allié, quoique nous eussions un officier autrichien dans notre voiture, et deux soldats sur le siége. Je me berçai de ce vain espoir toute la nuit; il me quitta, lorsqu'au jour nous entrâmes à *** (j'ai oublié le nom que prononça le duc). Là, on nous remit entre les mains d'une nouvelle escorte.

» L'officier supérieur chargé de notre translation, en m'aidant à descendre de voiture, s'aperçut que j'étais couvert du sang qui coulait de mon poignet mutilé. Son indignation éclata en termes énergiques; il appela le commissaire autrichien, le fils du docteur Pozzi, qui nous suivait dans une autre voiture, et demanda impérativement que mes chaînes me fussent ôtées. Comme Pozzi résistait et prétendait ne pas avoir la clef du cadenas, il fit apporter un instrument avec lequel il le brisa lui-même.

» Cet acte de pitié me pénétra de reconnaissance; cet homme était bon, j'en avais la preuve ; et au moment où penché vers moi il défaisait avec précaution mes fers, je lui dis très-vite et très-bas : « Où nous conduit-on, de grâce? » il hésitait, mais son regard rencontrant le mien, y lut tant d'anxiété, qu'il ne put résister à soulager aussi cette torture. « A Kufstein, » laissa-t-il échapper en se baissant de nouveau pour appliquer des bandes de linge sur ma plaie.

» Plus tard, lors de nos triomphes, lors de notre première occupation en 1805, je m'informai de cet officier; j'aurais été heureux de le retrouver; j'appris qu'il avait été tué dans la dernière bataille qui nous ouvrit les portes de Vienne... j'en fus péniblement affecté!

» A la fin du jour nous continuâmes notre route. Sémonville, qui s'était persuadé qu'on nous reconduisait en France, se désespérait, à sa manière toutefois : « Mon cher, me disait-il, si la forteresse de Kufstein ne vaut pas le palais des Tuileries, elle ne peut valoir moins que le *palais des ducs de Mantoue;* nous ne pouvons que gagner au change! Et puis enfin, j'apprendrai des chansons tyroliennes, cela variera agréablement mon répertoire. »

» Pauvre Sémonville! il ne se doutait guère de ce qui l'attendait...

» Nous ne marchions que la nuit, et nous eussions voulu que ce voyage se prolongeât éternellement...; au but se retrouvait une prison... mais la forteresse de Kufstein n'était pas au bout du monde, et à notre grande désolation, le troisième jour, elle apparut flamboyante à nos regards.

» Laissez-moi vous faire la description de notre nouvelle demeure. Ah! c'est que pour moi il y a de la poésie dans ces souvenirs, à la fois tristes et doux! Vous verrez tout ce que j'entrepris pour trouver les moyens d'absorber vingt-deux mois d'une jeune et vigoureuse sève, dans un cachot de quelques pieds carrés.

» Cette forteresse, qui défend l'entrée du Tyrol, est construite sur un rocher à pic d'une prodi-

gieuse élévation, isolé, et communiquant à la ville par un pont de bois. Une haute tour le surmonte, c'est l'habitation des prisonniers d'État : ils en occupent l'étage supérieur. Le centre est rempli par un énorme pilier qui en supporte le toit, la circonférence est divisée en cachots en forme de trapèze, numérotés depuis 1 jusqu'à 13. J'accompagnai Sémonville dans celui qui lui était destiné, il portait le numéro 11; là, eut lieu une scène déchirante!

» Nous devions être séparés... et au moment où les gardes voulurent m'emmener, nous nous enlaçâmes dans une étreinte désespérée; il fallut nous arracher de force des bras l'un de l'autre... Ce moment fut affreux.

» Par la suite, » reprit le duc encore ému à ce cruel souvenir, « je me résignai mieux que Sémonville à cette brutale séparation; mon caractère, mes goûts sérieux ne me faisaient pas un besoin de la société; lui, au contraire, faillit en devenir fou! Les chants, les rires cessèrent. Les anecdotes, à qui les raconter? Les fines, les moqueuses reparties, à qui les adresser? Seul, toujours seul, » me disait-il quand nous eûmes trouvé le moyen de converser; « mais c'est à en devenir insensé ou imbécile! »

» On m'entraîna au numéro 13; en passant de-

vant la porte du numéro 12 qui était ouverte, je vis qu'il n'était pas habité... Ainsi, l'intention formelle de nous ôter tous les moyens de communiquer ensemble ressortait de cette disposition!

» Mon cachot était précédé d'un petit vestibule avec une porte de fer. Une seconde porte en fer à laquelle il y avait un guichet formait l'entrée de mon *appartement*, consistant en un espace de sept pieds de long sur six de large dans sa plus grande dimension; quoique la voûte fût basse, je pouvais me tenir debout à peu près partout.

» L'ameublement, d'une belle simplicité, se composait d'une table de sapin, d'un escabeau en bois, d'un mauvais sommier jeté sur trois planches, et tout auprès se trouvait un bloc de marbre auquel s'attachaient les chaînes du prisonnier; dans un coin, une cruche et un *balai de bouleau*. Et si je vous parle de ce balai, » dit-il en souriant, « c'est qu'à deux reprises il va jouer un rôle important dans mon récit...

» Grâce à l'état de mon poignet, mes chaînes ne me furent pas remises, mais pour tous les *en cas* possibles, elles restèrent suspendues à ce bloc, probablement pour que je ne les perdisse pas de vue. » Et le duc de Bassano me montra les traces de cette cruelle mutilation qui se voyaient encore sur son poignet. Puis, il me fit

remarquer à côté les cicatrices plus récentes des coups de baïonnette dirigés dix-neuf ans plus tard, *en* 1815, encore par des Autrichiens, contre un homme proscrit et désarmé, le serviteur fidèle, l'ami dévoué de l'époux de *Marie-Louise* d'Autriche...

« Auprès de la porte, » continua le duc, « il y avait un poêle en briques dont le foyer s'ouvrait dans le petit vestibule. Les briques en étaient peintes en blanc à la chaux, ainsi que les murs. Aucun de ces détails n'est indifférent; prêtez-moi attention, vous apprendrez comment la tenture de mon cachot devint pour moi préférable à la plus magnifique tapisserie des Gobelins.

» L'air et le jour m'arrivaient par une lucarne, de deux pieds de hauteur sur dix-huit pouces de largeur, bien mesurés, garnie au dehors de deux rangs de barreaux de fer, et en dedans d'un fort grillage; cette lucarne faisait mes délices et mon tourment. Monté sur mon escabeau, j'y restais des heures entières dans une contemplative admiration; j'apercevais le ciel, des arbres, de la verdure et une petite vallée demi-circulaire, d'une lieue d'étendue à peu près, que traversait la rivière d'Inn. Sur le bord de cette rivière était une belle ferme dans laquelle plongeaient mes regards et dont je voyais tout le mouvement...

» Oh! que de fois cette vue m'a jeté dans des désespoirs frénétiques! combien j'enviais le sort de ces gens, qui allaient et venaient librement, qui vivaient enfin de la vie de tous! Que n'aurais-je pas donné pour être ce maître de la ferme qui, dès le matin, visitait ses écuries, faisait mesurer le blé, distribuait le travail, et après avoir embrassé sa femme et ses enfants rassemblés devant la porte de l'habitation, enfourchait un bidet et s'acheminait à grand trot vers la ville voisine.... J'aurais échangé mon sort avec joie contre celui de ce garçon de charrue, qui au bout du sillon essuyait son front couvert de sueur; contre celui de ce journalier qui tout le jour durant, courbé, la bêche à la main, défrichait la terre.... Tout, tout était préférable dans ma pensée à cette oisiveté, à cette inutilité où s'écoulaient mes longues, mes interminables journées.

» Et les lettres que je voyais apporter, recevoir, lire !... les visiteurs que je voyais arriver!... les repas de famille auxquels j'assistais!... la vue de toutes ces belles et bonnes choses était autant de pointes acérées qui m'entraient dans le cœur, autant d'objets de comparaison qui me navraient; et des cris de rage s'échappaient de mon gosier desséché!

» Une lettre, des parents, des amis, une main

qui aurait serré la mienne, j'aurais payé ces biens inestimables de toutes les années qui m'étaient réservées!!! L'âme navrée, je quittais ma lucarne, je venais me rasseoir sur mon grabat, mon regard parcourait l'espace où j'étais enfermé, la désolante solitude qui m'environnait; un compagnon me restait, on me l'avait arraché! Depuis un an, pas une ligne, pas un mot n'étaient venus me rassurer sur le sort des objets de mon affection! La France! la France, ma chère patrie, que devenait-elle? que s'était-il passé?... »

— Les barbares! m'écriai-je exaspérée au récit de tant de tortures exercées sur un homme innocent. Ah! de tous les supplices inventés par la cruauté humaine, celui-là est le plus atroce.

« Mais, » reprit le duc de Bassano, « ce tableau qui fait rouler de grosses larmes dans vos yeux est à peine esquissé! Vous ne savez pas, vous ne pouvez comprendre ce que renferment d'intraduisibles douleurs la solitude, les murs d'un cachot!... Jamais depuis je ne suis resté insensible aux misères des prisons, et autant qu'il a dépendu de moi par la suite, j'ai toujours empêché les rigueurs inutiles.

» Le régime de Kufstein était moralement *atroce*, comme vous le dites : en entrant, le prisonnier perdait son nom; le commandant même

devait l'ignorer ; on lui avait écrit de Vienne que tel officier était chargé du transport de deux prisonniers, qu'il logerait aux numéros 11 et 13, et qu'il ne les désignerait dans sa correspondance que par ces numéros, qu'on substitua aux marques de notre linge. Il va sans dire que toute communication directe ou indirecte avec le dehors nous était interdite ; on nous avait enlevé, dès notre arrivée à Mantoue, notre argent, nos montres, et une grande partie de nos effets ; nous n'avions en outre ni papier, ni encre, ni livres ; nous étions absolument privés de l'exercice de la promenade, et jamais nous ne mettions le pied hors de notre cachot. Je ne le demandai pas une seule fois : je ne voulais rien devoir à des gens à qui je ne reconnaissais aucun droit sur moi.

» Notre nourriture était grossière, et c'était le moindre de mes soucis ; du reste, nous ne pouvions être fort splendidement traités, puisque l'empereur d'Autriche ne passait par jour à notre commandant que 30 kreutzers, environ 27 sous de notre monnaie, pour notre nourriture et notre entretien. Ce commandant était un excellent homme qui, à part la sévérité de sa consigne, n'exerçait sur nous aucune vexation accessoire ; nous eûmes même à nous louer de son humanité ; mais que pouvait-il contre les ordres inexora-

bles qu'il avait reçus de Vienne à notre sujet?

» Deux fois le jour, on me passait par mon guichet ma maigre pitance; la porte de la prison ne s'ouvrait que le samedi, pour donner passage au chirurgien-major, qu'accompagnaient deux *custodes* et deux officiers. L'inaction, le manque de toute occupation me tuaient; le médecin me dit que si j'avais de l'argent pour me procurer des livres, en m'en ferait louer à Inspruck. Je tirai de mon doigt une bague en or, un doux et heureux souvenir! Vendez-la, dis-je en la présentant à l'un des officiers, et procurez moi du papier, des plumes et de l'encre, s'il se peut...

» — Cela est impossible, répondit-il, le *numéro* 7 avait désiré seulement d'obtenir une planche noircie et de la craie blanche pour faire des mathématiques, mais il aurait fallu prendre les ordres de Vienne, et l'on s'est bien gardé d'adresser au ministre une proposition aussi insolite et aussi contraire au texte et à l'esprit des instructions.

» Il y aurait eu moins de lâcheté, » dit le duc, « à nous faire fusiller; mais le parti était pris de nous assassiner moralement, et je compris qu'il me fallait dès lors ou me briser contre les murs de mon cachot, ou me forger une occupation quelconque!

» Depuis le premier jour de mon arrivée, je n'avais pas cessé de me creuser la tête à chercher les moyens de correspondre avec Sémonville; à force de réfléchir il me vint une idée; le soir même je la mis à exécution.

» Après que j'eus entendu verrouiller au dehors l'escalier qui conduisait à la tour, et les gardiens s'éloigner, je grimpai à ma lucarne, et la bouche appuyée contre le maudit grillage, je me mis à chanter ce passage d'un coryphée dans l'opéra d'*Armide :*

Voici la charmante retraite
De la félicité parfaite;
Voici l'heureux séjour
Des jeux et de l'amour.

» Sémonville, quoi qu'il eût pu faire à Mantoue, ne m'avait jamais entendu chanter; il ne reconnut pas ma voix. Ces paroles lui semblèrent être une insulte à sa position; et il fit la sourde oreille afin de ne pas donner gain de cause à ce mauvais plaisant, auquel il supposait l'intention de le narguer... Ce premier essai malheureux ne me découragea pas; j'en tentai vingt autres, qui n'eurent pas plus de succès. Enfin, au bout de quelques mois, je remarquai que tous les soirs, à la même heure, un même bruit, venant du côté

de Sémonville, se faisait entendre; je devinai qu'il traînait sa chaîne de sa table à son lit; j'en conclus qu'il entendrait frapper de chez moi, et je cherchai comment, à l'aide d'un bruit quelconque, je pourrais me mettre en communication avec lui. »

VI.

SUITE DE LA FORTERESSE DE KUFSTEIN.

« J'inventai un chiffre auriculaire que j'exécutai en frappant contre le mur avec le manche de mon *balai*. (Vous saurez aussi, » interrompit en riant le duc, « que j'avais appris à balayer très-proprement ma chambre.) En moins de huit jours, j'eus l'indicible plaisir de recevoir une réponse ; Sémonville m'avait compris ! et jamais, jamais on ne pourra se former une idée des transports de joie que nous causa cette découverte !

» Ces signaux furent d'abord lents et impar-

faits; mais ils nous servirent pour convenir des modifications nécessaires. Nous divisâmes l'alphabet en trois séries, qu'un signal indiquait. Un autre signal avertissait également lorsque celui qui écoutait devinait le mot et la phrase. Chaque soir, quand tout reposait dans la forteresse, nous conversions de la sorte presque aussi vite qu'on écrit, et nos nuits s'écoulaient délicieusement...

» De ce moment je fus sauvé. J'avais retrouvé mon gai camarade d'infortune; je pouvais communiquer mes pensées; quelqu'un entendait mes plaintes, recevait la confidence de mes projets. Et Dieu sait combien nous avons bâti de châteaux en Espagne dans la forteresse de Kufstein! Le succès que j'avais obtenu me faisait espérer d'autres découvertes, dont Sémonville, qui ne doutait jamais de rien, me garantissait la réussite. Le bonheur est relatif, et, comparativement, nous nous trouvions presque heureux!

» Ces distractions, l'air pur des montagnes du Tyrol influèrent sur ma santé; je me sentis renaître à l'espérance et à la vie.

» Un soir, nos causeries, qui étaient toujours interminables, furent interrompues par un bruit de même nature qui venait de la partie opposée de la tour. Nous écoutâmes, on frappa très-dis-

tinctement : *Associez à vos conversations un compagnon de malheur.*

» Tous deux, en même temps, nous répondîmes : *C'est un Français!*

» A l'instant, nous entendîmes : *Non, je ne suis pas Français, mais je souffre comme vous ; ne me repoussez pas.*

» L'entretien continua, nous apprîmes que le nouvel initié était le baron de Spaun, victime, au moins il le disait, de la haine du baron de Thugut. Sa détention datait de 1792. C'est à lui qu'on avait refusé une planche et de la craie. Il était fort habile mathématicien. Par la suite, il me dicta, toujours de la même manière, des formules astronomiques très-compliquées, qu'il me priait de soumettre de sa part à M. de la Place, quand je serais de retour en France. C'était fort drôle!

» — C'est merveilleux! » interrompis-je, ravie des ingénieuses combinaisons à l'aide desquelles ces pauvres prisonniers trompaient la cruauté de leurs bourreaux.

« — Vous en verrez bien d'autres! » répondit le duc d'un ton quelque peu fier, « ayez de la patience, et vous saurez ce que peut vaincre d'obstacles la volonté ferme et énergique d'un homme privé de sa liberté.

» Cependant, » continua-t-il, « ce témoin

obligé ne tarda pas à nous devenir gênant : nous ne pouvions plus penser tout haut! je résolus d'intervertir l'ordre des séries de notre chiffre. Un soldat français au service des custodes, qui m'avait témoigné le désir de me servir, et qui de temps à autre se trouvait de faction près de la porte de nos cachots, transmit verbalement à Sémonville le mot d'ordre. Par cette autre combinaison, de semaine en semaine nous avions un chiffre tout nouveau. Hélas! trois jours ne se passaient pas sans que le baron de Spaun l'eût découvert! Il mettait de l'amour-propre à déjouer nos ruses, et malicieusement il frappait : « *Changez votre combinaison, ma probité me force à vous déclarer que j'entends vos secrets...* »

» Mais bientôt survint un grand changement parmi les habitants de la prison. La conspiration de Marteinveditz avait éclaté quinze mois auparavant en Hongrie. Plusieurs hommes distingués du clergé et des classes intermédiaires périrent sur l'échafaud, un plus grand nombre fut condamné à des détentions plus ou moins longues et remplissait déjà les forteresses du pays, lorsque l'archiduc palatin, blessé mortellement par une explosion d'artifice au château de Schœnbrunn, dit à l'empereur avant d'expirer : « *Faites saisir mes papiers à Bude, il y va de votre sûreté.* » On y

trouva les preuves d'une nouvelle conspiration. Celle-ci était tramée par des magnats; ils furent tous arrêtés.

» Le gouvernement s'inquiétait de la présence de tant de prisonniers d'État dans le pays même qu'ils avaient agité, et où il devait leur rester de nombreux partisans. Les prisonniers hongrois furent donc transférés dans les prisons des États héréditaires, et ceux de ces États, en Hongrie; le baron de Spaun quitta ainsi Kufstein pour Morgatz.

» Si le baron de Spaun vous a inspiré un peu d'intérêt, un autre jour, je vous dirai comment je le retrouvai en 1805 à Munich...

» Son éloignement ne rendit pas nos entretiens avec Sémonville plus intimes. Un autre l'avait remplacé au numéro 7, et peu de semaines après, non-seulement celui-là, mais encore presque tous ces prisonniers hongrois purent prendre part à nos conservations... On ne sait pas assez ce que l'inoccupation forcée donne de lucidité à l'esprit, quelle influence l'isolement exerce sur l'intelligence et sur la finesse des perceptions. On a dit : Le malheur est un grand maître. Le malheur est mieux que cela : c'est la science de vivre ! Celui qui n'a pas souffert, que sait-il?

» Ce fut par les prisonniers hongrois que nous

apprîmes les événements qui s'étaient passés dans leur pays, et que, dans les circonstances du temps, le gouvernement autrichien avait un immense intérêt à soustraire à la connaissance de l'Europe.

» Vous voyez que nous avions fini par nous créer un intérieur et des distractions; elles ne suffisaient cependant pas à l'activité dévorante de mon imagination; il fallait remplir ces interminables journées. Depuis un an, je rêvais aux moyens d'exécuter un grand projet .. Le diplomate *embastillé* songeait avec un amer regret aux douces jouissances, aux joies du poëte... J'avais des milliers de chefs-d'œuvre dans la tête; mais, comment les mettre au jour?... Un beau matin, je m'élançai de mon grabat, mon moyen était trouvé! »

VII.

SUITE DE LA FORTERESSE DE KUFSTEIN.

« Mon moyen était trouvé ! » s'écria le duc de Bassano, « une idée lumineuse venait de surgir de mon cerveau toujours en quête de nouvelles découvertes !

» J'avais été malade, et il m'était resté une petite fiole contenant encore un peu de vinaigre ; j'y jetai quelques parcelles de fer rouillé, que je détachai assez facilement de ma porte ; à l'aide de la chaleur de mon poêle, j'obtins une dissolution de fer passablement concentrée ; le thé était notre

boisson habituelle, je vidai le liquide que contenait la théière; et je la plaçai au-dessus d'une chandelle allumée, pour tirer des feuilles de thé le principe astringent qu'elles contiennent : je voulais ainsi remplacer la noix de galle qui entre dans la composition de l'encre ordinaire. Je réussis : vous comprenez ma joie, lorsque en versant cette décoction dans ma dissolution de fer, je vis le précipité noir se former !

» Dès les premiers jours de mon arrivée, en balayant mon cachot, j'avais trouvé dans un coin un éclat détaché d'une pierre à fusil. Je m'étais bien gardé de le perdre, dans la prévision qu'il pourrait me devenir utile; pour un prisonnier, l'objet le plus minime peut acquérir de la valeur... Cet éclat me fit une espèce de canif, qui me servit à découdre mon mauvais traversin, dans lequel je découvris, à ma grande satisfaction, le quart à peu près d'un tuyau de plume de poulet; je le taillai avec le canif en question; je le montai sur un brin de mon *balai de bouleau*, et, dès lors, je me trouvai pourvu de tout ce qu'il me fallait pour écrire, pour utiliser les richesses de mon imagination, car déjà je possédais du papier. Toujours obsédé de l'idée fixe d'arriver à ce que je venais d'exécuter avec un si éclatant succès, j'avais précieusement conservé toutes les

bribes de papier qui me tombaient sous la main.

» Depuis mon séjour à Mantoue, je souffrais des dents; notre médecin de Kufstein m'avait ordonné de la poudre de quinquina, qu'on me remettait par petits paquets; j'en conservais les enveloppes avec soin, aussi bien que celles de toutes les autres prescriptions médicales. J'étais parvenu à réunir ainsi une certaine quantité de carrés de papier; d'autre part encore, j'avais pu grossir mes économies...

» Il n'est pas un homme, » dit le duc en souriant, « dans la vie duquel une femme n'ait rempli directement, ou indirectement, une mission de bonté et de charité : la femme du commandant de Kufstein s'était sentie émue d'une vive pitié pour ces deux jeunes gens qui, arrivés de nuit, renfermés aussitôt séparément, privés de toutes distractions, expiaient dans les fers, éloignés de leur mère, de leurs amis, le seul tort qu'elle leur connût, elle, la compatissante femme, celui d'être Français! Et tout ce qu'elle pouvait faire, sans compromettre la responsabilité de son mari, pour adoucir la rigueur du règlement, elle le faisait sans nous connaître, sans savoir notre nom!

» Bien souvent nous trouvions de beaux fruits et même des fleurs dans le fond du panier qui contenait les repas que le geôlier nous passait par

le guichet; l'hiver, le jardin ne produisait plus rien; alors, c'étaient de petites pâtisseries de luxe, ajoutées à notre ordinaire grossier. Le premier de l'an, je trouvai caché sous le pain un almanach de paysan en forme d'*agenda*, où étaient intercalés des feuillets blancs; une autre fois, je découvris une grammaire allemande, dont la couverture était enveloppée de papier blanc. Tout cela allait rejoindre le trésor patiemment amassé, et que, pour n'être pas exposé à me voir enlever, je portais sur moi dans la doublure de mon habit.

» Questionner le geôlier sur l'origine de ces pieux dons, eût été non-seulement inutile, mais encore imprudent. Une main de femme s'était posée là...; à qui appartenait-elle ?... à qui rendre grâces?... Je ne le savais.

» Cependant, en faisant l'inventaire de mon magasin de papeterie, je compris que mon actif ne serait pas aussi inépuisable que les sujets, que les idées qui se pressaient en foule dans mon imagination; il me fallait user avec beaucoup de parcimonie de mes ressources, sous peine de me voir frustré d'une indicible jouissance. Décidément il me restait encore quelque chose à inventer, j'étais en veine de bonheur, je l'imaginai : je charbonnai à la chandelle des brins de mon cher

balai, et je m'en servis pour écrire mes brouillons sur les côtés du poêle, qui, si vous vous le rappelez, était peint en blanc.

» Je vous ai dit aussi que la porte de mon cachot ne s'ouvrait jamais que le samedi : je travaillais *au badigeon* toute la semaine ; le vendredi, je mettais au net sur le papier, en caractères microscopiques, ce que j'avais composé ; puis j'en effaçais les traces sur le poêle. Lorsque le chirurgien-major entrait avec les officiers, un de mes goussets de montre renfermait mon manuscrit, et l'autre mon encrier. Ne pensez-vous pas que j'ai bien gagné à Kufstein une médaille d'or?... Mais, dans aucun pays du monde on ne tient compte aux prisonniers de leurs découvertes industrielles !... »

Je ne pus m'empêcher de rire, le duc aussi, et il reprit :

« N'allez pas croire que je m'occupasse à composer sur de graves, de doctes sujets. Non, non ; je gardais rancune à la pensée ambitieuse qui m'avait fait déserter autrefois le *Lycée de Monsieur,* pour passer au quartier latin d'où, en définitive, j'étais venu m'abattre dans la forteresse de Kufstein.... La conséquence de cette boutade contre l'ambition fut une orgie complète de poëmes, de tragédies, de plusieurs comédies en

cinq actes et en vers, pas trop mauvais, ma foi! Écoutez, ce sont ces œuvres, fruits éclos dans ma prison, qui, plus tard, ont été les titres qui devaient me valoir l'honneur d'être reçu membre de l'Académie française! »

Et il fallait voir l'air heureux du poëte, au souvenir des succès littéraires que son industrie lui avait conquis dans un cachot... Quelle satisfaction se peignait sur la belle et spirituelle physionomie du vieillard pendant qu'il racontait cette curieuse phase d'une carrière si pleine d'ailleurs de grands actes, de hautes préoccupations, de glorieux travaux!

« L'empereur, » continua le duc de Bassano, « m'a souvent parlé de l'incident, fort remarquable pour l'époque, de ma mission en 1793, et de l'inexplicable conduite qu'avait tenue à notre encontre la cour de Vienne... Les détails de notre captivité l'intéressaient : un soir à Saint-Cloud, dans son cabinet, je ne sais plus à quel propos, la conversation se trouva ramenée sur mes travaux littéraires de Kufstein. Il m'interrompit par un grand éclat de rire : « Parbleu, mon pauvre Maret, » s'écria-t-il, « je ne vous aurais pas soupçonné d'être un rimailleur de cette force-là !...

« — Sire, » répliquai-je un peu piqué, » je

parierais que Votre Majesté eût tracé des plans de bataille...

» Il me regarda fixement, puis, en haussant les épaules, il dit avec une bonhomie parfaite : « Au fait, nous avons tous notre *dada*... Vous conviendrez, au moins, Maret, que mes passe-temps auraient été mieux utilisés que les vôtres?

« — Sire, » répondis-je, tout à fait désarmé, « à chacun son lot! Le vôtre était de gagner des batailles, le mien aurait été de les célébrer, si Votre Majesté m'en eût laissé le temps...

» — Pas mal, pas mal!... le bout de l'oreille dn poëte perce encore dans ce regret... Maintenant, à l'ouvrage, monsieur le secrétaire d'État. »

« Nous reprîmes notre travail des portefeuilles, qui dura jusqu'à l'aube. C'était l'avant-veille de notre départ pour cette terrible campagne de Russie... Mais, » ajouta le duc avec cette finesse de bon goût qui le caractérisait, « mon excursion dans le cabinet de l'empereur m'a fait perdre de vue mon cachot, dont vous devez avoir hâte de me voir dehors...

» A présent, » reprit-il, « que vous me savez pourvu de tout ce qu'il fallait pour écrire, vous n'allez plus me plaindre, vous comprendrez que la vie m'était devenue supportable, la solitude légère.

» Sémonville, à qui je faisais part de mes inef-

fables plaisirs, me répondait : « *Tu me fais faire le péché d'envie! moi, je m'ennuie mortellement, mais je suis trop stupide pour profiter de tes inventions.* »

» En effet, ma position était incomparablement meilleure que la sienne; mes journées passaient avec rapidité; je m'étais créé du travail, des ouvrages à lire, voire même des pièces à représenter. Et voilà que ce mot me rappelle un charmant intermède qui n'était pas porté sur le programme.

» Le jour de la première représentation de *l'Infaillible*, comédie en cinq actes et en vers, jouée depuis tout de bon, au Théâtre-Français, ce jour-là, un des factionnaires qui montaient la garde au pied de la tour appela son caporal, qui, jugeant qu'on se querellait dans le cachot numéro 13, courut avertir qu'il avait distingué jusqu'à dix voix différentes. Sur ce rapport, les officiers et les *custodes* se transportèrent sur-le-champ chez moi. Je ne compris rien d'abord à leur visite inopinée, encore moins à l'air effaré qui se peignait sur tous ces flegmatiques visages allemands, et qui fit place aussitôt à une risible stupéfaction, en me trouvant seul, fort paisiblement assis sur mon escabeau. Cependant eux aussi, avaient entendu!... les recherches étaient vaines; un espace de quelques pieds n'est pas

difficile à explorer du regard; ils s'en allèrent fort penauds, et moi, qui devinai la méprise, je les poursuivis de mes bruyants éclats de rire. Les bonnes aubaines étaient rares, je m'en donnai à cœur joie!

» Cette bouffonnerie jetée à travers tant de poignants chagrins précéda de quelques semaines l'heure si avidement désirée, si cruellement achetée, de notre liberté. L'ordre de notre élargissement expédié de Vienne, arriva dans la nuit du 17 mai 1796, à la forteresse de Kufstein où nous avions passé vingt-deux mois et onze jours. Notre brave commandant se hâta de monter à la tour nous en apporter la nouvelle.

» Il entra d'abord chez moi; j'étais couché, je me vêtis à peine, et je l'accompagnai, ivre de bonheur, au numéro 11. Sémonville dormait profondément, il fut réveillé en sursaut, et apercevant à la lueur de la lanterne que portait le commant deux hommes qui s'avançaient vers lui, il crut qu'on venait l'assassiner... Je m'empressai de lui parler, il ne reconnaissait plus ma voix, il nous regardait avec égarement. La parole est impuissante à retracer la scène qui suivit lorsqu'il me reconnut, quand il sut que nous étions libres... Il était insensé de joie.

» Quelques heures après nous déjeunions en fa-

mille chez le commandant. Sa femme, jeune encore, toute gracieuse, toute naturelle, nous témoigna avec effusion la part qu'elle prenait à notre bonheur. Nous la remerciâmes de sa parfaite bonté, qui depuis longtemps nous avait révélé la présence d'un ange à Kufstein... Elle rougit, se troubla, jeta un regard suppliant sur son mari; celui-ci lui tendit la main : « Tu as bien fait! ma bonne femme, » dit-il en la considérant avec tendresse, et d'un ton simple, si vrai, que spontanément nous pressâmes aussi la main de ces excellentes gens. A cet instant toute réserve de notre part disparut; nous accablâmes le commandant de questions, il nous apprit des quantités de choses. Quoiqu'il ne fût pas très au courant de la politique de la France, il nous donna au moins sur les principaux événements qui avaient eu lieu, et sur la marche de nos armées, des détails que nous dévorions avec un intérêt que les malheureux exilés de leur patrie peuvent seuls comprendre!

» Il nous dit aussi que la dépêche de Vienne lui annonçait qu'un officier, qui devait arriver prochainement, était chargé de nous conduire en France. « Et comme mes instructions sont muettes sur ce qui vous concerne, » ajouta-t-il, » c'est dans ma maison que vous attendrez son arrivée. Nous y passâmes huit jours, comblés des soins de

la plus touchante hospitalité; ils nous parurent cependant bien longs encore!...

» Le soldat français dont je vous ai parlé nous raconta que le bruit de nos entretiens avait été entendu par les sentinelles qui montaient la garde la nuit en dehors : le rapport en fut fait à notre commandant, qui était un officier d'artillerie instruit, ainsi que je pus en juger ; il comprit très-bien que les prisonniers pouvaient communiquer entre eux de la sorte ; mais il soutint à ses subordonnés que la chose était impossible, pour se dispenser d'en rendre compte à Vienne.

» Il y a dans la comparaison du calme présent à une douleur récente quelque chose qui laisse dans l'âme une vague inquiétude; on ne se déshabitue pas facilement de souffrir! Poussé par je ne sais quel besoin d'émotions douloureuses, je remontai plusieurs fois dans mon cachot, comme pour graver d'une manière ineffaçable dans ma pensée tout ce que j'y avais éprouvé de tortures, d'angoisses, de découragement, la plus misérable de toutes les plaies morales! Plus tard encore, dans le moment le plus brillant de ma carrière, parvenu à une haute position politique, lorsque Napoléon vint poser, à Milan, une double couronne sur son front glorieux, je l'accompagnais. Je quittai de somptueuses fêtes pour aller revoir

ce sombre cachot où tant de jours j'avais désespéré de l'avenir... Cette fois il était habité par un assassin. Le croirait-on! j'en éprouvai un profond sentiment de dégoût... Il y avait là comme une profanation de mon malheur.

» L'envoyé de Vienne chargé de nous remettre sur le sol français arriva enfin à Kufstein. Près de trois années s'étaient écoulées depuis que j'avais été arraché à ma famille, à mes amis, à ma patrie!... En dépassant les murs de la forteresse, j'adressai là-haut une de ces muettes interrogations dont la souffrance ne se traduit dans aucune langue...

» Cet officier était Français, né dans la Lorraine allemande. Ses procédés pendant le voyage furent ceux d'un bon compatriote. Le hasard me favorisa, je pus les reconnaître bien peu de temps après. Lui aussi, fut pris dans la Valteline pendant la campagne de Macdonald. Je le fis renvoyer sur parole.

» Il nous apprit en route que nous faisions partie des prisonniers français échangés par l'Autriche contre la fille de Louis XVI. Déplorable victime! échappée seule à l'ouragan qui avait enseveli toute sa famille sous les débris d'un trône sapé dans ses fondements depuis un siècle!

» Les arrêts du destin sont impénétrables...

Elle, comme nous, pendant de longs mois, avait expié dans les cachots un crime imaginaire... Le noble projet conçu, de prévenir tant de malheurs, avait été la cause de notre ruine, et sans rien empêcher... A cette heure, cependant, il nous était réservé de compter pour quelque chose dans la rançon exigée pour faire tomber les fers d'une enfant;... et tandis que la prisonnière du Temple, pauvre jeune plante étiolée, à demi brisée, fuyait épouvantée son pays, et, n'osant jeter un regard derrière elle, se dirigeait vers l'Autriche... nous, meurtris, portant les stigmates des fers, les yeux ardemment fixés sur le toit domestique, depuis si longtemps abandonné, nous dévorions l'espace qui nous restait à parcourir pour poser le pied sur le sol de la patrie... Ainsi l'avait voulu la fatalité !

» Mais, » dit le duc de Bassano en terminant son récit, « que d'événements avaient eu lieu, que de changements s'étaient opérés pendant ce temps d'arrêt de ma vie ! En revoyant mon pays tel qu'il était devenu entre des mains malhabiles, mes beaux songes s'évanouirent... Ce n'était pas ainsi que j'avais compris notre grande révolution. »

En regard de ce qui vient d'être raconté par le duc de Bassano, l'accueil qui attendait à Paris les prisonniers de l'Autriche est chose tristement instructive ! Il y a dans ce fait un vaste sujet de mé-

ditations pour les hommes politiques de tous les partis... Le directoire exécutif décréta par arrêté du 9 floréal an IV de la république, que *les citoyens Maret et Sémonville avaient honoré le nom français par leur constance et leur courage.* Là, se bornèrent les consolations et les dédommagements qui leur furent donnés, en vertu sans doute de l'excellent adage : Les absent sont toujours tort.

Maret, trop fier pour se plaindre, pour solliciter une justice qui lui était due, se retira à la campagne et s'occupa de sciences et de littérature; il resta dans un offensant oubli jusqu'au moment où la nomination de Barthélemy vint imprimer une nouvelle direction aux affaires. Le ministre des relations extérieures dut être changé. On mit sur les rangs Talleyrand et Maret ; celui-ci déclara préférer d'être nommé membre de la commission chargée des négociations qui allaient s'ouvrir à Lille relativement à la paix avec l'Angleterre. Ces fonctions se rattachaient à ses premiers pas dans la carrière. L'estime et la confiance que lui avait témoignées précédemment le ministre Pitt, lui donnèrent l'espoir d'être utile dans cette nouvelle négociation ; et, toujours dominé par l'amour du pays, Maret renonça sans hésiter à la position inespérée offerte à son amour-propre comme à sa fortune.

Par cet acte d'un si rare désintéressement, Maret inscrivit dès lors sur sa bannière politique : *Tout sacrifier à l'intérêt de tous;* et cette généreuse maxime, l'homme d'État l'a constamment pratiquée dans son acception la plus rigoureuse.

Maret partit pour Lille. Il exerça une très-grande influence dans les conférences ouvertes avec les négociateurs anglais. Pitt, dans ses instructions à lord Malmesbury, représentait Maret comme un esprit éclairé, pénétré des avantages d'une paix honorable, et à la parole duquel on pouvait accorder une foi entière. En conséquence de ces dispositions, les stipulations furent discutées équitablement de part et d'autre; les conditions les plus favorables pour la France étaient acceptées, lorsque le 18 *fructidor* donna aux plénipotentiaires français des successeurs dont la mission fut de rompre les négociations entamées, et qui s'en acquittèrent à merveille.

La politique était encore une fois changée; Maret, sinon proscrit, du moins repoussé et suspect au parti dominant, chercha encore un refuge dans l'étude, sa fidèle consolatrice dans l'adversité. Mais cette nouvelle déception découragea son âme; c'était pour la seconde fois qu'au moment de conclure une paix utile et glorieuse, Maret se voyait ravir le fruit de ses efforts! Et ce-

pendant, déchirée au dedans par de misérables guerres intestines, livrée aux mains des ambitieux de bas étage, amoindrie par toutes les médiocrités qui se succédaient au pouvoir, jamais la France n'avait éprouvé un plus grand besoin de calme et de repos !

Jusque dans sa retraite, Maret portait ombrage aux hommes qui l'avaient éloigné des affaires. Prévenu qu'il était l'objet de la surveillance de la police *directoriale*, il resserra encore le cercle de ses relations, et afin de ne pas compromettre ses amis politiques, il s'abstint de les voir souvent. C'est alors qu'il fit recevoir à la Comédie-Française les œuvres de sa captivité, et, en compagnie de quelques hommes studieux, il fonda ces *sociétés littéraires du matin,* où l'on ne s'occupait que des lettres et des sciences.

Mais la guerre de nouveau allumée en Europe ramena ses fléaux jusqu'à nos frontières; l'anxiété régnait dans tous les esprits; les hommes graves, les vrais patriotes se groupèrent autour de l'ancien rédacteur des *Bulletins de l'assemblée nationale,* de l'habile diplomate dont les efforts avaient toujours tendu à prévenir les déplorables extrémités qui désolaient la France. Ces témoignages de la popularité excitèrent les méfiances d'un pouvoir ombrageux, comme le sont tous les pou-

voirs faibles et déconsidérés. Maret dut quitter Paris.

Il se retira à la campagne, et grâce aux moyens qu'il possédait pour défier l'ennui, ses journées s'écoulaient remplies et utiles.

« Je ne regrette que vous, écrivait-il à ses amis, « et aussi les mille bruits de notre Paris, qui, » quoi qu'on dise, sont le mouvement et la vie. » Le calme, toujours le calme, c'est le fameux » *Toujours des perdrix! toujours la reine!...*

» C'est vous dire que quand je pourrai, sans » être sous le coup d'une dégoûtante suspicion, » me retrouver au milieu de vous tous, je n'y » manquerai pas. Comme Polichinelle, je parais et » je disparais; faites un signe et j'accours. »

On le voit, si sa haute capacité, si la révolution facilitèrent à Maret l'accès aux places et aux honneurs, il est juste de convenir, néanmoins, que les débuts de sa carrière furent hérissés d'obstacles, de chagrins, de dégoûts qui eussent abattu un courage moins fortement trempé que le sien.

Résolu à ne pas entreprendre une lutte qu'il dédaignait, Maret resta dans la plus entière solitude jusqu'au retour d'Égypte du général Bonaparte. Ses amis lui écrivirent alors de revenir, et bientôt, il eut l'occasion de rencontrer celui

qui devait exercer une si grande influence sur son sort.

Il ne fallut pas beaucoup de temps à Maret pour juger que le jeune et audacieux général de l'armée d'Italie, l'aventureux chef de l'expédition d'Égypte, n'était pas un homme à passer inaperçu dans la foule... Sur ce front méditatif, sur cette physionomie fière, expressive, sévère, se révélaient de hautes pensées, les résolutions énergiques, la force de volonté, et les 18 et 19 brumaire vinrent confirmer l'exactitude de ces indices physiologiques.

J'ai dit précédemment comment Maret fut nommé secrétaire des consuls et plus tard secrétaire d'État.

Et maintenant, nous allons le suivre presque pas à pas sur la plus vaste scène des temps modernes, où pendant douze années consécutives il prit une part active et personnelle à tous les traités, à toutes les combinaisons, à toutes ces grandes et merveilleuses choses qui étonnèrent l'Europe et la rendirent un jour la tributaire de la France.

Si du vasselage de presques toutes les vieilles monarchies de l'Europe il ne nous reste que le souvenir... ce souvenir suffit à l'orgueil d'un peuple!

Esquisser l'histoire de Maret, duc de Bassano, c'est retracer le souvenir de la prépondérance, des gloires, des prospérités de la patrie; c'est rappeler à nos amis comme à nos ennemis ce que fut notre France, ce qu'elle a accompli, ce qu'elle peut...

Redisons souvent ce passé, non par vanité, mais afin que les uns y puisent de la force, de la dignité et de l'indépendance, les autres, de salutaires avertissements...

VIII.

1. LE MINISTRE SECRÉTAIRE D'ÉTAT. — 2. ORGANISATION DE LA SECRÉTAIRERIE D'ÉTAT.

Pour Napoléon, la toute-puissance, les prérogatives du pouvoir suprême, ne furent jamais l'oisiveté, ni la mollesse, ni les jouissances du luxe, ni les hochets de la royauté; il comprenait autrement les devoirs de la souveraineté, les obligations attachées au métier de roi : pour lui, le *soldat heureux*, les bénéfices de ce terrible métier étaient la gloire et la grandeur de la France; les charges, il les avait acceptées toutes, dans le

sens le plus absolu : *vingt-deux heures sur vingt-quatre, peuvent être utilement employées,* » disait-il; et, joignant l'exemple au précepte, le premier levé, le dernier couché, il est aussi activement occupé aux Tuileries, qu'il le serait au milieu des camps; partout sa vie est sérieuse et remplie.

L'empereur avait trouvé dans Maret une de ces organisations créées de la même essence que la sienne : c'était aussi une conception prompte et lucide, une facilité qui s'appliquait à tout, qui suffisait à tout; une intelligence sans limites, une mémoire prodigieuse. Maret réunissait toutes les spécialités, dont quelques-unes seulement eussent suffi pour en faire un homme hors de ligne; il joignait à son mérite si exceptionnel, une infatigable activité, une probité parfaite, une discrétion inviolable.

Et ce n'est pas un portrait de fantaisie que je trace ici. Du simple récit des actes ressortent d'irréfragables preuves.

Maret convenait à Napoléon. Ce n'était pas un courtisan qu'il s'attacha, un pion qu'il faisait mouvoir, un premier commis, comme l'étaient, sans exception, tous ses ministres; ce fut un compagnon de travail, de veilles, de fatigues, dont les forces égalaient les siennes, que s'adjoignit l'em-

pereur ; c'était un confident éclairé dont la pénétration, la profondeur des vues se trouvaient à la hauteur de la position où il l'avait élevé, et dont l'habileté d'exécution lui venait en aide en toute circonstance.

Qu'il ne me soit pas reproché de mêler souvent, presque toujours, le nom de Napoléon à celui de Maret : l'un est inséparable de l'autre; en parlant, désormais, du duc de Bassano, il m'est bien impossible de ne pas parler beaucoup de l'empereur!

Une des qualités de l'esprit gouvernemental de Napoléon fut une extrême sagacité. Les aptitudes, les capacités d'un administrateur étaient toujours *appropriées* à la place qui lui était confiée. On a dit que l'empereur avait été servi comme nul autre souverain ne l'a été, ne le sera. Sans doute, mais il choisissait bien!

Les travaux auxquels Maret s'était livré durant dix ans de sa jeunesse, ses études pendant la durée de l'assemblée nationale, les notions vraies, actuelles, qu'elles lui avaient procurées sur toutes les parties de l'administration publique, une connaissance étendue des hommes et des choses de la révolution; des changements opérés dans la politique européenne, tout rendait cet homme éminemment propre aux fonctions qu'il remplis-

sait, autant que son incroyable application le rendait utile au souverain qui a le plus travaillé dans sa vie.

Napoléon l'avait vu à l'œuvre dans les fonctions de sécrétaire général des consuls, qu'il exerça pendant quelque temps; et quand il fut nommé premier consul, il attacha aussitôt, en qualité de *secrétaire d'État*, dirigeant sous ses ordres immédiats toute la haute administration de la France, l'*homme qui pouvait travailler vingt heures par jour*.

C'est ici le moment de donner un aperçu de l'importance des travaux annexés aux attributions du *ministre secrétaire d'État*...

Pour les hommes qui s'occupent sérieusement des affaires du pays et qui recherchent consciencieusement les causes du malaise et de l'atonie où est plongé son système administratif, il y a un puissant intérêt dans l'examen de l'organisation qui avait amené la France à un si haut degré de splendeur.

En regard de notre manière de faire actuelle, où les mots sont mis à la place des choses; où se font sentir dans tous les services l'hésitation, les tâtonnements, les demi-mesures, les influences de la faveur, les tiraillements entre les pouvoirs; en regard de toutes ces calamités publiques, il est bien curieux de placer l'admirable unité, la

force gouvernementale, qui résultaient de l'action directe, immédiate, d'un pouvoir absolu, énergique, centre unique, et dont l'organisation vigoureuse imprimait à la machine administrative un mouvement d'une concordance, d'un ensemble, d'une rapidité fabuleuse!

Je transcris littéralement la note suivante, qui m'a été communiquée par un ancien chef de bureau à la secrétairerie d'État, d'où l'empereur, sur les excellentes notes qu'il y mérita, le prit pour l'attacher à son cabinet particulier.

« A moins de cas extraordinaires, il n'y avait jamais de conseil de ministres.

» Les ministres à *département* (c'était la dési-
» gnation employée) remettaient à l'empereur, dans
» son cabinet, le travail qu'ils avaient préparé.
» Toutes les propositions de devis en *minute*
» étaient laissées sur la table de l'empereur, qui
» les envoyait au ministre secrétaire d'État; ce
» dernier examinait lui-même, et il ne devait se
» dispenser de ce soin sous aucun prétexte, les
» diverses propositions des ministres; analysait
» leurs rapports, et dans les vingt-quatre heures,
» dans un travail *tête à tête*, en rendait compte
» à l'empereur. C'est alors seulement, et après
» avoir demandé, séance tenante, les renseigne-
» ments qu'il voulait avoir, que l'empereur si-

» gnait; le ministre secrétaire d'État contre-si-
» gnait, et toutes les minutes, rapportées à la
» secrétairerie d'État y restaient (1). Une expé-
» dition en était à l'instant envoyée à chaque mi-
» nistre qui apprenait seulement par ce renvoi le
» *sort* de ses propositions et des nominations du
» personnel de son département. La signature de
» l'empereur et celle du ministre secrétaire d'État
» figuraient seules sur les nominations, arrê-
» tés, etc., à quelque ministère qu'elles appar-
» tinssent.

» En temps de guerre, tout le travail des mi-
» nistres était porté au quartier impérial par un
» auditeur au conseil d'État envoyé par l'archi-
» chancelier. Les portefeuilles étaient remis au
» ministre secrétaire d'État qui ne quittait jamais
» l'empereur. Aux bivacs, sous les tentes, le tra-
» vail était fait avec la même attention. Le minis-
» tre rendait compte dans la nuit suivante, et
» quelquefois une heure avant la bataille; Napo-
» léon signait, désapprouvait, ou changeait les
» propositions de décrets envoyées de Paris; mais
» tout de suite ses décisions étaient expédiées : il
» appelait cela mettre la *besogne à jour*.

(1) La collection de ces minutes forme aujourd'hui une section des archives du Louvre, sous le titre de conservation des Archives de l'ancienne secrétairerie d'État.

» L'auditeur repartait en toute hâte avec les
» portefeuilles et les expéditions, toutes contre-
» signées par le ministre secrétaire d'État, et
» elles étaient adressées à chaque ministre par
» l'archichancelier. Les minutes allaient à la se-
» crétairerie d'État pour y être classées.

» Dans le cas où Sa Majesté appelait les minis-
» tres en conseil dans son cabinet, le ministre
» secrétaire d'État tenait la plume, ainsi que dans
» les autres conseils de haute administration et
» de haute politique, et toujours les procès-ver-
» baux restaient à la secrétairerie. »

Quel beau sujet de méditation nous offre l'examen de ces rouages si habilement combinés, qu'il résultait, qu'au moyen du travail et de l'aptitude, de *deux hommes*, tous les services marchaient à la fois, sans frottement, et avec un ordre et un ensemble parfaits!

Dans cette organisation, l'empereur avait eu en vue l'examen personnel de toutes les parties de l'administration, l'immédiate expédition de toutes les affaires, et une économie de temps pour les ministres, qu'il soustrayait ainsi aux influences et aux sollicitations de tous genres. Il ne voulait pas que les emplois devinssent le monopole de la faveur... A lui, personne n'eût osé adresser la de-

mande d'un passe-droit ou d'une injustice au profit d'un parent ou d'un protégé ! et le duc de Bassano, qui se trouvait disposer moralement de toutes les nominations de l'empire, n'a jamais demandé ni grâces ni faveurs pour lui ou les siens. L'empereur le savait bien : « Je ne dois de *faveurs* à personne, » disait hautement Napoléon dans ses salons; « quant aux récompenses, il dépend de chacun de les mériter par de bons services rendus au pays. » Et on se le tenait pour dit.

Il y avait encore à la secrétairerie d'État, déjà saisie d'immenses attributions administratives, une division chargée d'un travail spécial : et là encore, nous retrouvons dans Napoléon l'homme insatiable de tout apprendre, de tout savoir.

« Le ministère de la police générale du royaume » envoyait au cabinet particulier du ministre se- » crétaire d'État tous les rapports de haute police; » et, en outre, d'*heure en heure, jour et nuit*, au » chef d'une division *ad hoc*, un rapport circon- » stancié de tout ce qui s'était passé dans Paris; » il avait sous ses ordres des chefs, des sous-chefs » et des employés. Au fur et à mesure que les » rapports arrivaient, le dépouillement s'en opé- » rait dans son cabinet; il en faisait une analyse » intelligente et rapide qu'à l'instant il expédiait » au cabinet de l'empereur. On sait que la secré-

» tairerie d'État était établie place du Carrousel, » en face du palais des Tuileries.

» Pour la nuit, le personnel des employés était » dédoublé. Un chef de division, un chef de bu» reau et quatre employés veillaient à tour de » rôle. Le service n'était jamais interrompu. » C'était horriblement fatigant; plusieurs em» ployés supérieurs, dont le tour revenait une « nuit sur deux, y sont morts à la peine. Mais en » présence de l'infatigable activité du maître, en » jetant les yeux sur les croisées éclairées de ce » cabinet où lui veillait aussi, il ne tombait à » l'esprit d'aucun de nous de se plaindre, de s'a» vouer vaincu sous la charge de son emploi. » Qu'était cela, comparé à l'écrasant travail au» quel l'empereur s'asujettissait?

» L'envoi de ces rapports de police ne cessait » que quand Sa Majesté faisait dire : *C'est assez;* » alors les employés allaient se coucher, et pour » quelques heures seulement...

» Il fallait réellement avoir une organisation » physique de fer, pour résister à la tâche jour» nalière que nous imposait l'incessante applica» tion de l'empereur par les mains et sous les » yeux duquel passaient tous nos travaux. Cette » idée, il est bien vrai, doublait nos forces, et » on le comprend : nous savions que notre assi-

» duité, que nos services n'étaient pas méconnus;
» que nous étions bien notés dans son esprit,
» qu'il choisissait toujours parmi les plus labo-
» rieux d'entre nous les employés de son cabinet
» particulier, et cette tacite approbation, cette
» honorable récompense stimulaient tous les ef-
» forts, payaient de toutes les fatigues!

» Du reste, un fait digne de remarque, c'est
» que la plupart de ces hommes brisés au travail
» et à l'application par l'empereur, ont depuis
» occupé et occupent encore des postes éminents
» dans l'administration. Ainsi au nombre des
» principaux employés de la secrétairerie d'État
» se trouvaient :

» Le baron Fain, depuis auteur des importants
» ouvrages littéraires que l'on connaît, et mort
» chef du cabinet du roi Louis-Philippe;

» Vergniaud, Isidore Agasse, Desruandes et
» Benoît, appelés depuis au conseil de l'instruc-
» tion publique;

» Dherbez, Jouane, qui passèrent au cabinet
» de l'empereur;

» Lelorgne d'Ideville, appelé comme secrétaire
» interprète, et qui a fait les campagnes de 1813
» et 1814 en cette qualité auprès de l'empereur;

» Jubinal, rédacteur habile à la secrétairerie,

» dont le fils a continué le nom avec tant de dis-
» tinction dans la littérature savante;

» Nouton, aujourd'hui directeur du personnel
» au ministère des finances;

» Martineau des Chenets, aujourd'hui conseil-
» ler d'État, secrétaire général au ministère de la
» guerre;

» Malet, l'un des secrétaires du roi; Berthely,
» chef aux finances, etc., etc., etc.

» Quant au ministre secrétaire d'État, qui a été
» constamment le duc de Bassano, il ne dépassait
» jamais le seuil de sa porte qu'il n'eût indiqué
» où l'on pourrait venir le chercher; l'empereur
» le faisait appeler à toutes les heures, à tous les
» instants du jour et de la nuit. »

IX.

UN FAVORI SOUS L'EMPIRE.

Il est facile de juger, d'après ces renseignements, dont l'exactitude ne peut être révoquée en doute, que le poste envié de favori, auprès de Napoléon, n'était vraiment pas une sinécure... il avait bien aussi son revers de médaille!

La sujétion qui résultait de la haute faveur dont jouissait le duc de Bassano, était parfois désolante... « Quand il m'arrivait par hasard de faire quelque fugue d'écolier, » me disait-il à ce sujet

10.

« et qu'on me surprenait en flagrant délit, j'étais fort attrapé! »

« Un certain jour, » me racontait-il, « j'avais travaillé toute la matinée avec l'empereur, et je croyais être libre pour trois heures au moins. En sortant du château, je me jetai dans ma voiture, et je filai prestement sur le quai d'Orsay, lorsque je vois poindre à ma portière un de mes piqueurs envoyé à ma poursuite. Vivement contrarié, et sans lui laisser le temps d'achever, je lui dis : Vous ne m'aurez pas rejoint... entendez-vous?...»

« — Oui, M. le duc. »

« Le rusé drôle m'avait compris; il me dépasse et poursuit son chemin ventre à terre. Eh bien! quelques tours de roue plus loin, involontairement je me jetai sur le cordon, et je donnai l'ordre de revenir à toutes brides au château; l'empereur pouvait avoir besoin de moi. Cette pensée eût gâté tout; je n'aurais eu aucun repos.

« Il était en belle humeur : « Où diable vous sauviez-vous donc si vite, Maret? » s'écria-t-il en m'apercevant.

« — Sire, » dis-je, « j'allais faire ma cour à... »

« — Ah! parbleu... » interrompit-il en riant, « faire la cour... c'était bien pressé! le joli divertissement! »

« — Mais, sire, Votre Majesté ne m'a pas laissé achever... J'allais faire ma cour à son Altesse Impériale et Royale *Madame mère*. »

« — Vous mentez comme un arracheur de dents, M. Maret... »

« Je partis d'un fou rire, qu'il partagea, ce qui ne l'empêcha pas de me retenir assez longuement ; puis en terminant, il me dit d'un ton narquois : « A présent, si l'heure du rendez-vous n'est pas passée, je vous souhaite bonne chance. »

C'est que indépendamment du lourd fardeau des attributions de son département, de la confiance entière de l'empereur dans la capacité du duc de Bassano, il résultait pour lui un surcroît de beaucoup de travaux, qui n'étaient pas compris dans le cahier des charges du ministre secrétaire d'État.

Ainsi depuis les *sénatus-consultes* qui s'élaboraient dans le silence du cabinet, et les projets administratifs dont l'empereur prenait l'initiative, les traités, les communications diplomatiques, les négociations préparatoires qui eurent lieu pour son mariage, et jusqu'à la nomination de ses chambellans, tout se décidait, se faisait entre Napoléon et son ministre, qu'à toute heure du jour et de nuit il faisait appeler.

Maret l'accompagnait dans ses voyages, il était

rare qu'ils ne partissent pas dans la même voiture, et il le suivait souvent sur le champ de bataille, au risque même de se faire *gronder*...

L'anecdote suivante, qui m'a été rapportée par un ancien aide de camp de l'empereur, donne une idée exacte des rapports d'affection d'une part, de dévouement passionné de l'autre, qui existaient entre ces deux hommes.

C'était à l'affaire de Somo-Sierra. Le duc de Bassano, resté au bivac de l'empereur pour expédier un courrier pressé, ne peut se défendre d'une vive préoccupation; le champ de bataille est le théâtre d'une action des plus vives. L'affaire est engagée sur tous les points à la fois, d'effroyables détonations ébranlent la terre, à chaque instant on apporte des blessés à l'ambulance. Un lieutenant des grenadiers à cheval de la garde, porté à bras, passe devant la tente où travaillait le duc; interrogé par un des secrétaires, le blessé répond d'un ton pénétré : « Nous aurons la victoire... mais l'empereur est au beau milieu du feu, on dirait qu'il a juré de se faire tuer aujourd'hui! »

Le duc de Bassano entend ce propos arraché à l'inquiétude du brave officier; il s'élance aussitôt sur un des chevaux *d'en cas,* toujours tenus sellés et bridés auprès de la tente impériale, et rejoint au galop l'état-major, parmi lequel il se place.

Bientôt l'empereur, qui se portait continuellement d'un point sur un autre, fait volte-face, l'aperçoit, pousse droit à lui : « Pourquoi êtes-vous ici? Que faites-vous ici, Maret? » s'écria-t-il avec vivacité.

A ce moment, un éclat d'obus renverse un dragon de l'escorte, couvre de la terre qu'il laboure le groupe qui entoure Napoléon, et vient raser les pieds de son cheval; l'animal, effrayé, se cabre. Le duc de Bassano, d'un mouvement aussi prompt que l'éclair, saisit la bride; mais l'empereur lui dit avec impatience : « Allez-vous-en... vous n'avez que faire ici. » Et voyant qu'il ne se dispose pas à lui obéir, il ajoute d'une voix retentissante : « *Allez-vous-en... vous me gênez.* »

Des regards s'échangent entre les témoins de cette inconcevable scène; leur physionomie exprime le plus profond étonnement, le mot disgrâce circule...

Le duc de Bassano se retire lentement; il a compris, lui, la bonne, la parfaite intention qui a dicté ces paroles acerbes; mais les autres, l'ont-ils compris de même?...

Après la victoire, car alors c'était le résultat de toute bataille livrée, l'empereur rentre dans sa tente, il cherche du regard quelqu'un qui ne s'y trouve pas... « Où est Maret? a-t-on vu Maret? »

dit-il d'une manière qui décèle quelque inquiétude : « qu'on aille le chercher.... qu'il vienne tout de suite. »

Il arrive grave, digne; l'empereur, resté à l'entrée de sa tente, lui tend la main, et d'un ton caressant il lui dit bien haut, pour être entendu de tout le monde qui se presse autour d'eux : « C'est absurde, Maret!... Voyons, que veniez-vous chercher là?... Quand vous auriez été tué, la belle avance, ma foi!... On ne peut donc pas tirer un coup de canon sans que vous ne vouliez avoir votre part? » Et il haussait les épaules en regardant le coupable avec une affectueuse bonté.

On comprend, n'est-ce pas l'effet que devaient produire ces nobles réparations que l'empereur ne faisait jamais attendre, lorsqu'il croyait avoir fait de la peine à un de ses serviteurs dévoués, et comment il n'était pas un de ces hommes qui n'eût mille fois jeté sa vie à travers un danger qui aurait menacé celle de Napoléon!

X.

A VIENNE, EN 1805. — TRAITÉ D'OEDENBOURG.

A quelques années de distance, en 1805, le captif si maltraité de Mantoue et de Kufstein, ministre favori du vainqueur de l'Autriche, entrait tout-puissant à Vienne.

La plupart des persécuteurs de l'ambassadeur de la république vivaient encore. Mais Maret avait l'esprit élevé, et dans tout le cours de sa carrière politique il professa cette maxime de haute moralité : *Il ne doit pas exister de haines personnelles pour un homme d'État.* Le ministre dédaigna de

se venger : il n'usa de son crédit que pour reconnaître généreusement les témoignages de sympathie qui lui avaient été donnés dans son malheur.

Ce fut, je crois, après la bataille d'Austerlitz qu'il retrouva son compagnon de captivité le baron de Spaun.

« En arrivant à Munich, » me racontait le duc de Bassano, « on me dit qu'un baron de Spaun était venu me demander deux fois depuis le matin, et qu'il devait revenir le soir. Je ne l'avais jamais vu; quelque intrigant pouvait abuser d'un fait assez connu ; je me tins sur mes gardes, et je donnai des ordres en conséquence. Lorsqu'il arriva, mon huissier l'annonça à haute voix du dehors; moi, en dedans, je frappai sur ma porte : « *Êtes-vous le prisonnier de Kufstein?* »

« Il me répondit aussitôt : « *Eh! sans doute! Ouvrez-moi.* »

« Nous nous embrassâmes comme d'anciens amis. Je vis cet homme avec un vif plaisir. Il n'était pas heureux, tous ses biens avaient été ou confisqués ou dilapidés; j'obtins pour lui du roi de Bavière une place assez importante dans le cadastre. Il était fort capable d'en bien remplir les fonctions, mais un emprisonnement de dix années avait rendu son caractère insociable. Le roi m'écrivit par la suite à ce sujet, et consentit à ma

prière à donner au pauvre baron de Spaun, au lieu de son emploi, une pension de douze cents florins. Il en a joui jusqu'à sa mort prématurée et causée par les persécutions dont il avait été victime. »

Pendant cette campagne où la victoire nous ouvrit les portes de Vienne, au nombre des places fortes ou citadelles que la victoire avait fait tomber en notre pouvoir, se trouvaient quelques prisons d'État. Le souvenir de sa captivité inspirait à Maret une vive pitié pour les prisonniers politiques, et le *ministre* résolut d'ouvrir les portes des cachots. Il visita successivement plusieurs lieux de détention, où immédiatement il fit tomber les fers de ceux qui y étaient renfermés.

A la citadelle de *** (le nom m'échappe), Maret traversait les cours, escorté et béni par les prisonniers qu'il venait de rendre à la liberté, lorsqu'au moment de sortir, il aperçoit se débattant contre les gardiens un vieillard d'une haute taille, dont la physionomie est empreinte de terreur; de longs cheveux blancs flottent sur ses épaules; à travers les haillons qui le couvrent, il y a un cachet de distinction imprimé sur ce malheureux. Maret, ému, s'arrête; il s'informe des causes de la résistance de cet homme, et de l'effroi qu'il témoigne.

Ce vieux gentilhomme venait à grand'peine de descendre de la tour, où depuis *quarante ans* on le tenait renfermé; là, il avait oublié, perdu même l'usage de la parole; ses facultés intellectuelles étaient anéanties; la liberté qu'on lui rendait, il ne la comprenait pas, il ne la voulait plus... On ne savait que d'une manière confuse les causes de sa détention : prisonnier volontaire, à présent qu'il était descendu de cette tour, si longtemps sa demeure, il voulait à toute force y remonter, et comme personne ne se présentait pour le réclamer, il fallait encore veiller sur lui pour qu'il ne lui arrivât pas d'accidents. Le ministre le fit placer dans une pièce au rez-de-chaussée, remit une somme d'argent au commandant de la forteresse pour pourvoir à l'instant aux premiers besoins du pauvre vieillard, en annonçant qu'il allait s'occuper immédiatement de régler son sort. En s'éloignant, Maret disait avec émotion à son secrétaire, qui l'avait accompagné dans cette triste visite des prisons : « Si je fusse resté autant d'années dans les cachots de Kufstein, très-probablement je n'eusse pas échappé à l'état de dégradation morale dans lequel est tombé cet infortuné. C'est affreux ! » Il resta longtemps sous le coup de la douloureuse impression qu'il avait reçue.

Le soir, il rendit compte de tout ceci à l'empereur, qui ordonna aussitôt que ce malheureux prisonnier serait transporté dans un hospice situé à quelques lieues de la ville, et fit compter aux administrateurs une somme de vingt mille francs, à titre de dotation pour l'entretien viager du vieillard confié à leur honneur et à leurs soins.

Le passage de Maret en Autriche ne fut marqué que par de bonnes actions. Ce fut ainsi qu'il se vengea des mauvais traitements que, neuf années auparavant, lui avait fait subir le cabinet autrichien.

Plus tard, pendant son honorable exil dans les provinces autrichiennes, en 1816, 1817, 1818 et 1819, le ministre de Napoléon, proscrit, retrouva, dans la mémoire du peuple au moins, le souvenir du bien qu'il avait fait, du mal qu'il avait empêché. D'humbles témoignages de sympathie le consolèrent de superbes ingratitudes... Le pauvre prisonnier sauvé par ses soins vivait encore.

En 1806, une nouvelle victoire nous donna la Pologne. L'empereur chargea Maret, à Varsovie, de l'organisation du gouvernement polonais : « Toutes choses cessantes, » lui dit-il, « occupez-vous de ce travail ; apportez-y toute votre application. Nous avons affaire à des gens de *parfait honneur*.

Vous pouvez choisir parmi eux leurs dignitaires et leurs administrateurs. Après qu'ils auront prêté serment, on peut s'y fier... ; ils ne me trahiront pas. Faites bien et vite, Maret, je vous donne pleins pouvoirs. »

C'était là une de ces nobles missions qu'il faut remplir dignement, Maret l'avait compris : ses journées sont employées à prendre des renseignements sur les besoins du pays, sur les ressources locales, sur le personnel des hommes qui lui sont désignés pour administrer leurs concitoyens ; la nuit il rédige les décrets en vertu desquels la Pologne sera régie par une constitution appropriée à la nouvelle forme du gouvernement ; il prépare des ordonnances relatives à son administration intérieure, et le quatorzième jour, il présente à l'empereur un travail complet sur l'organisation définitive du *grand-duché de Varsovie.*

« Déjà! voyons cela, » dit Napoléon d'un air satisfait ; et il s'empare du cahier, que son ministre se disposait à lui lire.

Celui-ci, avec cet ardent intérêt qu'apporte un auteur au succès d'une œuvre laborieusement exécutée, suivait avec une sorte d'anxiété fiévreuse l'effet produit par cette lecture sur la physionomie expressive de l'empereur. Quelques coups d'ongle donnés de temps en temps sur le

manuscrit augmentaient ses inquiétudes ; cependant, tout fut attentivement lu, jusqu'au dernier mot. Ensuite, l'empereur, reprenant l'un après l'autre les passages qu'il avait marqués, demanda des explications, discuta le pour et le contre, présenta des observations avec le calme qu'il apportait toujours en pareil cas, et bien édifié sur toutes choses, il approuva le projet : « C'est bien, Maret, » lui dit-il.

Cet éloge si bref avait une telle valeur de convention, qu'il payait suffisamment les peines et les veilles de ceux auxquels il était adressé. Napoléon était fort sobre de compliments ; il avait une autre manière de récompenser les gens : un homme bien noté dans son esprit recevait de sa confiance les missions les plus difficiles ou les plus périlleuses...

Tous les grands fonctionnaires et employés supérieurs polonais, nommés par l'empereur sur la présentation de son ministre, justifièrent ses choix. Il est bien vrai que, parmi ces nobles enfants de la Pologne, un méchant fait tache, un lâche fait exception ! Tous nous restèrent fidèles, combattirent à nos côtés jusqu'à la dernière heure de la résistance. Brave et malheureux peuple ! qui, au prix des plus sublimes sacrifices, des plus héroïques efforts, n'a pu racheter sa nationalité !

En même temps, parce qu'il faut toujours être juste, je dois signaler un fait digne de remarque, que je puise à une source certaine.

Lorsqu'en 1814 ou 1815, je ne sais lequel, le grand-duché de Varsovie tomba sous la domination russe, tous les fonctionnaires nommés par Napoléon furent conservés dans leur emploi. L'empereur Alexandre, ce grand cœur, ne leur imputa pas à crime la fidélité à notre mauvaise fortune et le dévouement à notre cause. En disant le mal, il faut aussi dire le bien ; ce n'est là que de l'équité.

Pendant le séjour de l'empereur à Finkeinstein, avant la bataille de Friedland, Maret fut chargé de traiter avec l'ambasseur persan, qui était venu trouver Sa Majesté au grand quartier général. Ici encore se retrouve un de ces traits qui aident à saisir le caractère de Napoléon : et il y a tant d'intérêt dans cette étude!

L'empereur, mécontent en général de l'attitude de la Perse, reçut assez froidement son envoyé. Il donna ses instructions à Maret, les pleins pouvoirs pour traiter, et ne voulut plus entendre l'ambassadeur.

Les conditions étaient de dure digestion! Celui-ci pensa que s'il pouvait parler à l'empereur, il parviendrait à désarmer sa sévérité; et en consé-

quence, n'osant pas demander une audience, il imagina d'aborder Sa Majesté à l'improviste : ce qui du reste était très-facile...

Un jour, à la revue qui avait lieu tous les matins à six heures, il se faufile parmi l'état-major, et au moment où l'empereur descend de cheval pour commencer son inspection, l'ambassadeur se trouve là, et s'incline jusqu'à terre.

« Qu'est-ce donc? Que me voulez-vous, monsieur l'ambassadeur? » lui demande-t-il d'abord surpris, et d'un ton sec.

« Sire!... Votre Majesté!... » Et le pauvre Persan, déconcerté par l'initiative prise par l'empereur, reste court.

« Parlez, je suis pressé... Vous pouvez parler hautement, monsienr... il n'y a personne de trop ici. »

Et son regard malin désignait à l'envoyé du schah de Perse les beaux et nombreux bataillons qui l'entouraient.

« Sire, » reprit-il enfin, « je supplie Votre Très-Puissante Majesté de m'accorder la permission de lui représenter que les conditions...

« — Mes conditions... » interrompit vivement Napoléon, « ne les connaissez-vous pas?

« — Sire... je...

« — Eh bien! » interrompit-il encore, « mon

ministre, M. Maret, a mes pleins pouvoirs... vous pouvez terminer... Je vous recevrai avant votre départ, s'il y a lieu. »

Napoléon ajoute un geste poli, de la main, à ces paroles significatives, et se portant rapidement sur le front des régiments, il laisse l'ambassadeur persan stupéfait.

Il va sans dire que le jour même le traité d'alliance entre la France et la Perse fut conclu définitivement et signé...

Le général Gardanne fut nommé ambassadeur près la cour de Perse, et chargé d'en faire exécuter les clauses.

Et si je m'éloigne quelquefois de mon sujet, si en toute occasion je me laisse entraîner à rappeler ces grands jours de la France, je serai comprise et pardonnée, je l'espère, par tout ce qui sent battre son cœur au récit des gloires de la patrie. En repassant ces souvenirs, notre amour-propre, notre dignité tant froissés depuis, se rassurent... Un peu d'orgueil national nous est permis!

Quelques mois après l'organisation de la Pologne, Maret compléta son œuvre. Il négocia avec les commissaires polonais et les ministres du roi de Saxe la *constitution* du grand-duché de Varsovie, qu'il avait rédigée par ordre de l'empereur.

Ce fut encore lui qui rédigea la constitution de la Westphalie, telle qu'elle fut donnée et mise en vigueur dans ce royaume gouverné par Jérôme Bonaparte ; ainsi, quand on avait posé les armes, Maret, sans prendre de repos (et lui aussi en aurait eu bien besoin), Maret s'occupait dans le silence du cabinet à préparer pour les peuples vaincus des institutions autant favorables à leurs libertés que les circonstances pouvaient le permettre.

Alors les événements se succédaient avec une fabuleuse rapidité : en 1809, pour la seconde fois nous occupâmes Vienne. Comme en 1805, Maret était encore ministre secrétaire d'État (en ce temps-là, les ministres étaient presque inamovibles); il se trouvait donc dans les mêmes relations avec les habitants : ses pouvoirs étaient illimités, on le savait, et toutes les affaires venaient aboutir à lui, toutes les réclamations frapper à sa porte.

Le ministre secrétaire d'État était l'agent des hautes mesures d'administration, et conséquemment l'intermédiaire des provinces et des particuliers qui avaient des réclamations à adresser, ou des grâces à solliciter. Jamais Maret ne refusait son intervention : il déférait toutes les demandes à l'empereur, dont le premier mouvement était

toujours d'accorder ce que l'homme qui possédait sa confiance trouvait juste.

Quand des plaintes fondées lui arrivaient, la répression ne se faisait pas attendre. Souvent dans ces grandes crises des États, lorsque la guerre a passé son niveau sur toutes les légalités, la définition du juste et de l'injuste semble n'être plus comprise du vainqueur... Les hommes les plus honorables se trouvent entraînés à des excès que la fidélité excuse, que le dévouement absout, mais que l'équité condamne, et c'est alors que le ministre intervenait pour protéger les droits de chacun, pour rétablir, autant qu'il était possible de le faire, l'équilibre d'une impartiale justice. Bien des tourments et des soins avaient préparé les triomphes, et bien des soucis et des fatigues suivaient les conquêtes!

Mais aussi, à travers ces préoccupations de toutes sortes, par compensation, que de curieuses et parfois d'amusantes scènes se passaient dans le huis clos du cabinet de l'empereur! Fort peu de gens étaient admis à la confidence de celles-ci, eux seuls savaient à quoi s'en tenir, quand au lever du rideau le populaire émerveillé battait des mains...

Ici, précisément, je trouve les traces de la plus délicieuse mystification qui, de mémoire d'homme,

ait jamais désolé d'une façon plus piquante l'amour-propre et l'habileté d'un diplomate... Et moi qui, par métier, ne suis pas obligée d'être *discrète*, je ne me sens pas le courage de passer sous silence ce charmant épisode de l'occupation de 1809.

Encore une fois nous étions entrés triomphants à Vienne : l'empereur était établi à Schœbrunn; sa garde campait autour de cette royale résidence; ses troupes couvraient le territoire autrichien; l'armistice conclu à Znaïm suspendait les hostilités.

Pendant cet armistice, à la demande de l'empereur François, des négociations de paix s'étaient ouvertes à OEdenbourg; et là, entre le comte de Champagny, ministre des relations extérieures, et le comte de Metternich, se jouait le dernier acte du terrible drame qui venait d'épouvanter l'Autriche. M. de Metternich, chargé du rôle de vaincu, essayait de céder moins, cherchait à obtenir plus, soulevait chaque jour une nouvelle difficulté, employait enfin toutes les ruses, toutes les vieilles roueries de la diplomatie pour user le temps en discussions sans résultat...

Mais on n'abusait pas aisément Napoléon, il entrevit bien vite qu'à l'aide de ces subtilités de mauvais aloi, on espérait arriver à neutraliser de

fait les avantages de sa position. La saison favorable aux opérations militaires s'écoulait pendant qu'on discutait... A la force d'inertie perfidement calculée qu'on lui opposait, il fallait opposer une force d'action imposante, ou bien se décider à reprendre immédiatement les armes. Cependant la paix avec de bonnes conditions convenait mieux aux intérêts de la France, et les vœux secrets de l'empeur tendaient à ce but.

Tel était l'état des choses, lorsque le comte de Bubna arriva au quartier général de Schœnbrunn chargé par l'empereur d'Autriche d'une mission particulière. L'empereur estimait cet envoyé; il l'accueillit fort bien, reçut ses communications, qui, d'ailleurs, ne touchaient mot des négociations suivies à OEdenbourg. En prenant congé, le comte de Bubna ajouta : « J'attendrai les ordres de Votre Majesté pour porter sa réponse à l'empereur mon maître. »

La réponse ne se fit pas attendre.

Dans la nuit, l'empereur, qui ne s'était point couché, envoya réveiller le ministre secrétaire d'État, avec ordre de se rendre sur-le-champ dans son cabinet. Lorsqu'il entra, il trouva l'empereur se promenant sur le balcon qui dominait les ravissants jardins du palais. « Maret, » lui dit-il, « il faut que tout ceci finisse... Ces gens-là ne

comprennent pas leur position, à ce qu'il me paraît... Les communications du comte de Bubna sont muettes sur la seule question qu'il m'importe de voir terminer... Ces petits moyens sont de mauvais goût... Voyez Bubna... c'est un homme de sens, il a de la portée dans l'esprit. Dites-lui, qu'avec *moi*, les *finasseries* sont dangereuses... »

L'empereur, d'abord calme, s'était animé comme il arrivait toujours lorsqu'une pensée irritante le dominait ; à l'expression sévère de sa physionomie, à la précipitation graduelle de ses pas, que Maret avait peine à suivre, il jugea qu'une vigoureuse résolution serait la conséquence immédiate de cet entretien.

« Qu'est-ce à dire?... » reprit Napoléon en s'arrêtant, la tête haute, le regard étincelant, « prétend-on me marchander la paix?... Ne comprend-on pas qu'il est absurde de discuter le *moins*, quand je puis exiger le *plus?*... Est-ce parce que j'use noblement du droit du vainqueur, qu'on imagine de traiter d'égal à égal vis-à-vis de moi?... Mes armées victorieuses, » et en prononçant ces mots il étendait la main vers les jardins où l'on apercevait, aux magiques reflets d'un admirable clair de lune, dispersés çà et là, les bivacs de sa belle et imposante garde, « mes armées donnent

la loi, elles ne la reçoivent pas... qu'on le sache bien...

« — Sire, » dit le ministre, pénétré des avantages de la paix, et qui redoutait une rupture, « Votre Majesté m'autorise-t-elle à faire une communication officielle au comte de Bubna?

« — Officielle, Maret, officielle! » interrompit vivement Napoléon; « faites entendre à l'envoyé de l'empereur François le langage qui convient à l'attitude et à la dignité de la France... La France, par l'organe de son ministre des relations extérieures, a posé les conditions auxquelles elle accorde la paix; il ne s'agit pas de discuter, il s'agit de refuser ou d'accepter... Faites sentir qu'il pourrait arriver que je fisse payer le temps qu'on me fait perdre... Je fixe à huit jours la signature du traité... Voilà mon dernier mot. »

L'on conçoit que, quand on est en position de parler sur ce ton, les affaires ne traînent pas en longueur. A six heures du matin, le ministre secrétaire d'État entrait chez le comte de Bubna. A huit heures, l'envoyé de l'empereur François, penché à la portière de la voiture attelée de six chevaux de poste qui l'entraînait rapidement, faisait de la main un dernier signe d'adieu au ministre français, accoudé sur l'appui d'une fenêtre donnant sur les cours du château de Schœnbrunn.

Le comte de Bubna portait la *réponse* de Napoléon à Todis, dans le cœur de la Hongrie, où s'était réfugié l'empereur son maître.

Ce qui s'est dit à Todis, je ne le sais pas...; toujours est-il au moins que le sixième jour, le comte de Bubna se retrouvait à Schœnbrunn, précédant de quelques heures le prince Jean de Lichtenstein, muni de pleins pouvoirs.

Dès lors, les négociations marchèrent rapidement. Lorsque tout fut convenu et arrêté, Maret, heureux de ce résultat auquel il avait si puissamment concouru, n'ambitionnant d'autre récompense que celle d'avoir réussi à prévenir la continuation de la guerre, et avec cette gracieuse coquetterie qu'il employait toujours vis-à-vis de ses collègues, voulut en laisser les honneurs officiels au ministre des affaires étrangères, qui traitait encore à OEdenbourg, pendant qu'on concluait à Vienne...

Un courrier lui apporta l'ordre de se rendre sur-le-champ auprès de l'empereur. M. de Champagny, qui n'était pas dans le secret, partit en annonçant à M. de Metternich qu'il était mandé au quartier général, sans doute pour y recevoir de nouvelles instructions.

Le soir de son arrivée à Schœnbrunn, M. de

Champagny apposait sa signature au bas du traité de paix définitif.

Et pendant ce temps, que faisait ce pauvre M. de Metternich à OEdenbourg?... il expédiait en toute hâte à sa cour l'un de ses attachés, pour l'informer de l'interruption des négociations, causée par le départ subit du ministre français.

Voilà, entre nous, toute la vérité sur le traité *dit* d'OEdenbourg.

L'empereur d'Autriche, après s'être exécuté d'aussi bonne grâce, par un surcroît de courtoisie à l'endroit de son frère l'empereur et roi Napoléon, voulut donner un témoignage éclatant de sa satisfaction toute particulière à son négociateur; il éleva le comte de Bubna au grade de feld-maréchal lieutenant.

L'empereur Napoléon, ne voulant pas demeurer en reste vis-à-vis de son frère l'empereur François, conféra le titre de *duc de Bassano* à son habile ministre, à Maret, le compagnon infatigable de ses veilles et de ses travaux.

Est-ce que de nos jours tout ceci ne ressemble pas, à s'y méprendre, à un de ces chatoyants contes des *Mille et une Nuits?*

XI.

A SCHOENBRUNN. — L'OFFICIER DU GRAND QUARTIER IMPÉRIAL.

Cette époque de 1809, de ces cinq mois de possession par notre armée des États d'Autriche, où, durant ces cinq mois, dans les intervalles d'une victoire à une autre, le palais des Césars servit de pied-à-terre à notre chef; cette époque fournit les plus fabuleuses pages de notre histoire.

Le duc de Bassano y retournait toujours avec un sentiment de bonheur, d'orgueil national, que je comprenais bien!... Que de grands et glorieux

faits dont il avait été le témoin, s'il n'y était acteur, et sur lesquels il pouvait rétablir l'exacte vérité, si souvent tronquée par les écouteurs aux portes!... Que de curieux détails il connaissait! que de choses intimes d'un indicible intérêt avaient passé sous ses yeux, par son cœur!... Et, insatiable de ces révélations, qui me posaient si sûrement dans le cabinet, sous la tente de l'empereur, où il avait été donné à si peu de gens de pénétrer, je ne me lassais pas de le questionner, et, dans ces causeries, qui, lui aussi, le rendaient heureux, il me livrait le trésor de ses souvenirs!

« Cette époque de 1809 est une des plus immenses des fastes de la France! » me disait-il avec exaltation.

» Sous nos drapeaux, dans nos rangs, marchaient en frères les Polonais, les Hollandais, les Suisses.

» A nos côtés, pour soutenir notre querelle, les Italiens, les Bavarois, les Saxons, les Danois, les Wurtembergeois, les Westphaliens, dont les étendards se mêlaient glorieusement aux étendards de la France...

» Tout cédait à l'ascendant de l'homme qui la personnifiait. Autour de ses aigles étaient ralliées vingt nations diverses; autour de son trône, porté triomphalement par ses soldats dans toutes les

capitales de l'Europe, s'étaient successivement reconnues vaincues la Russie, la Prusse, l'Autriche, liguées pour le renverser...

» Encore une fois, l'armée française était entrée à Vienne. L'empereur habitait Schœnbrunn. Cependant tout n'était pas fini! La campagne ne faisait que de commencer; c'était une halte entre une victoire et une autre; l'armée attendait que les ponts, si fatalement rompus à Essling, fussent rétablis pour prendre une revanche éclatante contre l'armée autrichienne un moment hors de ses atteintes.

» Mais si aux écrasantes fatigues des combats, aux dévorantes émotions des champs de bataille, avait succédé le repos matériel, pour Napoléon les jours, les nuits étaient aussi activement employés dans la délicieuse résidence de Schœnbrunn que sous sa tente, entouré de ses innombrables bataillons. Pour lui, avant comme après la victoire, la vie était toujours sérieuse, agitée, remplie par un travail, par des soins incessants; car de lui seul émanaient les dispositions, les ordres qui faisaient mouvoir ces masses immenses dont les destinées reposaient sur sa vigilance et l'action de son génie.

» Les troupes, sous le commandement immé-

diat de l'empereur, occupaient la capitale de l'Autriche et couvraient ses environs. Les troupes venues d'Italie sous le commandement du prince Eugène, en combattant pied à pied, avaient pénétré jusqu'en Hongrie; elles composaient l'aile droite de la grande armée, dont l'aile gauche s'étendait et se battait en Pologne sous les ordres du brave et dévoué Poniatowski.

» Inspruçk est bloquée par une seconde insurrection qui séparait l'armée d'Italie de la grande armée, et rendait, en l'isolant ainsi, sa situation très-critique : les forces du prince Eugène ne dépassaient pas quarante mille hommes; celles que l'archiduc Jean lui opposait se montaient à soixante et dix mille hommes de troupes régulières, cent soixante pièces de canon, et étaient renforcées par les insurgés de la Hongrie, du Tyrol et des Alpes.

» Toute l'attention de l'empereur était concentrée sur ce point, sans néanmoins perdre de vue l'aile gauche qui résistait en Pologne contre des forces également supérieures. De Schœnbrunn il dirigeait les mouvements de ces armées si éloignées du centre vers lequel ses opérations tendaient à les réunir. A toutes les heures il expédiait des ordres pour la Pologne et la Hongrie. Les officiers du grand quartier général mettaient

à peine pied à terre; arrivés d'une mission, il fallait repartir pour une autre.

» Et cependant ils étaient nombreux : indépendamment des officiers d'ordonnance, les aides de camp des aides de camp de l'empereur faisaient le même service, c'est-à-dire que l'empereur envoyait indistinctement les uns et les autres en mission, et entre eux, il n'y avait d'autre rivalité que celle de se surpasser en activité et en vitesse. Messagers alertes et infatigables, ils portaient des ordres sans s'embarrasser de la longueur ni des dangers de la course; la mort même placée entre le point de départ et le lieu de l'arrivée, ne fut jamais un obstacle à leur dévouement. Pour gagner quelques minutes sur l'heure fixée par l'empereur, l'officier en mission ne comptait ni avec la fatigue ni avec le péril; et ce n'était pas bassement, vilement, que chacun faisait preuve de zèle et d'intrépidité dans le service dont il était chargé. En agissant ainsi, on ne pensait pas à faire sa cour, à se faire distinguer, il semblait que ce fût une chose naturelle. Celui qui eût accompli tièdement son devoir aurait été mal noté dans l'esprit de ses camarades!

» Dans la nuit du 11 au 12 juin, un courrier expédié en toute hâte par le prince Eugène apporte à l'empereur d'importantes nouvelles : les

Autrichiens ont été battus à San-Daniel et Venzone; le corps de Jellachich a été détruit à San-Michel, mais l'archiduc Jean est parvenu à opérer sa jonction à Raab avec l'archiduc palatin à la tête de l'insurrection hongroise, et l'armée d'Italie, affaiblie par les pertes des affaires précédentes, aura à tenir tête aux deux corps réunis des archiducs.

» L'empereur, vivement préoccupé, court à la table où sont étalées les cartes du théâtre de la guerre, les consulte, laisse échapper ces mots : « Eugène est dans une position périlleuse! très-périlleuse! » Et aussitôt il fait appeler un secrétaire auquel il dicte des ordres tout en arpentant à grands pas son cabinet. En passant devant la porte qui ouvre dans le salon de service, il s'arrête, fait signe au capitaine Louis de Mondreville, aujourd'hui maréchal de camp, alors aide de camp du général Savary, lui-même aide de camp de l'empereur; celui-ci s'approche : « Dans dix minutes, vous monterez à cheval, » lui dit-il, « allez vous disposer... *dix minutes*, pas plus. »

» Et ses yeux se portent sur la pendule.

» Les dix minutes ne sont pas écoulées que le capitaine de Mondreville se présente à la porte du cabinet : « Partez ventre à terre, » lui dit l'empereur; « remettez vos dépêches au vice-roi. Point

de rapport, c'est trop long... Voyez tout par vous-même, et revenez, sans *débrider,* me rendre compte. »

» La teneur de cet ordre ne laissait aucun doute sur l'importance de la mission. L'officier franchit la distance avec la rapidité du vent, arrive à *Papa,* où il rejoint l'armée d'Italie, qui, après un vif engagement, s'est emparée la veille de cette position.

» Tout est en mouvement dans le camp. *L'officier du grand quartier général* est introduit à l'instant auprès du prince Eugène qu'il trouve installé dans une mauvaise baraque où, entouré de ses généraux, il trace des plans : « Depuis le départ de mon courrier à l'empereur, » dit-il à l'officier, « les choses ont marché... L'archiduc Jean, dans ce moment, manœuvre pour nous attaquer demain. Je ne veux pas lui laisser le temps de se reconnaître, j'achève mes dernières dispositions ; dans deux heures nous lui présenterons le combat. Vous arrivez bien.

« C'est aujourd'hui, » continua Eugène avec exaltation, « le double anniversaire des immortelles journées de Marengo et de Friedland, de Marengo ! qui a reconquis une patrie à la nation italienne. Mes troupes brûlent de combattre, de signaler ce grand jour par une victoire. Mes soldats d'Italie veulent acquérir le *droit de cité dans la grande*

armée, et avec l'aide de Dieu, j'espère que nous battrons l'ennemi! Restez auprès de moi, vous pourrez rendre compte exactement à l'empereur. J'ai confiance, mais l'affaire sera sérieuse. »

» Ces derniers mots furent prononcés avec une inflexion qui accusait l'anxiété inséparable du moment qui, pour un général en chef, précède la bataille.

» A onze heures du matin, l'affaire s'engagea avec un épouvantable acharnement de part et d'autre. Les bataillons italiens se ruaient sur l'ennemi aux cris de : *Vive l'empereur! Marengo! Marengo!* et renversaient tout devant eux. L'élan fut si impétueux, si général que, malgré la résistance désespérée qu'opposèrent les Autrichiens, ils furent repoussés pied à pied de toutes leurs positions. L'armée d'Italie, soutenue par la cavalerie française commandée par les généraux Macdonald, Montbrun, Grouchy, Colbert, Jacquinot, fit des prodiges de valeur, les Autrichiens furent écrasés.

» L'action, disputée avec une opiniâtreté furieuse des deux côtés, dura dix heures consécutives; la victoire fut arrachée au prix des plus héroïques efforts. L'ennemi joncha de ses cadavres le champ de bataille. Des prisonniers, des drapeaux, une quantité de canons, un matériel consi-

dérable furent les résultats de cette brillante journée, dont vous allez entendre raconter les détails, tout à l'heure, dans le cabinet de l'empereur.

» Le carnage a cessé. Aux grondements terribles du canon, aux décharges meurtrières de la mousqueterie, a succédé un calme effroyable, qui laisse entendre les cris déchirants des blessés, les plaintes étouffées, le râle des mourants. Tout est vert, frais, plein de vie autour de ce champ de mort. C'est par une de ces belles et tièdes nuits du mois de juin : les étoiles scintillent, le ciel est resplendissant... la terre est couverte de sang... la lune se lève pure et brillante pour éclairer les horreurs de la victoire, les lugubres scènes du repos, après le combat... pour permettre de compter le nombre des cadavres, ces affreux trophées du vainqueur !

» Le vice-roi, avant d'envoyer son rapport à l'empereur, veut apprécier à vue d'œil les pertes de l'ennemi. Il visite le terrain accompagné de ses généraux et de l'officier du grand quartier général. Celui-ci s'est tenu constamment auprès du prince pendant toute l'action. Son témoignage sera fidèle : il a vu *par lui-même,* ainsi qu'il en a reçu l'ordre exprès de la bouche de l'empereur. Mais maintenant que tout est fini, il brûle de partir

pour apporter à Schœnbrunn la grande nouvelle de la bataille !

» La triste inspection est terminée. Le capitaine de Mondreville demande avec instance au prince de lui remettre ses dépêches : « Laissez-moi respirer ! » lui répond Eugène en riant, « vous partirez à onze heures. »

» A dix heures trois quarts, la bride de son cheval passée au bras, il était en faction à la porte de la cabane du vice-roi. Le prince fait appeler *l'officier du grand quartier général* (c'était la formule consacrée à l'armée). « J'ai réfléchi, lui dit-il, « mon chef d'état-major, le général Caffarelli, va partir à l'instant. Il portera les drapeaux pris à l'ennemi, et rendra compte à l'empereur du gain de la bataille. »

» Et remarquant la consternation qu'exprime le visage du capitaine, il ajoute avec une gracieuse intention : « Consolez-vous, demain avant midi j'aurai les rapports de mon avant-garde qui suit la retraite des Autrichiens, je saurai les différents points que nous occuperons, le chiffre exact des pertes de l'armée autrichienne, en morts, blessés et prisonniers, et vous aurez encore un assez beau compte à rendre à l'empereur.

» — Mais, prince, Sa Majesté m'a donné l'ordre de ne pas attendre les rapports et de repartir

sur-le-champ, pour l'informer plus promptement de ce que j'aurai *vu*, répond le pauvre officier cruellement désappointé.

» — C'est absolument la même chose. J'envoie Caffarelli à votre place, l'empereur sera instruit aussitôt. Demain vers midi au plus tard, je pense que je serai en mesure de vous expédier. »

» Le capitaine se retire en maudissant de tout son cœur la malencontreuse réflexion du prince qui lui enlève la bonne aubaine d'apporter à l'empereur la nouvelle d'une victoire! Un peu de repos lui serait cependant bien nécessaire avant de reprendre sa volée, mais il a bien autre chose à faire vraiment que de se reposer! Il a *réfléchi,* lui aussi, et il s'est mis en tête d'arriver à Schœnbrunn avant le général Caffarelli, empaqueté avec son aide de camp et les drapeaux dans la berline du prince.

» Toute la nuit se passe en renseignements topographiques pris auprès des prisonniers autrichiens. Son plan est arrêté : il sait qu'en traversant le Raab il raccourcit de beaucoup sa route; il est bien vrai qu'il va tomber au beau milieu de l'insurrection hongroise, mais baste! sa bonne étoile l'a fait sortir d'autres pas tout aussi dangereux; il s'en tirera comme à l'ordinaire, pense-t-il.

« Les heures qui s'écoulent jusqu'à l'heure fixée pour son départ, ont pour l'impatient messager la durée de l'éternité. A chaque instant, il consulte sa montre. A onze heures et demie, il se présente chez le vice-roi. Le rapport destiné à l'empereur n'est pas encore terminé. Le capitaine fait observer qu'il vaudrait mieux qu'il n'emportât aucun pli, pour le cas où il aviendrait qu'il fût pris en route par un parti autrichien : il a de la mémoire, et si le prince veut bien lui donner communication des rapports, il promet de n'en pas oublier un mot; ce qui est fait.

» Enfin, il part! Le général a *treize heures* d'avance sur lui; n'importe, il veut arriver, il arrivera. Le mot *impossible* était absolument rayé du vocabulaire impérial.

» Il se dirige vers la Raab. Un bac est amarré au rivage, il y pousse son cheval. Le batelier refuse de le passer, se croise les bras en le regardant d'un air narquois. L'officier lui dit alors qu'il est suivi d'une division française. L'homme, épouvanté, détache précipitamment le bac, le passe à force de rames, et, arrivé sur l'autre bord, se sauve à toutes jambes sans regarder derrière lui. Le capitaine se fait indiquer la demeure du bourgmestre, lui demande d'un ton d'autorité un cheval et un guide, en annonçant bravement, qu'il va

faire le logement pour *six mille hommes* sur toute la ligne. Dans chaque bourg ou village qui se rencontre sur sa route, il répète cette version, qui a le pouvoir de lui faire donner à l'instant des chevaux frais. Il traverse de cette manière, comme un trait, toute l'île. »

XII.

LA BATAILLE DE RAAB.

« A deux lieues de Vienne il est surpris par un orage effroyable. L'averse qu'il reçoit fait littéralement boue sur les triples couches de poussière qui recouvrent son uniforme, l'eau qui découle de son chapeau l'aveugle; mais rien ne peut ralentir la vitesse de sa course. Bientôt Schœnbrunn se dessine dans le lointain; par un dernier effort, il avance son cheval au grand galop; enfin il entre et met pied à terre dans la cour du château. Le cœur lui bat bien fort en montant, ou plutôt en escala-

dant l'escalier, obsédé qu'il est par son idée fixe : le général Caffarelli est-il ou n'est-il pas arrivé?... Un cri de joie accueille son entrée dans le salon de service, ses camarades l'entourent : « L'empereur t'a demandé plusieurs fois; on ne savait ce que tu étais devenu. Nous étions bien inquiets de toi, » lui disent-ils avec cet intérêt qui part du cœur.

« — Le général Caffarelli?... » mais il n'a pas le temps d'achever sa question, l'empereur, auprès duquel il a été annoncé aussitôt, lui crie avec force de son cabinet : « Entrez, entrez donc!

« — Sire, lui dit-il, le vice-roi m'a chargé de transmettre à Votre Majesté le complément des détails de la bataille que le général Caffarelli... »

« L'empereur s'élança impétueusement de son fauteuil : « Quoi? quelle bataille? » interrompit-il avec vivacité.

» — La bataille de Raab...

» — La bataille de Raab?... je n'en ai pas connaissance! » s'écria-t-il d'un ton où perçait une vive anxiété. « Que s'est-il passé? qu'est-il arrivé? » Et son regard inquiet dardait sur le visage de l'officier.

» — Sire, nous avons remporté une victoire complète! réplique l'heureux porteur de la bonne nouvelle.

« — Quels sont les résultats? » demande vite l'empereur dont le front s'éclaircit,

» — Sire, les pertes des Autrichiens s'élèvent à cinq mille morts ou blessés. Trois mille prisonniers, parmi lesquels se trouvent le général Marciani et plusieurs officiers de marque. Quatre-vingts pièces de canon, soixante caissons, onze drapeaux.

» — C'est superbe! » s'écria l'enpereur avec une satisfaction marquée, « voyons, voyons le champ de bataille. » Et penché sur la carte de Hongrie, il posait des épingles au fur et à mesure des indications que lui donnait le capitaine de Mondreville.

» En un instant, l'empereur eut tracé le plan de la bataille, et s'adressant au prince Berthier et à nous tous qui entourions la table : « Voyez, messieurs, » dit-il, « l'affaire n'allait pas toute seule!... l'infériorité du terrain était de notre côté... les dispositions de l'armée d'Italie ont été bien prises!... C'est une très-belle affaire! »

« Puis les questions recommencèrent :

« — A combien estime-t-on que se montaient les forces de l'armée autrichienne!

» — Sire, à quatre-vingt mille hommes depuis sa jonction avec l'archiduc palatin.

» — Combien d'hommes en ligne de notre côté?

» — Trente-six mille hommes sous les armes, » sire. »

« Une expression d'indicible fierté éclaira la physionomie radieuse de l'empereur.

» — Vous avez assisté à la bataille? » reprit-il.

« — Oui, sire.

» — Eugène commandait en personne?

» — Oui, sire.

» — En personne?... il était à la tête de ses troupes?... » disait-il avec ce ton d'interrogation stridente qui lui était familier lorsqu'il prenait un vif intérêt à la réplique.

» — Sire, » répondit le capitaine de Mondreville, « le vice-roi n'a pas quitté un seul instant le champ de bataille, il s'est trouvé constamment au milieu de la mêlée, se portant sur tous les points avec le sang-froid le plus remarquable, partout enfin où sa présence était nécessaire pour encourager l'ardeur et le dévouement des troupes.

» — Brave! brave Eugène! » disait l'empereur avec effusion. « Combien de temps a duré l'action?

» — De onze heures du matin jusqu'à la nuit. Le village de Szabadhegy a été pris et repris cinq fois!

» — Vous avez tout vu?

» — Sire, je suis resté sans cesse auprès du prince. Quelquefois même j'ai porté des ordres,

quatre de ses aides de camp ayant été blessés à ses côtés.

» — Oh! oh! » s'écria-t-il vivement; « la bataille de Raab, » reprit-il en se retournant vers les généraux groupés autour de lui, » la bataille de Raab est un des beaux faits d'armes de la campagne!... Eugène a déployé, dans ses dispositions, toutes les qualités d'un grand général et d'un bon tacticien... C'est une belle affaire! très-belle! »

« Il faut savoir que la victoire remportée à Raab sur les Autrichiens était de la plus haute importance dans l'ensemble du plan général de l'empereur. Elle devint le signal de la reprise des opérations qu'il méditait depuis la bataille d'Essling; aussi sa curiosité était-elle insatiable sur tous les détails qui s'y rattachaient.

» — L'artillerie était commandée par le général Sorbier? » demanda l'empereur.

« — Oui, sire, l'artillerie a fait des prodiges en compensant par l'habileté de ses manœuvres et la justesse de son tir, la grande supériorité numérique de l'artillerie autrichienne.

» — L'artillerie française, » dit Napoléon avec un mouvement d'orgueil, « n'a pas de rivale en Europe! »

« L'officier, exténué de fatigue et de faim même, sentait ses jambes fléchir sous lui, mais il serait

tombé sur place, voyez-vous, avant de le faire connaître; et puis, il était si heureux d'être parvenu à donner le premier ces nouvelles accueillies avec tant de plaisir par l'empereur!

» — Où sont nos avant-postes? » demanda encore Sa Majesté.

» — Sire, au petit jour l'aile gauche de l'armée d'Italie, sous les ordres du général Baraguey-d'Hilliers, a manœuvré dans la direction de Raab. A six heures du matin, la place se trouvait investie, et l'avant-garde était en avant du village de Szabadhegy. Le général Lauriston a pris position dans le faubourg de Weisselburg. Le général Lasalle entre la Raab et la Raabnitz; le général Marulaz dans le faubourg de Sieget; les dragons du général Pully ont pris poste au village d'Arth; les brigades Colbert et Jacquinot ont pourchassé l'ennemi sur la route de Raab à Comorn. Le gros de l'armée poursuit les archiducs vers le Danube, sur lequel ils se retiraient. »

« Pendant ce long compte rendu, fait de mémoire, et sans aucune hésitation, l'empereur, les yeux arrêtés sur l'officier, l'écoutait avec une attention marquée, et de temps en temps faisait un signe de tête approbatif. A ses yeux, l'intelligence de l'ensemble des faits et la précision avaient une grande valeur. Après, il porta la main à son front

comme pour ressaisir une idée qui lui était échappée : « Ah ! » dit-il, « que parliez-vous du général Caffarelli ?

« — Sire, » répondit le capitaine, « le général Caffarelli a quitté le champ de bataille où, pendant l'affaire il n'a cessé de remplir avec la plus grande distinction ses fonctions de chef d'état-major, pour apporter à Votre Majesté, de la part du vice-roi, les drapeaux pris à l'ennemi.

» — A quelle heure est-il parti ?

» — A onze heures du soir, sire.

» — Et vous ?

» — Le lendemain à midi, sire.

» — Il aura été pris par les partisans ! » s'écria l'empereur. « Diable!.... *treize heures* d'avance.... c'est énorme !

» — Sire, le général est parti en voiture, moi à franc étrier; j'ai passé la Raab et coupé jusqu'ici à vol d'oiseau, » s'empressa de répondre loyalement l'officier.

« — Et, à telles enseignes, au beau travers de l'insurrection ? » dit l'empereur gaiement, avec une intention bienveillante. En même temps, son regard s'arrête pour la première fois sur le piteux état de la toilette de son messager ; l'eau qui ruisselle de ses vêtements jadis poudrés, a formé comme une espèce de vase autour de lui, sur le

parquet ciré. « Vous êtes fait comme un sorcier ! » ajouta l'empereur en éclatant de rire; « allez vous reposer : *c'est bien.* »

« Napoléon était fort sobre de compliments. Ces deux mots avaient une telle autorité dans l'esprit comme dans la conscience de tout ce qui l'entourait, qu'on eût passé par le feu pour mériter cet éloge si bref.

» Le capitaine se retire radieux. Ses camarades, curieusement groupés auprès de la porte restée ouverte, et qui n'ont pas perdu un mot de cette scène, l'entourent, lui pressent à l'envi la main : le succès de l'un appartient à tous! Entre eux il y avait solidarité de triomphe comme de revers.

» En entrant dans la modeste petite chambre qu'il occupait dans les dépendances du château, le capitaine jette un regard de convoitise vers son lit, depuis soixante et quinze heures il n'a pas quitté son uniforme; il tombe de lassitude. A peine s'est-il débarrassé de ses vêtements que le claquement désordonné des fouets des postillons, le bruit d'une voiture attelée de six chevanx qui entre avec fracas dans la cour, l'attirent auprès de sa croisée.

» C'est le général Caffarelli. La portière s'ouvre : l'aide de camp saute lestement à terre, le

général lui entasse sur les bras les drapeaux, glorieux trophées de la bataille, et tous deux montent triomphalement le perron. « Cela m'est bien égal à présent! » s'écrie joyeusement le diligent officier.

» Mais dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'on frappe à sa porte. « Sa Majesté demande l'officier qui arrive de l'armée d'Italie, » lui dit-on.

« — Je suis tout déshabillé, répond-il en train de se savonner la tête à pleine eau dans une cuvette.

» — Sa Majesté a donné l'ordre, capitaine de vous amener sur-le-champ.

» — J'y vais... j'y vais!... » s'écrie-t-il en rendossant au plus vite ses habits trempés qu'il a jetés dans un coin de la chambre.

« Lorsqu'il entra dans le cabinet, l'empereur debout près de sa carte de Hongrie jalonnée d'épingles, apprenait d'un ton plein de malice, au général Caffarelli, jusqu'où l'ennemi avait été repoussé, où se trouvaient nos avant-postes, enfin, tout ce qu'il ignorait! « Tenez, » dit-il en l'apercevant, « voilà l'officier qui m'a annoncé la bataille.

» — Sire, je ne conçois pas comment cet officier...

» — Mes nouvelles sont de *treize heures* plus jeunes que les vôtres, continuait l'empereur qui

aimait à faire voir que les officiers de son quartier général couraient bien...

« — Sire, » reprenait le général sur le visage duquel se peignait un vif désappointement, « je puis assurer à Votre Majesté que j'ai fait toute la diligence possible; je ne comprends pas... »

« L'empereur faisait grand cas du général Caffarelli : « Général, » reprit-il avec une grâce parfaite, « j'ai appris plus tôt aussi, ce que vous ne m'auriez pas dit : c'est que vous vous êtes particulièrement distingué dans cette belle affaire, où tout le monde a fait son devoir, où l'armée d'Italie s'est couverte de gloire.

» — Sire, » répondit le général d'un ton pénétré, « après le bonheur que m'ont causé les triomphes de mes compatriotes, il m'a manqué celui d'être le premier à en apporter la nouvelle à Votre Majesté en déposant à ses pieds les glorieux témoignages de leur dévouement.

» — Vous m'en avez apporté les *preuves*, général... » dit l'empereur gaiement, en portant les yeux sur les drapeaux, placés en faisceau dans l'embrasure d'une des fenêtres.

« Alors, » continua le duc de Bassano, « l'esprit de fraternité était tel, dans toute l'armée, que le jeune capitaine se retira presque malheureux d'avoir attristé par ce mécompte les lauriers

du brave général Caffarelli; et pour rendre à ce dernier toute la justice qui lui appartient, j'ajouterai ici un trait qui le caractérise parfaitement.

» Quelques années après, pendant un de ces courts intervalles qui séparaient alors une campagne de l'autre, le général et le capitaine de Mondreville devenu colonel, et commandant les troupes du grand quartier impérial, se retrouvèrent dans mon salon à Paris. Le colonel se tenait discrètement à l'écart. Le général Caffarelli fut à lui, le colonel s'incline respectueusement. « Vous ne me reconnaisez pas, colonel?... La bataille de Raab?... » ajouta-t-il en souriant avec finesse.

« — Ah! général... cette circonstance est bien loin de ma pensée!

» — Rendez-moi la justice de croire, colonel, » reprit-il, « qu'à part le chagrin d'avoir été devancé... l'opinion qui m'est restée sur votre compte, c'est que les épaulettes que vous portez aujourd'hui ont été bien et vaillamment gagnées. »

« Il y avait assurément de l'esprit et beaucoup de tact dans cette bonne manière de reconnaître gracieusement avoir été vaincu à la course.

» L'empereur *occupa* (pour parler en termes techniques) cinq mois, de mai à octobre, la royale résidence des Césars. De temps à autre, il s'en éloignait pour gagner une bataille...

» Et ici ou là, pour son entourage, pour l'armée, chaque jour suffisait à peine aux impressions de cette vie d'alors tout excentrique, toute bariolée de combats, de scènes merveilleuses, d'épisodes gais ou tristes, mais toujours dramatisés par l'intérêt général et puissant qui s'attachait aux actes comme aux moindres paroles de l'empereur : des anecdotes bien curieuses, en dehors des gigantesques faits qui la dominent, marquent cette mémorable campagne de 1809! »

XIII.

UN CONTRE DIX. — L'ÎLE LOBAU. — LA VEILLE DE LA BATAILLE DE WAGRAM.

« La victoire de Raab avait été pour l'armée d'Italie le signal des succès les plus éclatants. Tandis qu'elle poursuivait en Hongrie le cours des triomphes qui devaient la réunir à la grande armée, Napoléon, en attendant cette jonction, nécessaire aux opérations qu'il méditait depuis son entrée à Vienne, faisait exécuter des travaux dignes des Romains.

» Sous la direction de l'empereur, le général du

génie Bertrand a créé des merveilles : le Danube, ce fleuve de quatre cents toises de largeur, a été dompté. Trois ponts parallèles, de six cents toises de longueur, portés sur pilotis, et sur lesquels peuvent passer trois voitures de front, ont été établis comme par enchantement. Dans toutes les directions, des estacades en défendent l'approche à l'ennemi ; cent vingt pièces de canon protégent les redoutes et les têtes de pont. Ces admirables travaux lient le terrain de l'île Lobau à celui de la rive droite, et assurent les communications avec Vienne.

» En Pologne, le prince Poniatowski obtenait des succès marqués. Les divers corps d'armée faisant partie des troupes sous le commandement immédiat de l'empereur, mais éparpillés sur le territoire autrichien, remportaient partiellement des avantages décisifs, car on se battait partout, et partout, des prodiges de bravoure signalaient l'ardeur et le dévouement de nos soldats.

» Un fait d'armes inouï, beaux entre les plus beaux, vint exciter l'enthousiasme de l'armée et l'affermir dans la confiance de son *invincibilité*.

» C'était quelques jours avant Wagram ; l'empereur qui préludait aux dispositions de la grande bataille, avait donné ordre aux divisions Marmont et Broussier, en Styrie, de diriger leurs mou-

vements de manière à opérer leur jonction à Kalsdorf; mais l'ennemi occupait Gratz et était en mesure d'empêcher cette jonction : *dix-huit mille* Autrichiens campaient aux portes de la capitale de la Styrie, sous les ordres du général Giulay.

» Deux bataillons du 84ᵉ, le colonel en tête, osent s'y présenter! Ils pénètrent audacieusement dans les premières maisons d'un des faubourgs de Gratz. Aux cris d'alerte, le général Giulay les attaque avec des forces considérables, auxquelles ils résistent quatre heures durant. Forcés de se retirer, il se replient en bon ordre, et se jettent dans le cimetière du faubourg, où ils sont aussitôt entourés, assaillis de toutes parts : un combat épouvantable s'engage et se prolonge entre huit ou neuf cents hommes d'un côté, et dix-huit mille de l'autre...

» Les Autrichiens émus de cet héroïsme désespéré, leur crient : « *Rendez-vous : vous ne pouvez résister ! — Jamais !* » répondent-ils; et les rangs se reforment à mesure qu'ils s'éclaircissent.

» Les blessés encouragent leurs camarades; aux cris frénétiquement poussés de vive la France ! vive l'empereur ! quelques-uns, du sol sur lequel ils ont été renversés, continuent à tirer sur l'ennemi...

» Un soldat qui a le bras gauche fracassé répond à son sergent qui veut le faire sortir des rangs : « *Le bras droit me reste !...* »

» Cependant la violence du feu avertit le général Broussier du danger des deux malheureux bataillons. Le troisième bataillon du 84ᵉ et deux autres du 92ᵉ partent au pas de course : il faut percer la muraille vivante que forment les Autrichiens autour du cimetière... Mais il s'agit, pour les nôtres, de dégager leurs admirables camarades, ou de partager l'honneur de tomber à leurs côtés : ils se forment en masses serrées, et, tête baissée, la baïonnette en avant, ils s'élancent intrépidement, se frayent un passage, rejoignent l'héroïque phalange, et tous ensemble, chargent avec furie l'ennemi qui, ébranlé par ce choc impétueux, irrésistible, cède, se replie, et bat enfin en retraite.

» Alors seulement, on tombe dans les bras les uns des autres... Mais ce n'est pas assez d'avoir été délivrés, d'avoir battu ici les Autrichiens : il n'est que neuf heures du soir, il faut les poursuivre, il faut qu'ils évacuent Gratz : *l'empereur en a besoin...* On s'exalte, aux cris de vive la France ! on marche en avant. Le faubourg de Graben est enlevé, malgré la défense opiniâtre de l'ennemi. Ses cadavres couvrent les rues. Le gé-

néral Giulay croit avoir affaire à la division Broussier tout entière; il évacue la ville en se défendant pied à pied, et opère sa retraite sur Gnass.

» Gratz est en notre pouvoir! *douze cents morts, cinq mille blessés, quatre mille cinq cents prisonniers,* dont huit officiers et un major; deux drapeaux et trois pièces de canon, sont les trophées de cette poignée de héros!...

» L'empereur passait la revue de sa garde, dans la cour de Schœnbrunn, au moment où cette nouvelle lui parvient. Aussitôt il fait former le carré, se place au centre, et, le front haut, la physionomie rayonnante de bonheur, d'un ton animé, ému, il lit hautement la dépêche.

» Des hourras de joie partent spontanément de tous les rangs de ces braves, qui demain en feront autant! Tous les bonnets sautent en l'air, les officiers brandissent leur épée en signe de triomphe; des cris de : Vive le 84e! retentissent avec un délirant enthousiasme : c'est une fête de famille à laquelle tous prennent part.

» Un roulement de tambours rétablit le silence: l'empereur va parler; tous les regards s'attachent à ses lèvres :

» *Honneur au 84e!* » s'écrie-t-il d'une voix éclatante, « *le fait d'armes de Gratz prime tous ceux de la campagne... Le 84e a fourni son con-*

tingent à l'immortalité de la grande armée... Le 84ᵉ gravera sur le support de son aigle : Un contre dix!... Il a mérité cette glorieuse devise.

» *Le colonel Gambin est nommé comte de l'empire... Cent croix de la Légion d'honneur, sont accordées aux officiers et soldats de l'héroïque* 84ᵉ. »

« D'unanimes acclamations ratifièrent les honneurs si largement décernés par l'empereur à ces géants des batailles!

» C'était par de telles récompenses, par de semblables encouragements, par ces nobles inspirations de l'âme, avec cet élan d'idées, ces mots qui faisaient vibrer toutes les cordes sonores du cœur, qui exaltaient tout ce qu'il y a de généreux dans le caractère français, que Napoléon enfanta les prodiges de son règne, inspira à la nation une admiration passionnée; à ses soldats, un dévouement qui ne sera jamais égalé! » disait d'un ton profondément ému le duc de Bassano. . . .

. . . .

Et, quand ces jours aux grandes choses, aux merveilles de toutes les heures, se sont évanouis comme un songe heureux! alors, qu'ils sont remplacés par l'absence du sublime, du beau, du vrai, par le néant... et, qu'attristés, découragés,

arrivés à douter de tout, et de nous-mêmes, avec quel religieux enthousiasme je viens de lire, au moment même où je retrace avec bonheur nos splendeurs éclipsées, la relation que nous transmettent ce matin les journaux, des miracles de Mazagran!... Avec quelle pure joie, mon Dieu! j'ai salué cette magnifique réminiscence de nos temps d'autrefois... avec quels orgueilleux transports tous nous battons des mains aux exploits de ces intrépides soldats d'Afrique, qui viennent de faire revivre, de leur jeune gloire, les vieilles gloires de la patrie!

Oh! c'est qu'il y a de la consolation, il y a de l'avenir dans cet admirable fait de Mazagran : malgré tout, tout n'est donc pas fini! Les grands jours de la France ne sont donc pas éclipsés à jamais! Et, quand même, quoi qu'on ait fait dans une circonstance, à une heure donnée, nous prouverions donc encore à l'Europe que nous ne sommes pas dégénérés, que la nation française est toujours la *première nation du monde!* ainsi que l'avait baptisée sous le feu du canon, l'homme qui la connaissait si bien!

Honneur! honneur à l'héroïque garnison de Mazagran! nos hommages, nos sympathies, entourent le piédestal où nos respects l'ont placée. La reconnaissance nationale, la plus généreuse

de toutes, ne lui fera pas défaut. . . . . .
. . . . , ...

« Le 1er juillet, reprit le duc de Bassano, l'empereur quitta la royale résidence de Schœnbrunn pour aller habiter la tente qui lui avait été dressée dans l'île Lobau, au milieu des bivacs de ses soldats. Son quartier général s'y établit. Tout faisait présager de grands événements, tout annonçait que le sort de la monarchie autrichienne allait se décider.

» Les mouvements de positions commencèrent. Du 1er au 4, chaque jour voit réunir aux troupes déjà groupées autour de l'empereur, les corps d'armée, les divisions qui ont passé sur le ventre de l'ennemi, et qui, musique en tête, enseignes déployées, arrivent à l'île Lobau, le rendez-vous général de la grande armée.

» L'armée d'Italie, dont les étendards sont glorieusement lacérés par les balles autrichiennes, défile en saluant les régiments français aux cris de vive la France! vive l'empereur! Ceux-ci lui répondent avec élan : vive la brave armée d'Italie! vive le prince Eugène!

» Dans l'espace de moins de *deux mois* l'armée d'Italie, sous le commandement de son brave et modeste chef, le vice-roi, des bords de l'Adige aux bords du Danube, a exécuté plusieurs passa-

ges de rivières, livré trois grandes batailles, plusieurs combats mémorables, et, à San-Michele, détruit en entier le formidable corps de Jellachich. *Trente-sept mille* prisonniers, *douze* drapeaux, *cent quatre-vingt-dix-huit* canons, *quarante-cinq mille* fusils, des magasins considérables de vivres et de munitions, tels sont les trophées avec lesquels les soldats de l'armée d'Italie ont *conquis leur droit de cité* dans les rangs de la grande armée!

» Successivement les troupes échelonnées sur différents point opèrent leur jonction.

» Les divisions Marmont et Broussier ferment cette marche triomphale; d'enthousiastes acclamations accueillent les *Un contre dix*. Ce beau titre de noblesse leur est désormais acquis! Tous les visages sont riants, toutes les mains sont tendues sur le passage du 84ᵉ, dont l'aigle à la chevaleresque devise attire tous les regards.

» L'empereur à cheval, entouré de son brillant et nombreux état-major, *reste découvert* pendant que le 84ᵉ, qui le salue de ses frénétiques vivat, défile devant lui...

» Rien ne peut rendre l'effet que cet hommage plein de dignité produisit sur les troupes.

» Mais l'empereur possédait à un rare degré la science des hommes! Il savait que la séduction arrive au cœur, en passant par les yeux; et il ne

dédaignait aucun moyen, lui, si fort! pour arriver au cœur de ses soldats. L'armée française compte à peine *cent quarante mille hommes;* l'armée autrichienne avec ses landwehr, ses insurgés de la Hongrie et du Tyrol, déploiera en ligne *deux cent cinquante mille combattants...* Qu'importe à Napoléon? le plan de la bataille de Wagram est dans sa tête, la certitude de la victoire est dans la conscience qu'il a du dévouement qu'il inspire...

» Du 2 au 4, en même temps que notre armée réunissait ses forces, des engagements sérieux, partiels, avaient lieu sur plusieurs points avec l'archiduc Charles, campé sur la rive gauche du Danube, et qui cherchait à empêcher nos différentes jonctions.

» Ces succès, pour ainsi dire d'avant-postes, excitaient l'ardeur et la confiance de l'armée. Officiers et soldats appelaient de leurs vœux le moment d'une bataille décisive. L'empereur, heureux de cette impatience hautement exprimée, était de la plus belle humeur du monde, et tout respirait au camp l'espoir et la joie. Un incident dramatique vint, comme un vrai trouble-fête, faire diversion à la joyeuse disposition des esprits.

» L'empereur n'avait jamais été plus gai, de

meilleure humeur que la veille de la bataille de Wagram, » me disait en souriant le duc de Bassano, « je le vois encore, se promenant, dans la soirée, autour de sa tente, en chantonnant entre ses dents l'air de la ***Marche des Tartares***, tête nue, sans épée, les mains croisées derrière le dos selon son habitude.

» Au reste, cent fois, je l'ai vu tel que je vous le dépeins, parcourir, la nuit, les bivacs, causer çà et là, s'arrêter devant les feux, demander ce qui bouillait dans la marmite, et pouffer de rire aux réponses très-drôles que quelquefois il recevait! Il s'amusait des propos et des quolibets des soldats, et en rentrant sous sa tente il prenait plaisir à les rapporter dans toute leur originalité.

« — Le langage vulgaire de mes soldats exprime plus d'*idées*, que ne l'a jamais fait la plus ronflante phraséologie de tous les *académiciens* du monde! » m'adressa-t-il d'un ton narquois.

« Le jour de l'île Lobau, il se promena au moins trois quarts d'heure dans le camp, questionnant ici et là, comme c'était sa coutume.

« — A quand donc la bataille, notre empereur? » lui demandait-on de tous côtés.

« — A bientôt, mes amis; elle ne vous échappera pas, soyez tranquilles... » répondait-il.

« A d'autres : « Vous êtes des curieux et des ambitieux! » disait-il en riant.

« En rôdant ainsi, il s'arrête devant un groupe de grenadiers de sa garde, qui prenaient leur repas, et très-occupés à puiser activement à la gamelle :

« — La soupe est-elle bonne, mes enfants? » demande-t-il.

« — Vrai bouillon de grenouilles, notre empereur! de la ripopée de pomoniques, quoi! » répond un des mangeurs de soupe, sans toutefois laisser passer son tour.

« — Ce qui n'empêche que tu ne perds pas un coup de dent, raisonneur!... Tu me parais bien difficile, pour une vieille moustache? » dit l'empereur en lui tirant l'oreille. « Et le vin, comment le trouves-tu, en récompense?

» — Le vin! il ne nous grisera pas : voilà notre cave... » riposte avec humeur le grenadier en montrant le Danube.

» Or, il faut savoir que l'empereur avait ordonné la distribution d'une bouteille de vin par homme de sa garde, qui, campée depuis déjà quelque temps dans l'île, ne pouvait facilement s'en procurer. Il entre brusquement dans sa tente; et, n'y apercevant pas le prince de Neufchâtel, il crie :

« — Allez chercher Berthier. Amenez-moi Berthier sur-le-champ! »

« On courut chercher le major général; et comme j'avais entendu la réponse du grenadier à l'empereur, je fus au-devant de lui et je le mis au courant de ce que Sa Majesté avait à lui dire de si pressé.

« — Nous allons en voir de belles! » dit-il tout en me suivant à la hâte. Les colères de l'empereur mettaient toujours le pauvre Berthier dans ses petits souliers...

« — Pourquoi mes ordres n'ont-ils pas été exécutés! » lui demande l'empereur furieux; « qu'a-t-on fait du vin de ma garde? je veux que la distribution en soit faite à l'instant, à l'instant! » Et il frappait du pied avec violence. Berthier tout effaré court à la découverte. L'empereur impatient se promenait de long en large, et chaque fois que quelqu'un entrait: « Eh bien? eh bien? » demandait-il. Sa mauvaise humeur avait mis tout le monde en émoi, et à la recherche des bouteilles de vin égarées : enfin, on sut que des employés aux vivres avaient vendu à leur profit les quarante mille bouteilles de vin qui devaient être distribuées aux troupes de l'île.

» L'empereur entra dans une épouvantable colère; ses yeux lançaient des éclairs, les paroles

sortaient brèves et saccadées de sa bouche : « Les misérables! les infâmes coquins! piller mes troupes!... spolier de malheureux soldats, qui supportent le poids du jour et de la chaleur! il ne faut avoir ni cœur ni entrailles!... les vils scélérats!...

« Qu'on assemble une commission militaire! » ordonna-t-il d'un ton foudroyant, « à l'instant, Berthier! et qu'on fasse un exemple terrible de ces éhontés fripons... Il faut que les employés de l'administration militaire sachent que je me montrerai inexorable pour les vols commis au préjudice de l'armée! »

« Ils furent jugés, et condamnés à mort.

» Lorsqu'on vint lui communiquer l'arrêt du conseil, son exaspération était calmée; et, à froid, l'empereur avait beaucoup de peine à se décider à punir. Son cœur naturellement bon le portait à la clémence. Il n'est pas un de ceux qui l'approchaient, grands ou petits, qui me démentiront! Il balançait l'arrêt dans sa main, son front était péniblement plissé, il discutait avec lui-même les exigences du devoir... Enfin, il lança le fatal papier sur une table et dit d'une voix altérée :

« — C'est impossible!... le hasard seul m'a dénoncé ce fait... Combien d'infamies semblables se commettent journellement, et que j'ignore!... Je

ne puis pas... je ne puis pas... Berthier, faites exécuter l'arrêt, » ajouta-t-il brièvement.

« Ils furent fusillés une heure après, à dix pas du camp. Je les vis passer. C'étaient deux beaux jeunes gens; ils marchaient à la mort avec courage.

« — C'est une horreur! » m'écriai-je consternée de la triste fin de cette anecdote qui m'avait d'abord amusée, « pour quelques bouteilles de vin faire mourir deux hommes... Je trouve cela abominable de la part de Napoléon, dont vous vantez le *bon cœur!* » dis-je très-sincèrement à son ardent panégyriste. « Cela méritait une bonne volée de coups de bâton, mais la mort... oh! »

« — L'empereur avait raison, » s'écria-t-il vivement, « cette sévérité, qui vous révolte *au coin du feu*, jugée du point de vue où elle doit être envisagée, était une nécessité, une nécessité absolue! L'empereur pouvait bien plutôt pardonner le vol d'un de ses caissons, et il l'eût fait! que le vol d'une seule bouteille de vin, commis au détriment d'un de ses soldats. Il s'agissait ici de terrifier, par un exemple, les pillards, ces *sangsues* de nos pauvres soldats, bien autrement intéressants que ces misérables flibustiers! C'était une bonne leçon! »

Je ne pus m'empêcher de rire de la réplique du

duc qui croyait y être encore! Toutefois, cette *bonne leçon* m'est restée sur le cœur.

Mais, mon Dieu! cette triste scène jetée à travers les grandes scènes qui l'encadraient, était un point dans l'espace!

« A onze heures du soir, » reprit-il, « une effroyable canonnade s'engagea sur la rive gauche du côté d'Enzersdorf, où cherchait à s'établir l'archiduc Charles, qui commandait en chef toutes les forces autrichiennes. Nos obus ne tardèrent pas à mettre le feu à la ville, d'où l'ennemi nous répondait vigoureusement. A ce moment, un orage qui nous menaçait depuis le matin éclata avec furie; tous les vents semblaient être déchaînés, la pluie tombait par torrents. Les coups de canon se succédaient sans relâche, la grande voix du tonnerre dominait l'ensemble; c'était un tintamarre à en devenir fou! En dix minutes le camp fut inondé, nous avions de l'eau jusqu'à la cheville.

» Malgré le déluge, malgré la foudre qui, à chaque instant, éclatait avec fracas au-dessus des têtes, des groupes nombreux s'étaient formés sur les bords du Danube; tous les regards plongeaient avec anxiété sur le fleuve illuminé par les éclairs, par les lueurs de l'incendie d'Enzersdorf, et dont les eaux tourmentées par la tempête, balan-

çaient violemment une frêle embarcation, que les efforts des rameurs ne pouvaient amener au rivage.

» Des exclamations d'intérêt, des murmures de colère, des imprécations énergiques contre le maudit temps, s'échappaient de toutes les bouches; toutes les figures exprimaient l'inquiétude: avant l'orage, l'empereur était allé reconnaître lui-même, à l'aide d'une longue-vue, les positions que prenait l'ennemi et qu'indiquaient ses feux. Vous pouvez vous faire une idée, à la vue du danger que courait l'empereur, des chaudes impressions de cette foule, dont il n'était pas un de ceux qui la composaient qui n'eût donné cent fois sa vie pour sauver la sienne!

» Enfin la barque approche de la rive; toutes les mains battent à son approche; en touchant la terre, il est entouré, pressé, assourdi par des cris, des vivat à le rendre sourd, et ramené en triomphe au camp, mais non pas sans avoir essuyé bien des reproches, entendu bien des gros mots... Il me semble encore voir un grenadier de la vieille garde, à la moustache déjà grisonnante, dont les yeux brillaient comme des escarboucles sous son bonnet à poil, ruisselant d'eau, lui dire d'un ton bourru: « Y a-t-il du bon sens de vous risquer comme ça? mille millions de tonnerres!..

là... j'vous le demande, notre empereur? » Et l'empereur, de lui répondre avec la bonhomie affectueuse qu'il employait toujours en parlant à la garde : « Parbleu! c'est pour mon plaisir, n'est-ce pas, imbécile?... Je n'étais pas perdu, mes enfants! »

« La vieille garde était en possession de dire à l'empereur tout ce qui lui passait par la tête! Je ne l'ai jamais vu impatient ni de mauvaise humeur avec ses soldats; c'était pour d'autres qu'il réservait ses bourrasques. Il aurait fait beau voir qu'un officier eût adressé une observation à l'empereur!

» En rentrant sous sa tente, et sans prendre le temps de quitter ses vêtements trempés, il donna l'ordre à un officier d'ordonnance de passer le Danube : « Allez... lui dit-il, vous entendez le canon, ce doit être à l'île *du Moulin*, où se trouve la division Legrand. Dites-lui, qu'il faut absolument qu'*il tienne jusqu'à demain matin neuf heures*... Examinez bien les dispositions qu'il a prises... comment sont placés ses tirailleurs... Vous me rendrez compte promptement, et en personne. »

« L'empereur faisait opérer une fausse attaque, pour attirer l'attention de l'ennemi sur ce point, tandis que nos troupes filèrent toute la nuit vers

Vitteau et Wagram. De sorte qu'à trois heures du matin, toute l'armée française avait effectué ses mouvements et occupait déjà ses positions sur le champ de bataille. L'empereur, qui ne s'en rapportait jamais à personne de l'exécution des détails du plan qu'il avait adopté, ne cessait d'envoyer des ordres, et recevait lui-même tous les rapports. Je ne sais en vérité comment il pouvait y tenir!

« L'officier revint au camp à deux heures du matin ; le prince Berthier, Duroc et plusieurs généraux causaient devant la tente. Ils hésitaient à réveiller l'empereur : « Il vient de se jeter sur son lit ; à quatre heures il montera à cheval ; un peu de repos lui est si nécessaire ! » dirent-ils.

« — Je voudrais bien aussi ne pas troubler le repos de Sa Majesté, » répondit-il, « mais elle m'a ordonné de lui rendre compte promptement et en personne. »

« — Entrez donc ! lui dit Duroc.

« Deux bougies brûlaient sur la table, où étaient étalés les plans de bataille, et sur laquelle je finissais le travail des portefeuilles.

» L'empereur, étendu tout habillé sur son petit lit de campagne, dormait du sommeil le plus calme. Je ne pouvais me décider à le laisser ré-

veiller, la journée devait être si rude ! l'officier insista sur l'ordre qu'il en avait reçu...

« — Sire, » dit-il à voix haute, « je viens rendre compte à Votre Majesté de ma mission.

» — Qu'est-ce ? » s'écria-t-il brusquement, « quelle mission ? » Puis, se rappelant aussitôt : « Eh bien ?

» — Sire ! le général Legrand m'a chargé de dire à Votre Majesté, qu'il croit pouvoir tenir jusqu'à neuf heures du matin.

» — Qu'il croit ! qu'il croit !... mais il le faut ! » dit-il avec impatience. « Le feu est vivement engagé?

» — Oui ; sire, Votre Majesté peut l'entendre. » (Les charges de la mousqueterie et de l'artillerie ne discontinuaient pas.) L'empereur se redressa et écouta,

« — L'affaire est chaude en effet !... Il a placé suffisamment de tirailleurs dans le bois ? Combien ?

» — Quinze cents, sire.

» — C'est bien... Avez-vous rencontré beaucoup de blessés ?

» — Oui, sire.

» — Et... jusqu'à demain, neuf heures... il vous l'a dit ?... » Et il se rendormit.

« L'officier restait là, indécis, ne sachant s'il devait, ou non, s'en aller. Ce sommeil lui sem-

blait si précieux! il demeura encore un peu de temps, et puis enfin il se retira sur la pointe des pieds.

« — Il doit tomber de fatigue! » lui dit Duroc en haussant les épaules d'un ton peiné, « vous avez bien fait, cependant; mais ne vous éloignez pas. »

« Ils avaient l'ordre d'entrer de jour et de nuit chez l'empereur, en arrivant de mission lorsqu'il avait dit : *Vous me rendrez compte en personne.* Mais, au reste, il se rendormait avec la même facilité qu'il s'éveillait. Je n'ai jamais connu qu'à lui cette faculté merveilleuse de dompter ou de provoquer à volonté le sommeil. Il pouvait sur lui-même tout ce qu'il voulait !

» Quelques heures après, le soleil se levait radieux pour éclairer le saisissant aspect que présentaient les plaines de Wagram : au moment où *quatre cent mille hommes* rangés, échelonnés, massés sur deux lignes, se regardant en face, l'ardeur et le courage au cœur, le défi à la bouche, la menace dans le regard, brûlant de se mesurer, attendaient avec une impatience fiévreuse le signal, pour s'élancer les uns sur les autres, pour, dans des flots de sang, se disputer la victoire... »

XIV.

QUELQUES ÉPISODES DE LA BATAILLE DE WAGRAM.

L'histoire a rendu compte des dispositions stratégiques, des faits militaires qui illustrèrent nos armes dans les plaines de Wagram ; et, comme il arrive toujours, mille détails d'un puissant intérêt manquent à la relation officielle de la grande bataille.

« Je vais essayer, » me disait le duc avec cette finesse gracieuse qui donnait tant de charmes à sa manière, de vous retracer les choses, « de vous redire les traits que là, sur les lieux, au moment

16.

où toutes les impressions sont si vraies, racontaient sous la tente impériale, au quartier général, les témoins de ces scènes, acteurs eux-mêmes dans cette gigantesque lutte de *quarante-huit heures consécutives !...* Et ces scènes, pour ainsi dire d'intérieur, caractérisent si bien les hommes de l'époque !

» Le 5 juillet, jour de la bataille, à trois heures et demie du matin, l'empereur sortit de sa tente, monta à cheval, et avant qu'elles partissent, passa en revue les divisions de sa garde, restées avec lui au camp de Lobau. Déjà le gros de l'armée occupait ses positions sur le champ de bataille, en avant d'Enzersdorf. Toutes les dispositions étaient achevées; encore quelques heures, et le combat allait commencer.

» L'orage de la veille avait éclairci le ciel : l'horizon, admirablement pur, projetait les premiers rayons d'un beau soleil levant, et, sous cette riante influence, chacun, dans la magnifique journée qui s'annonçait, voulait reconnaître un heureux présage.

» L'ardeur, la confiance du succès éclataient dans tous les rangs, et, lorsqu'au moment du défilé, l'empereur dit avec cette manière qui exerçait un pouvoir magique sur ses troupes : *Partons, mes enfants ! l'ennemi nous attend !* les

cris frénétiquement poussées de : En avant ! en avant ! retentirent sur les rives du Danube, tout le temps du passage.

» D'autres acclamations, aussi passionnées, aussi unanimes, saluèrent son arrivée sur le champ de bataille, à cinq heures du matin, et signalèrent sa présence à l'ennemi.

» A sept heures une effroyable canonnade commença sur les deux lignes. Le combat s'engagea de notre côté avec une telle impétuosité, que l'empereur dut envoyer sur plusieurs points l'ordre de ralentir les mouvements de l'attaque : « Modérez les troupes!... modérez-les, pour Dieu ! » s'écria-t-il à plusieurs reprises. Les Autrichiens se défendaient avec une grande résolution.

» A neuf heures, un aide de camp du général Oudinot vient annoncer la prise d'Enzersdorf : vingt pièces de canon, neuf cents prisonniers sont tombés en notre pouvoir.

« C'est bien débuter, » dit l'empereur gaiement, « mais il nous faut les villages en avant de Russbach... » Et aussitôt il envoya l'ordre au maréchal Davoust d'appuyer la droite de cette position.

» Partout où le feu le plus vif fait supposer le plus de danger, l'empereur accourt, ordonne lui-même les mouvements. Bientôt, on s'aperçoit que

l'ennemi dirige principalement son feu sur le groupe que forment les aides de camp et les officiers d'état-major de l'empereur. Cette observation lui fut faite. « Ma place est où je suis, » répondit-il. Alors le prince de Neufchâtel donne l'ordre à l'état-major de s'éparpiller, de se tenir seulement à la portée de la voix, et fait défendre aux régiments de saluer l'empereur de leurs acclamations, qui désignent ainsi sa personne au canon de l'ennemi...

» Mais lui, peu soucieux du danger, ne continue pas moins de s'exposer comme le dernier de ses soldats. Vers midi, des décharges consécutives du côté d'Essling attirent son attention; il envoie le général Savary savoir ce qui se passe : le maréchal Masséna s'est emparé des ouvrages d'Essling et de Gross-Aspern ; le prince de Ponte-Gorvo fait enlever par les Saxons le village de Raasdorf. « Mais, » ajoute Savary, « l'archiduc a détaché du gros de son armée six colonnes d'infanterie, soutenues d'une formidable artillerie et de toute sa cavalerie, pour essayer de déborder notre droite.

» A l'instant, l'empereur part ventre à terre, arrive sur les lieux; le feu est des plus terribles : un obus éclate à dix pas de lui, blesse un de ses officiers, tue trois dragons de l'escorte. Le maré-

chal Masséna accourt vers l'empereur! « Sire, au nom du ciel, retirez-vous! » lui dit-il avec émotion; « je réponds de tout. » Aussitôt ils sont couverts de terre par un boulet, qui, en ricochant passe aux pieds du cheval de l'empereur; l'animal effrayé se cabre, fait un écart furieux. Masséna, hors de lui, s'écrie d'une voix retentissante: « Je le jure sur l'honneur! si vous ne vous retirez pas, sire, *je vous fais enlever par mes grenadiers!* »

» L'empereur se mit à rire, donna encore, avec le plus grand calme, quelques instructions, et se retira enfin.

» En passant devant une ambulance établie à la hâte à quelques pas de là, d'où partent des cris déchirants, il s'arrête, et une effrayante scène frappe ses regards: un obus vient d'éclater au milieu des malheureux entassés là, pêle-mêle... ses ravages sont affreux, épouvantables... Deux chirurgiens, tués pendant qu'ils pansaient les blessés, sont étendus dans des mares de sang... « Oh! c'est horrible! horrible! » s'écrie l'empereur en détournant les yeux, « mes braves chirurgiens! leur zèle est à toute épreuve! » Et se retournant avec vivacité: « Courez en toute hâte à l'ambulance générale, » dit-il à un officier d'ordonnance, « ramenez sur-le-champ des chirurgiens... dites

à Larrey que je l'ordonne. Ramenez-les vous-même, monsieur, vous-même. »

» Et de toutes ces bouches mourantes s'échappaient encore des bénédictions, des cris de vive l'empereur!

» Sa physionomie exprimait une peine profonde en quittant ce coin isolé du théâtre sanglant où chaque heure voyait se dessiner sous mille formes hideuses la douleur, la mort! Combien de fois, dans son for intérieur, dut-il penser cependant, que la plus glorieuse victoire est affreusement achetée!

» Mais, à ces guerres cruelles quel est l'homme qui ne trouve une excuse pour lui-même! qui ne rejette sur autrui la responsabilité dont le poids l'écraserait! Et d'ailleurs je dois dire, parce que cela est vrai, que moi, sous les yeux, par les mains duquel ont passé toutes les affaires, toutes les relations diplomatiques du consulat et de l'empire, je ne connais pas une seule circonstance où l'empereur ait provoqué la guerre : je l'établirai péremptoirement, avec les pièces authentiques à l'appui, dans mes mémoires. La haine, l'hostilité flagrante des vieilles monarchies de l'Europe contre la France nouvelle, la plaçaient dans une position tout exceptionnelle. Elle avait à se défendre incessamment contre tous... La *sainte alliance* de

tous contre un, entretenue, soutenue par l'or de l'Angleterre, notre éternelle ennemie, ne nous laissait le choix qu'entre l'asservissement ou la victoire. Arriver à la conclusion de 1814, a été vingt années durant le but patent de tous les efforts, de tous les sacrifices des puissances, et même le motif occulte de leurs querelles avec la France. Brisons sur ce sujet irritant! » dit avec amertume le duc de Bassano. « Je reviens à Wagram, sur ce théâtre où, encore une fois, nous devions obtenir, à force de prodiges, une si magnifique satisfaction contre nos ennemis!

» Cette première journée remplie par des engagements sérieux a été bien meurtrière et rien n'est décidé... Toutefois, les avantages remportés sur tous les points ont permis à l'armée de se développer tout entière dans l'immense plaine d'Enzersdorf. A la nuit close seulement le feu a cessé; les deux armées bivaquent en présence sous les armes, dans les positions qu'elles occupaient à la fin de l'action. L'empereur préoccupé, inquiet, parcourt le camp, il prend toutes les précautions pour se mettre à l'abri d'une surprise : la fatigue des troupes est extrême; elles sont depuis la veille au soir sur pied, et il ne s'en rapporte qu'à lui-même pour s'assurer de la vigilance des sentinelles d'avant-postes.

» Dans la direction qu'occupe le prince Eugène, les détonations du canon, de continuelles décharges de mousqueterie annoncent que là on se bat encore...

» Sur les dix heures du soir, un aide de camp expédié par le vice-roi, apporte la nouvelle que le village de Wagram est en notre pouvoir, nos troupes le dépassent même: trois mille prisonniers, cinq drapeaux, et douze pièces de canon sont tombés entre nos mains. « C'est très-beau » s'écria l'empereur enchanté : « Wagram est la clef de tout! »

« A peine l'aide de camp chargé des félicitations de l'empereur pour le prince Eugène est-il reparti, que le feu semble redoubler d'énergie. « Qu'est-ce donc que cela? Il se passe quelque chose d'extraordinaire! Allez voir ce que ce peut être, Duroc, » dit-il d'un ton où perçait l'inquiétude.

» Un quart d'heure s'écoule. Les décharges d'artillerie, les feux de file ne discontinuent pas; les regards de tout le camp sont fixés sur ce point qu'éclairent les lueurs rougeâtres du feu ; l'impatience de l'empereur est au comble; des officiers d'ordonnance sont successivement envoyés à la découverte. Le général Duroc arrive enfin, et son air consterné révèle un désastre.

» — Qu'est-il arrivé? » demande l'empereur avec vivacité.

«—Sire, un malheur! » répond Duroc, « l'obscurité n'a pas permis aux Saxons de reconnaître les colonnes du général Macdonald qui venaient les renforcer, et ils ont fait feu sur le front de ces trois divisions, en même temps que les Autrichiens qui les suivaient les canonnaient en flanc. Le colonel Huin est tué; les généraux Sahuc, Vignolles, Grenier et Seras sont blessés. Pendant cette malheureuse échauffourée, les prisonniers se sont échappés; quatre des grenadiers qui portent les drapeaux enlevés aux Autrichiens ont été tués, un seul a pu conserver le sien... »

« L'empereur, les bras croisés, entend, calme, impassible, ce triste compte rendu qui intérieurement le poignait. Mais de sa contenance ferme et assurée dépendent la sécurité et la confiance de l'armée, et un triple rang de figures curieuses et attristées entoure le groupe que forme l'empereur et son état-major.

» C'est un malheur! » dit-il d'un ton parfaitement naturel; « si nous n'avions jamais de chances mauvaises, ce serait trop beau, parbleu!... Demain, nous prendrons une éclatante revanche... » Et aussitôt mille voix répètent avec exal-

tation : « Oui, oui, notre empereur! A demain, la revanche sur ces damnés d'Autrichiens! »

« Mais rentré sous la tente qu'on vient de lui dresser au milieu du camp, le chagrin que lui cause cette affaire, l'humeur qu'il a refoulée éclatent avec violence. Duroc cherche à lui démontrer qu'il n'y a de la faute de personne, et qu'on ne peut accuser de cette désastreuse méprise que la fatalité.

» Allons donc! la fatalité... et la bêtise! » s'écria-t-il avec impatience, « un colonel tué, quatre généraux blessés, une victoire acquise, sottement perdue! c'est déplorable! »

« Son irritation cependant était calmée, lorsque le vice-roi arriva. Celui-ci, qui s'est vu arracher, par un malheur inouï, l'honneur et le fruit de ses habiles manœuvres de la journée, avait l'air fort triste! l'empereur fut parfait pour lui. Au moment où le prince entra, il traçait sur ses cartes son plan du lendemain, en donnant ses ordres au prince de Neufchâtel, aux généraux Éblée, Nansouty et autres.

» Approche, Eugène, lui dit-il; et du doigt, il lui indique ses dispositions. Le prince, sur une interpellation directe qui lui est adressée par Sa Majesté, hasarde avec une respectueuse déférence une observation. L'empereur la discute, et les

voilà, tous deux penchés sur les cartes, controversant à coups d'épingle.

» Tout le monde, comme on le pense bien, suivait le débat d'un œil curieux. « Si tu as raison, j'ai tort; voyons, » disait l'empereur gaiement.

» L'avis d'Eugène prévalut... « Ce qui prouve que tu es devenu plus savant que ton maître! » lui dit-il de la meilleure grâce du monde. C'était toujours ainsi qu'il réparait une boutade injuste.

» Mon maître, » repartit Eugène en riant, « ne sera jamais ni surpassé ni égalé. »

« L'empereur passa son bras sous celui du prince; ils sortirent et parcoururent le terrain qui devait être le théâtre des dispositions arrêtées sur les plans. Tout en marchant, il expédiait des ordres, et recevait les rapports. Le reste de la nuit se passa ainsi.

» Le combat allait recommencer, l'atmosphère était lourde, accablante; en revenant, l'empereur fit mettre une chaise devant sa tente, et là, il dormit près d'une demi-heure. Et c'était chose touchante, que tous ces regards arrêtés sur lui avec intérêt; de voir les soins, les petites précautions que prenaient les soldats pour ne pas faire de bruit, de peur de troubler ce court instant de repos! »

XV.

QUELQUES ÉPISODES DE LA BATAILLE DE WAGRAM.

« Aux premières lueurs de l'aube, l'armée prit les armes et se rangea en bataille. Le terrain sur lequel les deux armées se trouvaient en présence avait deux lieues d'étendue. Les troupes les plus rapprochées du Danube étaient à moins d'une demi-lieue de Vienne.

» La plume est impuissante à reproduire le pittoresque tableau qui s'offrit aux combattants le 6 juillet au lever du soleil.

» Dès l'aurore, les malheureux habitants cou-

vraient les clochers, les édifices, les toits des maisons, la cime des arbres; ils dominaient, suspendus entre le ciel et l'abîme, la plaine d'Enzersdorf; là, spectateurs intéressés, ils assistaient à toutes les phases du sombre et terrible drame qui se déroulait à leurs regards éperdus.

» Dix-huit heures durant, ils subirent ces affreuses alternatives qui font passer de la crainte à l'espoir, de la rage à de décevantes joies! tortures sans nom, qui arrêtent les battements du cœur, brisent la tête, qui rendent fou ou stupide!

» Pendant dix-huit heures, dix-huit siècles! ces hommes suivront avec leur âme, d'un œil avide les chances diverses, les incidents qui surgissent, qui se multiplient à l'infini dans cette sanglante arène où se disputent la vie ou la mort de leurs frères, où se résolvent les destinées du pays, le triomphe de ses armes ou la défaite! avec tout ce que le malheur réserve d'humiliation, d'atroce douleur aux vaincus!

» Oh! de telles émotions tuent...

» A quatre heures du matin, un effroyable feu s'engagea sur les deux lignes : à l'impétuosité de la veille se joint un acharnement furieux. Cette journée, on le sent, doit vider définitivement la querelle pour laquelle tant de sang a déjà été versé dans cette laborieuse campagne!

» L'archiduc Charles, qui commande en personne l'armée autrichienne, déploie, de l'aveu même de Napoléon, toutes les qualités d'un grand capitaine; il manœuvre avec une remarquable habileté.

» L'empereur, à travers le feu le plus terrible, est partout; il se multiplie sur cette saisissante scène qu'il domine de toute sa hauteur : ici il fait exécuter, en personne, une charge décisive; là, il place et commande lui-même l'artillerie; il se porte sur tous les points, où sa présence doit opérer quelques-uns de ces prodiges de valeur et d'audace, dont les aigles françaises ont étonné le monde! Il dirige tout, suffit à tout, dix fois il a parcouru en tous sens ces lignes de deux lieues d'étendue. Dans cette journée il a mis quatre chevaux hors de service; lui seul est infatigable.

» On a dit que l'empereur, s'apercevant qu'il était le point de mire des batteries de l'ennemi, changea quatre fois de vêtement pendant la bataille de Wagram. Cette version est inexacte : vers midi, la chaleur étant devenue accablante, il quitta son surtout (sa redingote grise), et conserva le reste du jour l'uniforme des chasseurs de la garde.

» A huit heures, le maréchal Davoust a déjà signalé le commencement de la journée par un

beau succès. Mais ailleurs notre aile gauche est violemment attaquée : des colonnes autrichiennes, renforcées par une nombreuse artillerie, fondent sur les corps Bernadotte et Masséna, tandis que l'archiduc, à la tête de quarante mille hommes de ses meilleures troupes, enlève sur les derrières de ces divisions le village de Gross-Aspern, et les place ainsi entre deux feux. L'empereur, averti, les fait renforcer par deux régiments de sa garde et l'artillerie Nansouty.

» Placé sur un tertre, sa lunette braquée de ce côté, il suit attentivement l'action. Tout à coup un mouvement extraordinaire se fait remarquer... les rangs se rompent... une énergique exclamation échappe à l'empereur ; il enfonce les éperons dans les flancs de son cheval, et rapide comme la foudre, arrive sur le lieu du combat au moment où le village de Gross-Aspern vient d'être repris par l'ennemi. Les Saxons et les Bavarois qui le défendaient, commandés par le prince de Ponte-Corvo, sont en pleine déroute.

» A cette vue, l'empereur, pâle de fureur, leur crie d'une voix tonnante : « Soldats ! que faites-vous ?... Ralliez-vous !... Vous vous déshonorez, malheureux ! » Et s'adressant aux régiments de sa garde, assaillis par quatre colonnes autrichiennes qui débouchent de Gross-Aspern : « Sou-

tenez! mes braves grenadiers! soutenez! « s'écrie-t-il en se jetant à bas de son cheval; et il fait pointer lui-même l'artillerie.

» Un artilleur, atteint d'un coup de feu qui lui a fracassé la cheville, est renversé aux côtés de l'empereur : « Retire-toi. Va te faire panser, mon enfant! » lui dit-il avec bonté.

» C'est pas encore le quart d'heure, mon empereur! ça peut aller encore comme ça; vous allez voir. » Et le brave homme se relève sur ses genoux, continue son service...

» Au même instant, un jeune colonel saxon, dont je regrette bien de ne plus me rappeler le nom, exhorte, avec l'accent de l'indignation, ses soldats à se rallier. Ses prières, ses menaces sont inutiles... Alors, il arrache le drapeau du régiment des mains de celui qui le porte, se jette dans les rangs des grenadiers, s'écrie : « *Français! je vous confie ce drapeau! Vous saurez le défendre, vous!* »

» Tout ceci se passa en une seconde.

« D'enthousiastes bravos partent de toutes les bouches. Cet élan de l'honneur et du désespoir est compris des Saxons... Ils s'arrêtent, se rallient, et marchent à l'ennemi avec la plus grande résolution. Les Autrichiens comptent des forces doubles des nôtres; trois fois nos colonnes re-

poussées reviennent à la charge. On se bat corps à corps dans les rues du village, dans chaque maison, dans chaque grange. Enfin, Gross-Aspern est repris aux cris de *vive l'empereur!* Il est là, avec eux, et ces hommes, en sa présence, se sentent invincibles...

» L'empereur détache la croix d'argent, celle qu'à l'armée il portait toujours à sa boutonnière, et l'envoie par un de ses aides de camp au brave colonel saxon. Les acclamations des troupes ratifient cette glorieuse faveur accordée à une noble action !

» Le nom de M. de Deux-Ponts circula spontanément dans l'état-major : « C'était aussi un digne jeune homme! » dit l'empereur avec le ton du regret.

» Et voici l'épisode auquel on faisait allusion:

« C'était deux mois auparavant, à l'affaire de Neumarkt : les Bavarois, commandés par le général de Wrède, avaient déjà perdu beaucoup de monde; M. de Deux-Ponts, l'un de ses aides de camp, d'une bravoure éprouvée, estimé et aimé dans l'armée française avec laquelle il avait fait plusieurs campagnes, reçoit l'ordre de poster une compagnie de tirailleurs dans les bois, en avant du village de Scherm. Bientôt, exposés à un feu très-vif, chargés avec furie par les Autrichiens,

les Bavarois ne peuvent résister au choc et se débandent...

» M. de Deux-Ponts se jette au milieu des fuyards, les exhorte, les supplie; ses efforts sont vains : « Vous me forcez à rougir... je vous abandonne! « leur crie-t-il désespéré, et, l'épée, haute il se précipite dans les rangs français en s'écriant avec une déchirante expression : « *Mon régiment est partout où l'on fait face à l'ennemi !* »

» Ce cri d'une âme héroïque, est entendu : ces hommes, un moment démoralisés, se resserrent, reforment leurs rangs; et, le premier en tête, M. de Deux-Ponts s'élance sur l'ennemi, avec sa compagnie ralliée. Les Bavarois, à l'exemple de leur vaillant chef, font des prodiges de valeur : il faut, à force de bravoure et d'audace, racheter un tort... Frappé d'un coup mortel, le noble jeune homme tombe glorieusement! et en expirant murmure : « L'honneur du drapeau bavarois est sauvé!... Je meurs heureux. »

Quelles bonnes jouissances on éprouve à redire de semblables traits! Oh! ce n'est pas cela qu'il est difficile de coordonner, de redire, de retracer.

Mais, avec le duc de Bassano je vais retourner sur ce dramatique et glorieux champ de bataille de Wagram, où des noms déjà illustres, cités dans

les bulletins de l'armée, acquirent de nouveaux titres à l'admiration de la postérité, et où aussi, comme hélas! toujours, tant de magnifiques actions, tant d'obscurs et sublimes dévouements restèrent inglorifiés... Heureuse, mille fois heureuse je suis de pouvoir, dans ces traditions, livrer aux respects, à la reconnaissance de tous, quelques-uns de ces humbles noms que l'histoire a oublié d'enregistrer!

XVI.

QUELQUES ÉPISODES DE LA BATAILLE DE WAGRAM.
— OUDET.

« Le village de Gross-Aspern est de nouveau en notre pouvoir, » continue le duc de Bassano.

« Pour neutraliser l'avantage que nous venons de remporter, l'archiduc déploie des forces considérables, appuyées par une formidable artillerie, dans l'espace qui sépare Gross-Aspern du village de Wagram, dont l'occupation, d'une haute importance pour nous, est le but des efforts tentés depuis le commencement de l'action.

» L'empereur a pressenti le mouvement de l'archiduc, il détache du centre de l'armée, les divisions Morand et Friant qu'il fait porter vivement sur ce point.

» Ces troupes défilent devant l'empereur. « *Il me faut Wagram, mes enfants!* » leur dit-il avec sa manière accoutumée; et électrisés par ces quelques mots, ces hommes s'élancent au pas de course, en répondont : « *Vous l'aurez, notre empereur! En avant! Wagram! Wagram!* »

« Le régiment Lassalle, le plus brillant, un des plus audacieusement braves de l'armée, a l'honneur d'être désigné, avec le régiment des cuirassiers Latour-Maubourg, pour aller soutenir cette vigoureuse attaque. Après avoir reçu les instructions de l'empereur, le vaillant Lassalle dit, en brandissant son épée, avec cet air, ce ton chevaleresques qu'on lui connaissait : « Sire, je reviendrai vainqueur. »

Mon Dieu! les lauriers de la victoire ombragèrent du moins sa tombe...

« Pendant ce terrible engagement, un maréchal des logis de ces fiers cuirassiers Latour-Maubourg, est renversé de cheval, dans une charge. Un coup de sabre lui a ouvert le front, il a la cuisse fracassée d'un éclat d'obus. Quatre de ses hommes le relèvent, lui font un brancard

de leurs sabres, le chargent sur leurs épaules pour le transporter à l'ambulance; à quelques pas de là, on passe devant un arbre : « Halte-là, » dit Richard, « déposez-moi ici, camarades... rantrez dans vos rangs... quatre hommes sont mieux employés à faire face à l'ennemi qu'à sauver un blessé! »

« Les cavaliers hésitent, ils ne peuvent se décider à l'abondonner. « Adieu, mes amis, » ajoute-t-il avec résolution, « notre vie appartient à notre pays : vive, vive, à jamais notre belle France! »

» Deux grenadiers de la garde, blessés eux-mêmes, portent à bras leur capitaine, vieux soldat d'Égypte, qui vient d'avoir la jambe emportée, en faisant une trouée, lui quarantième, à travers un carré autrichien, en avant du village de Wagram. Le triste groupe est rencontré par l'empereur; il s'arrête : « Horeau, » dit-il, « es-tu dangereusement blessé? »

» A cette interpellation faite avec un paternel intérêt, un bonheur inexprimable se répand sur les traits horriblement contractés du pauvre blessé, et c'est d'un ton presque joyeux qu'il répond : « Ma jambe est restée à ces enragés d'Autrichiens, mon empereur! mais c'est égal, Wagram nous restera à nous!

« — Avançons-nous, là-bas? » lui demanda

l'empereur, vivement préoccupé de l'issue de cette affaire si meurtrière.

« — On tombe dru comme grêle des deux côtés; et malgré ça, petit à petit, nous mangeons le terrain sous les pieds des *habits blancs.* Nous avançons, » dit Horeau, « et ils reculent. Ne craignez rien, mon empereur! *Nous aurons Wagram: c'est entendu!* »

» C'était en établissant cette admirable communauté d'intérêts entre lui et ses soldats, que Napoléon avait créé à la France tant de héros et une armée si nationale, si dévouée! Quel souverain s'identifia jamais au même degré avec le caractère, les instincts, les sympathies du peuple qu'il était appelé à gouverner!

» Il est cinq heures de l'après-midi. Depuis quatorze heures l'action est engagée. On se bat partout, et partout le combat est soutenu de part et d'autre avec une égale fermeté. Des avantages partiels ont été obtenus par des efforts inouïs, et tout est encore en question!

» La physionomie grave, soucieuse de l'empereur accuse les inquiétudes qui l'assiégent intérieurement. Ses regards inquiets se dirigent sans cesse vers le point auquel, dans l'économie de son plan, est attaché le succès de la bataille.

» Enfin les troupes de l'aile droite couronnent

les hauteurs de Wagram! de Wagram si chèrement conquis!

» A cette vue, par un de ces mouvements où l'âme s'élance tout entière, l'empereur se dresse sur ses étriers, l'œil étincelant, le bras étendu vers nos étendards victorieux, et s'écrie d'une voix forte : « *La bataille est gagnée!* »

» Tout le monde se regarde; nul n'oserait se former une opinion sur le sort de la journée, dont les chances, à cette heure même, paraissent encore si incertaines...

» L'impression produite par le mouvement de l'empereur est intraduisible. Ces mots magiques dans sa bouche, sont répétés de proche en proche; de frénétiques cris de : « *La victoire est à nous! la victoire est à nous!* » retentissent de rang en rang. Lui-même, entraîné par l'exaltation des troupes, par l'impulsion irrésistiblement communiquée, ordonne une attaque générale sur toute la ligne...

» Infanterie et cavalerie se précipitent, se ruent sur l'ennemi avec une impétuosité terrible, aux cris de *vive la France! vive l'empereur!* Rien ne peut résister à ce torrent, qui renverse tout devant lui. Les lignes autrichiennes sont enfoncées, culbutées, malgré la plus ferme résistance, et leurs positions enlevées au pas de charge.

» Cependant, plus d'une heure encore la victoire est disputée par les Autrichiens avec un courage désespéré; leurs bataillons écrasés, mais non entièrement rompus, se resserrent à mesure. Les chevau-légers polonais et les chasseurs de la garde chargent avec la plus grande vigueur l'infanterie autrichienne, sans pouvoir parvenir à enfoncer les masses. Trois fois ces intrépides escadrons s'élancent sur les carrés ennemis, trois fois ils sont ramenés sur l'infanterie française. Les Autrichiens se retiraient, mais vaillamment, en défendant pied à pied le terrain.

» Enfin, un dernier effort triomphe de l'opiniâtreté de l'ennemi. L'armée autrichienne est en pleine retraite sur tous les points. Nous sommes maîtres du champ de bataille!

» L'empereur François, à la nouvelle du désastre de ses armées réunies dans les plaines de Wagram, s'éloigne précipitamment de Wolkersdorf où il s'était tenu pendant le combat, et se dirige sur la Moldavie, où dans la nuit du 6 au 7 l'archiduc Charles opère sa retraite en toute hâte.

» L'ennemi nous abandonne pour trophées dix drapeaux, soixante pièces de canon, quatre-vingts caissons, un grand nombre d'équipages, vingt mille prisonniers, neuf mille blessés. Sa perte en morts s'élève à six mille hommes. Parmi ces

derniers on compte quatre feld-maréchaux, huit généraux-majors, une quantité considérable d'officiers. L'archiduc Charles, les feld-maréchaux Rouvroy et Nostiz, le prince de Hesse-Hombourg et quatorze généraux-majors sont blessés...

» La victoire a été arrachée au prix des plus héroïques efforts. Nous aussi nous comptons des pertes cruelles! Six mille blessés, trois mille morts ont scellé de leur sang les gloires de la patrie!

» Le maréchal Bessières, si brave, si calme devant le péril, a été grièvement blessé au moment de la grande charge de cavalerie. Le brave Lassalle est tombé glorieusement, là où il avait juré de vaincre! Le colonel du 9ᵉ de ligne, Oudet, au caractère antique, au stoïque courage, a trouvé la mort dans les champs de Wagram, où son régiment, dont il était adoré, a fait des prodiges de valeur; *vingt-deux officiers* du 9ᵉ gisent aux côtés de leur bien-aimé colonel.

» Sur la fosse où ses soldats éplorés l'ont religieusement enseveli un lieutenant se brûle la cervelle, un sous-officier se plonge son sabre dans le cœur... »

J'ai nommé *Oudet*... Quelques détails curieux qui se rattachent à cette figure fantastique de l'empire, me revinrent en mémoire; souvent,

bien souvent ce nom avait retenti à mes oreilles, toujours accompagné de récits singuliers, mystérieux, et jamais cependant, je n'avais pu me faire expliquer comment et pourquoi cet homme, ou plutôt cette espèce d'apparition prestigieuse, avait laissé de son court et modeste passage à travers les grands événements de l'époque, des souvenirt presque merveilleux dans beaucoup d'esprits : je le demandai au duc de Bassano qui venait de le citer, et qui avait été si bien placé pour tout savoir et savoir bien.

« Ah! c'est que Oudet n'était pas un homme ordinaïre! » me répondit-il, « l'empereur le savait bien. Mais entre ces deux hommes aux idées arrêtées, au caractère de fer, il y avait une dissidence complète de vues; et à une affection réciproque avait succédé depuis, des deux côtés, une froideur marquée.

» Oudet appartenait au parti républicain. Ses convictions étaient fermes, droites, sincères : ardent, enthousiaste, il rêvait toutes les idéalités généreuses... Une terre, un monde vierges lui eussent convenu, mais où les trouver?

» Pendant le consulat, Oudet avait été présenté au général Bonaparte, qui l'accueillit bien et l'admit presque dans son intimité. Oudet était instruit, il possédait à un rare degré l'histoire

politique et militaire des peuples, et connaissait à fond toutes les parties de la tactique et de la stratégie. Il servait depuis les premières guerres de la république, dans lesquelles il avait gagné successivement le grade de capitaine; et à vingt-sept ans qu'il avait à l'époque dont je parle Oudet était un officier fort estimé qui, dans toutes les affaires où il se trouvait, se faisait remarquer par sa brillante valeur et son sang-froid.

» Déjà il était criblé de blessures. L'une de ces blessures partageait sa lèvre supérieure, et cette cicatrice, loin de le défigurer, ajoutait je ne sais quoi de martial à l'expression de sa physionomie, naturellement douce et mélancolique. Les manières d'Oudet, pleines de réserve, étaient d'une distinction parfaite; et lorsqu'il parlait, son éloquence, facile, incisive, tenait ses auditeurs attentifs.

» Joignez à tout cela une haute taille, une belle tournure militaire, une tenue d'une irréprochable élégance, et vous aurez une idée à peu près exacte de ce qu'était Oudet, » me dit le duc en souriant.

« Le *général Bonaparte,* reprit-il, s'était *enamouré,* c'est le mot, du capitaine Oudet. Il n'avait pas tardé à reconnaître dans le jeune *rêveur,* à l'esprit sérieux, au noble cœur, « *l'étoffe d'un homme,* » et il avait l'intention de le pousser

largement dans la carrière que déjà il parcourait avec éclat.

» Mais l'austère républicain, qui à grand'peine s'était décidé à reconnaître un maître dans le premier consul, ne voulut voir dans l'*empereur* qu'un tyran... Toutes relations intimes cessèrent : Oudet fit bande à part. »

« J'ai entendu assurer, » dis-je au duc, « que le colonel Oudet portait ombrage à l'empereur, et que dans toutes les campagnes il le faisait surveiller... »

« Cela est de la plus insigne fausseté ! » s'écria-t-il vivement. « J'ai vu, moi, Fouché mettre sous les yeux de l'empereur une correspondance tombée entre les mains de la police, et d'où ressortait la preuve évidente qu'Oudet était affilié à la société des *Philadelphes*, sorte de secte mystique et républicaine. L'empereur répondit à Fouché en haussant les épaules : « Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve?... Que Oudet est un niais avec beaucoup d'esprit!... En résulte-t-il qu'il soit dangereux?... La persécution fait les martyrs!... Je ne priverai pas le pays des services d'un bon officier, parce qu'il est un *songe-creux !* » Sa Majesté prit les papiers, les jeta au feu, et la police laissa Oudet tranquille.

» Il faut bien, en vérité, n'avoir aucune idée

de ce qui se passait à l'armée pour accorder créance à la ridicule supposition que Oudet portât ombrage à l'empereur! Le colonel du 9e de ligne était adoré de ses soldats, ceci est exact. La dramatique scène qui eut lieu sur sa tombe l'a suffisamment prouvé. Mais après cela, Oudet, non plus qu'aucun autre chef de corps, n'aurait eu le pouvoir de désaffectionner un seul des hommes qu'il commandait de la personne de Napoléon. Quand l'empereur disait: « L'armée et moi, *c'est même cœur, mêmes entrailles*, » l'empereur disait vrai. Nul n'aurait eu la puissance d'attiédir le dévouement exclusif que lui portait l'armée, ni l'amour exalté qui a survécu à ses malheurs, à sa mort même, dans le cœur de ses soldats.

» Et, pour rendre à chacun la justice due à ses actes, j'ajouterai que l'empereur s'est toujours conduit équitablement vis-à-vis d'Oudet. Il était assez simple qu'il ne comblât pas de ses faveurs un homme qui ne les recherchait pas et qui, par cela même, se posait en frondeur... mais du moins, l'avancement que lui méritaient ses excellents services lui à été loyalement accordé : la veille de la bataille de Wagram, l'empereur avait nommé Oudet général de brigade. Peu de personnes sont instruites de ce fait, il est cependant de toute exactitude.

» Sa Majesté avait ordonné au prince Berthier de lui présenter dans la journée, à la signature, le travail des promotions qu'il voulait faire avant la bataille. Il faut savoir, et cela est bien remarquable, que la veille de chaque engagement sérieux, l'empereur réglait invariablement toutes les affaires courantes, mettait à jour le travail de tous les portefeuilles qui, à l'instant, étaient expédiés pour Paris. Ensuite, il nous donnait ses instructions pour le cas où il serait blessé ou tué, recommandant expressément d'employer tous les moyens humains pour cacher l'événement aux troupes jusqu'après le combat. « Et dans toutes vos dispositions subséquentes, » nous disait-il, « *avant tout, par-dessus tout, sans aucune considération de noms et de personnes, n'ayez en vue que les intérêts et la gloire de la patrie.* »

» Le jour dont nous parlons, » continua le duc de Bassano, « je travaillais avec l'empereur dans sa tente; il finissait les signatures des portefeuilles, lorsque Berthier arriva avec la liste des promotions. Le colonel Oudet n'y était pas porté. L'empereur, sans mot dire, l'y ajouta de sa main, et ici eut lieu une scène muette, dont le souvenir est resté ineffaçable dans mon esprit.

» Après avoir inscrit ce nom, par deux fois la plume qui l'avait tracé se rapprocha et s'éloigna du

papier... Dans ce geste, je lisais toute sa pensée... Il luttait avec lui-même pour ne pas biffer ce qu'il venait d'écrire... Mais le sentiment de justice, inné en lui, l'emporta, et il conféra noblement le grade dû au mérite.

» Eh bien! à l'égard d'un homme qui, de sa propre volonté, sans motif légitime, s'était placé en dehors des amis déclarés du gouvernement impérial, c'était là, de la part de l'empereur, une généreuse action. Le seul fait d'être tombé dans sa disgrâce annihilait sûrement un homme, et il le savait bien.

» En présence de ceci, n'est-il pas absurde de dire que l'empereur redoutait l'influence d'Oudet? Rien n'est plus stupide que les petits jugeurs?

» Je fis à l'instant, toutefois, porter à Oudet la nouvelle de sa nomination, que je considérais d'ailleurs comme un acte d'équité. Il fut tué à la fin de la bataille, après s'être couvert de gloire à la tête de son régiment, qu'il commandait encore pendant l'action.

» Voilà toute la vérité, dégagée des fioritures romanesques qui ont tant d'empire sur le vulgaire, comme aussi dépouillée du cachet de merveilleux que la crédulité a apposé, après coup, à la mémoire d'Oudet.

» — Mais enfin, » demandai-je, « quelle est

votre opinion sur cet homme, de votre propre aveu, très-remarquable?

» — Oudet, » me répondit le duc, « avait de généreux instincts, l'intelligence des grandes choses; et la conscience de cette supériorité lui rendait le terre-à-terre d'une position ordinaire, misérable! C'était une de ces natures inquiètes, ardentes, ambitieuses, nées pour commander et dominer, et qui se meuvent mal à l'aise, irritées dans les entraves de la subalternité. Pour un tel homme, la vie sans retentissement, c'est le néant. C'est là tout le secret de la conduite d'Oudet! »

. . . .

« Après le gain de la bataille, l'empereur fit cesser de poursuivre l'ennemi. Les troupes avaient combattu presque sans interruption pendant plus de *quarante heures;* elles étaient exténuées de fatigue. L'armée entière établit ses bivacs dans les plaines de Wagram, si chèrement acquises!

» Un magnifique soleil couchant éclairait de ses tons chauds et vigoureux cette scène d'une poésie sauvage.

» Là, groupés auprès d'une batterie qu'ils ont défendue, cent cinquante à deux cents soldats français, entourés d'un quadruple rang d'Autrichiens, gisent pêle mêle, dans une rivière de

sang, au milieu de canons, de munitions, d'armes brisées...

» Plus loin, autour d'un étendard, lacéré, criblé, noirci par le feu, encore soutenu par le bras maintenant roide et glacé que la mort n'a pas séparé de son trésor (1), est couchée une compagnie presque tout entière des UN CONTRE DIX... Ici, on s'est battu avec une incroyable fureur ; les blessures sont hideuses et multipliées sur chaque cadavre : les Autrichiens avaient une revanche éclatante à prendre, le 84ᵉ une héroïque devise à justifier !

» Les ambulances établies sur tous les points rassemblent les pauvres victimes de la victoire, dont les plaintes déchirantes, les cris de douleur, demandent raison au ciel de la cruauté des hommes ! tandis que, dans l'ivresse du bonheur, ceux-là que le canon a laissés debout poussent des cris de joie et de triomphe.

» C'est que déjà la part que s'est faite chacun pendant cette terrible journée est réglée : la récompense due à une action d'éclat ne se fait jamais attendre : l'empereur a tout vu ; il sait quels sont ceux qui ont été les plus braves parmi tant de braves, par quels miracles de dévouement et

(1) Raymond, porte-étendard.

de valeur la victoire nous est restée; et après la bataille, le prix du sang versé pour la patrie a été acquitté.

» Avant de prendre le repos dont lui aussi aurait tant de besoin, avant d'entrer sous la tente qui vient de lui être dressée au milieu de l'armée, l'empereur a fait de nombreuses promotions de grades et de croix. Chaque homme, officier ou soldat, qui s'est extraordinairement distingué a entendu proclamer son nom par l'empereur, et a reçu de lui son brevet d'honneur.

» Aussi, les traits merveilleux, les prodiges qui marquèrent chaque heure d'hier, d'aujourd'hui, demain se renouvelleront!

» En présence de toute l'armée, l'empereur embrassa le général Macdonald qui, dans cette campagne, s'était couvert de gloire à la tête des troupes d'Italie, et le nomma maréchal de l'empire. C'était de la part de Napoléon un acte rémunératif... Macdonald, avec l'élan d'un noble cœur, saisit la main de l'empereur et lui dit avec une expression profonde :

» — Sire! maintenant c'est entre nous à la vie, à la mort! »

» Le général Oudinot, commandant les grenadiers de la garde, reçut avec le bâton de maréchal le titre de duc de Reggio.

» Après que tous ses devoirs eurent été accomplis, l'empereur se retira dans sa tente, autour de laquelle retentirent longtemps de passionnés vivat. »

Tout cela se passait ainsi... des milliers de témoins nous l'attestent. Mais, quand vingt-cinq années encore se seront écoulées, qu'il n'y aura plus personne là pour dire : « C'est vrai, c'est exact; j'y étais, j'ai *vu*, j'ai *entendu ;* » on ne le croira pas. A un demi-siècle de distance, nos traditions de l'empire se revêtiront de la couleur de fabuleuses légendes!

« Les jours suivants, » reprit le duc, « l'armée poursuivit le cours de ses triomphes. Le 11, à midi, l'empereur fit son entrée à Znaïm. Dans la soirée, un envoyé de l'empereur François, le prince de Lichtenstein, se présenta au quartier impérial pour proposer de la part de son souverain une suspension d'armes... L'empereur à l'instant donna l'ordre au prince de Neuchâtel de faire cesser le feu, et s'adressant ensuite à l'envoyé autrichien, il lui dit avec dignité, d'un ton où perçait le reproche :

» — J'accepte l'armistice, il y a déjà trop de sang de versé! »

» Les conditions en furent arrêtées cette nuit même.

» Le lendemain, Vienne, consternée, revit les vainqueurs. L'empereur rentra à Schœnbrunn le 12 juillet. Le temps de son absence avait été bien employé!

» L'armée avait posé les armes. Elle couvrait le territoire de l'Autriche ; les bivacs français entouraient, comme un vaste réseau, sa capitale. La vieille garde, l'inséparable compagne de l'empereur, campait sous les murs de Schœnbrunn ; la jeune garde occupait Vienne.

» A OEdenbourg, la France dictait ses conditions à l'Autriche...

» Nous étions véritablement fous, délirants de bonheur, » me disait le duc de Bassano, un heureux témoin de ces bons jours, « tout était si beau, si prospère pour nous! L'idée des joies, des plaisirs du retour à Paris, après la paix, tournait toutes les têtes; et ma foi! en attendant cette heure si ardemment désirée, l'armée saisissait au vol toutes les distractions qui lui aidaient à l'attendre!

» On ne peut se faire une idée de la représentation magnifique de l'empereur, à Schœnbrunn, pendant les trois mois que durèrent les négociations, et de l'espèce de tourbillon féerique dans lequel nous vivions : c'était vraiment étourdissant! éblouissant! »

XVII.

RETOUR A SCHOENBRUNN. — ÉPISODES INTIMES. — LES REVUES DE QUATRE-VINGT MILLE HOMMES EN FAMILLE.

« Rien n'égalait, » disait le duc, « la splendeur, le prestige de la représentation de l'empereur des Français dans la résidence des empereurs d'Autriche.

» L'état-major impérial, le plus nombrenx, le plus brillant qui fût au monde, était grossi des rois, des princes nos alliés qui formaient cortége sur les pas de Napoléon, dont le nom seul éclip-

sait l'illustration des plus vieilles monarchies!

» Dans ses salons se pressaient, briguant l'honneur d'en obtenir un mot, un regard, toute la haute aristocratie allemande et autrichienne, toutes les célébrités, les savants, accourus de toutes parts pendant son séjour à Schœnbrunn.

» C'est que, placé à une hauteur idéale dans la conscience publique, Napoléon résumait en lui tout ce qui fascine les imaginations, tout ce qui provoque l'enthousiasme ; chef d'un empire qui n'avait d'autres limites que celles marquées par sa puissante volonté, il faisait et défaisait les rois, donnait et reprenait les couronnes, imposait ses lois à la moitié des mondes, et au bruit de ses exploits s'ébranlait la terre!

» Tel apparaissait aux regards étonnés l'homme de ses propres œuvres, Napoléon, dans le palais des Césars, où venaient s'incliner devant l'élu de la nation française toutes les sommités, toutes les gloires européennes. Oh! de semblables souvenirs suffisent à l'orgueil d'un peuple!

» Et c'était la plus délicieuse habitation royale qui exista jamais que ce Schœnbrunn! Une rapide description va nous faire parcourir ces lieux véritablement enchantés, dans le courant de l'été de 1809.

» Le château de Schœnbrunn, a été construit

par l'immortelle Marie-Thérèse, cette femme aux nobles instincts, aux grands choses. Il est situé à une demi-lieue de Vienne, dans une admirable position; son architecture est irrégulière, mais pleine d'une gracieuse dignité. Pour y arriver il faut traverser un pont jeté sur la petite rivière la Vienne : quatre sphinx en marbre ornent ce pont qui est très-large et d'une élégante construction. En face du pont est une belle grille par laquelle on entre dans une immense cour où peuvent manœuvrer à l'aise dix mille hommes. Elle est carrée, entourée de galeries couvertes, décorée de deux beaux bassins aux eaux jaillissantes, ornée de statues de marbre d'une large facture. Aux deux côtés de la grille sont deux grands obélisques en granit rose surmontés d'aigles dorés (ce qui a fait poétiquement dire que Schœnbrunn était *le nid des aigles victorieuses*). C'est là la cour d'honneur.

» Schœnbrunn signifie *belle fontaine*. Une source fraîche et limpide qui se trouve dans un bosquet du parc a donné son nom à la royale habitation. L'eau jaillit d'une petite éminence couverte des fleurs les plus suaves, et qu'entoure un pavillon sculpté à l'intérieur de manière à imiter des stalactites. Une naïade négligemment couchée tient à la main une corne d'où l'eau sort et re-

tombe dans un bassin de marbre. C'est un petit coin ravissant de fraîcheur pendant l'été. L'empereur y déjeunait presque tous les matins sur une petite table rustique en donnant audience aux illustres visiteurs qu'il honorait de cette faveur : cette distinction était vivement briguée...

» L'intérieur du palais est décoré avec une grande richesse d'ornements. L'ameublement en est plutôt d'un goût original et distingué que somptueux. La chambre à coucher de l'empereur était celle qu'avait jadis habitée le vaillant capitaine *Marie-Thérèse.* Des boiseries en laque de la Chine, admirablement conservées, ornaient cette pièce et le cabinet de travail; dans un petit salon d'étude qui précède le cabinet se trouvait une machine fort curieuse appelée *la chaise volante,* sorte de palanquin mécanique qui servait à transporter d'un étage à un autre l'impératrice Marie-Thérèse, devenue vieille.

» Et voilà que cette chaise me rappelle une énormité commise, que l'empereur me raconta le lendemain, en riant encore de la *belle peur* qu'il avait causée au coupable.

» Une nuit, il avait travaillé très-tard, seul dans son cabinet. Il sort pour donner un ordre et aperçoit un de MM. les officiers d'ordonnance de veille, installé fort à l'aise et profondément en-

dormi dans la chaise volante... L'empereur court à lui, le secoue rudement par les bras, le remet sur ses pieds : « Monsieur, lui dit-il sévèrement, vous avez osé plus que moi : j'ai respecté cette chaise! »

« — Sire, je... je suis au désespoir... » balbutia l'étourdi terrifié.

« — A votre âge, monsieur, » reprend l'empereur, » je n'aurais osé passer devant ce meuble sans me découvrir! »

« Le parc et les jardins sont merveilleusement dessinés. Rien n'est plus pittoresque : le tracé, capricieusement incorrect, irrégulier, amène à chaque pas des accidents de terrain, des effets fantastiques et imprévus. Partout les eaux distribuées avec une entente parfaite donnent à la végétation une séve vigoureuse, et l'entretiennent, même dans les plus fortes chaleurs, d'une fraîcheur, d'un vert admirables.

» Des arbres d'une force prodigieuse, des arbustes précieux, une profusion de belles et rares fleurs répandues dans les parterres, dans les serres; des statues du plus grand prix, une volière, une ménagerie curieuse, animent et vivifient ce charmant séjour où tout ce qui frappe les yeux est magnifique et gai tout à la fois.

» Une après-dînée, dans un de ces moments de

laisser-aller où l'*aigle* descendait des hauteurs de l'espace dans les régions vulgaires, Napoléon disait au prince Eugène, en se promenant sous les beaux ombrages du parc :

» — Je ne connais rien de plus attrayant que cette demeure!... Ceci, avec un million de revenu, constitue tout ce qu'un homme peut rêver de jouissance sur la terre!

» — Votre Majesté a *mieux que cela* .. et la Malmaison est aussi un délicieux séjour! » répondit Eugène avec finesse...

« — Va te promener! » s'écria *Sa Majesté* en riant, « adieu mes beaux rêves! »

« C'est que Napoléon compta de bons, d'enivrants jours à Schœnbrunn! Là, quelquefois il oublia qu'il était roi et fut heureux!

» Lui, qui avait dit une fois au duc de Vicence, en l'engageant à rompre une liaison qui lui déplaisait : « Vous êtes absurde, mon pauvre Caulincourt!... savez-vous ce qu'est une femme à mes yeux? Une gracieuse récréation, un joli jouet, quelque chose de distrayant... L'amour est une folle préoccupation, et voilà tout! » A Schœnbrunn, lui aussi connut qu'il existait un sentiment qui donne le bonheur, comprit qu'il est une heure où le plus fort est le plus faible, où le cœur enivré donne autant qu'il reçoit! Il vit, il connut à

Vienne une douce et ravissante femme qu'il aima passionnément un moment... et elle, en retour de cet amour qu'elle partageait de toutes les puissances de son âme, lui sacrifia sa famille, sa position, sa réputation, tout, tout, plus que sa vie!

» A l'ardente prière de celui qu'elle aimait, non pas parce qu'il était empereur, mais parce qu'il était lui, Napoléon, elle quitta son pays, le suivit à Munich, puis à Paris; elle l'aurait suivi au bout du monde!

» Trois ans après, l'infortunée mourut de douleur de n'être plus aimée!... Les Tuileries, les préoccupations de la royauté, les décevants calculs de l'ambition avaient affaibli les impressions de Schœnbrunn, qu'un autre cœur emporta dans la tombe!

. . . .

» Les ducs de Bassano et de Cadore qui avaient accompagné l'empereur, une partie de sa maison civile qui était venue le rejoindre, et ses aides de camp, logeaient dans les étages supérieurs du château. Les officiers d'ordonnance et du grand quartier impérial habitaient dans les dépendances. L'empereur avait ainsi tout son service sous la main.

» Les maréchaux, les généraux et leurs états-majors étaient logés militairement en ville. Il n'y

avait pas une maison, grande ou petite, qui fût exemptée de cette charge.

» On ne peut se faire une idée de l'animation, du brouhaha qui régnait à Vienne pendant tout le temps de l'occupation, » me racontait le duc.

« En avant et autour du château, on avait arrangé le terrain pour le campement de la garde. Ce camp, d'un aspect martial et sévère, était en même temps coquettement soigné et paré par les soldats, qui y recevaient souvent *la visite de leur empereur.* Il n'y avait presque pas de jour où Napoléon ne se promenât dans ce qu'il appelait *son* camp.

» Tous les matins, à six heures les tambours battaient; les régiments commandés pour la parade se faisaient bien beaux, et allaient se rassembler dans la cour d'honneur. A dix heures précises, l'empereur descendait les degrés du perron, et commençait, en passant de rang en rang, la plus minutieuse inspection. Il examinait la tenue, regardait dans les sacs, grondait, questionnait les soldats et les sous-officiers. C'était ordinairement là qu'il récompensait les anciens services, qu'il faisait les promotions : *en famille,* disait-il. Et ceci est très-curieux.

» Après avoir passé la revue de détails d'un régiment, l'empereur demandait au colonel :

« Quel est l'officier qui a le plus de droit à l'avancement? » La réponse était franche, il le savait bien; mais cela ne suffisait pas à l'effet moral qu'il voulait produire, et s'adressant ensuite au corps d'officiers : « Voyons, élève-t-on quelque réclamation? »

» Il était bien rare que l'indication faite par le colonel fût contestée; et si par hasard cela arrivait, c'était toujours à celui qui avait été désigné par ses camarades que l'avancement était accordé, soit le grade supérieur, ou bien le titre de baron, avec la rente attachée au majorat, et il ajoutait : « Je récompense en lui, non-seulement ses bons services personnels, mais ceux du corps dont il fait partie. Il ne doit pas cette faveur à moi seulement, il la doit plus encore à l'estime de ses camarades. »

» Venait ensuite le tour des soldats qui n'étaient jamais oubliés... c'était absolument dans ces mêmes formes qu'il leur donnait de l'avancement ou la décoration de la Légion d'honneur. Il n'était pas un de ces hommes qui, pour obtenir la croix, n'eût déjà bravé mille fois la mort, et l'empereur, très-sobre de cette récompense envers les grands comme envers les petits, voulait être certain qu'elle fût donnée à celui qui l'avait le mieux méritée. « Quand un sous-officier ou un soldat est

désigné par ses pairs pour avoir gagné la croix, disait-il, on peut être sûr qu'elle n'a pas été volée! »

» A l'une de ces revues, il s'approche d'une de ces vieilles moustaches d'Égypte, dont la manche farcie de chevrons attestait les longs et bons services. Cet homme n'était pas trop capable d'être officier; cependant l'empereur voulait faire quelque chose pour ce fidèle compagnon de sa fortune; et, à son regret, Morin n'avait pas été proposé par son régiment, auquel il venait d'accorder deux décorations.

» — Morin, lui dit-il hautement, et avec ce tour pittoresque qui enchantait toujours les soldats, il y a quinze ans que tu sers; il y en a douze que, partout où l'on a brûlé de la poudre, je t'ai vu la narguer en face... Je te fais sous-lieutenant dans les tirailleurs.

» — De la garde? mon empereur... demande le sergent d'un ton où, à travers sa joie, perçait l'inquiétude.

» — Dans le 112e de ligne. » Et l'empereur continue l'inspection.

» Mais Morin est resté anéanti; son regard morne suit l'ingrat... Pâle, les traits bouleversés, il va résolûment lui parler, et lui dit d'un ton de reproche: « Donnez ça à un autre, mon empereur.

J'tiens pas au grade, moi! j'aime mieux rester toute ma vie sergent chez nous.

» — Je ne puis pas toujours vous garder tous dans ma poche, que diable! répond l'empereur avec bonté. Eh bien!... choisis : le grade au 112e ou la croix... *chez nous,* » ajoute-t-il en riant.

» Le pauvre sergent, suffoqué de surprise, de bonheur, fixe sur l'empereur ses yeux où roulaient de grosses larmes; et puis il dit avec une incroyable expression de tendresse : « Faudrait ne pas avoir d'entrailles ni de sang dans les veines pour quitter un père comme vous! » et des acclamations, des cris délirants de : « *Vive notre empereur! notre père!* » sortent de toutes les bouches à la fois...

» En repassant ces scènes, qui se renouvelaient partout et chaque fois que l'empereur se trouvait en contact direct avec ses soldats, on comprend bien comment ces hommes sont éternellement demeurés à genoux devant sa mémoire, et pourquoi il n'est pas une humble chaumière de la France, où son image ne soit appendue! disait le duc avec émotion.

» Ceci avait lieu aux parades de la semaine, à huis clos, chez soi... Tous les dimanches l'empereur passait la revue publique dans la plaine

d'Enzersdorf, théâtre de nos derniers triomphes. Et là, malgré tout, la foule s'y portait.

» Bien certainement, les habitants de Vienne avaient vu avec désespoir l'entrée de l'armée française dans leurs murs, et les vainqueurs venir s'asseoir au foyer de la famille! Mais enfin, quand il fut bien constaté que les Français ne *mangeaient pas les petits enfants tout crus*, et qu'on osa surtout regarder en face ces terribles gens, un tout autre sentiment que celui de l'horreur se fit jour dans la meilleure partie de la population. Avec un peu de bonne volonté de part et d'autre, on avait fini par s'entendre, par s'estimer; peu de temps avait suffi pour établir de douces intelligences entre les vainqueurs et les vaincus. Si l'uniforme français blessait encore les regards de *quelques-uns*... on laissait de côté ces mauvais caractères, et on s'en moquait!

» En hauts lieux, les choses s'étaient passées à peu près de même. Toutefois, ici, les relations de bonne harmonie avaient été moins facilement établies. Les officiers, logés militairement dans les aristocratiques demeures, eurent à déployer beaucoup de savoir-faire, durent triompher de bien des préventions, vaincre bien des répugnances avant que de parvenir à prendre place dans les salons, *au feu et à la lumière*. Mais, là encore, quel-

ques bons cœurs qui ne partageaient pas au même degré les antipathies qu'inspiraient les épaulettes et les aiguillettes, plaidaient éloquemment leur cause ! Et puis, en définitive, il était bien difficile aux récalcitrants de faire la grimace chez soi à ceux devant lesquels journellement il fallait mettre chapeau bas dans le palais du maître de l'Autriche...

» De toutes ces considérations, il était résulté que les Français se trouvaient être dans des termes fort convenables avec les Viennois ; et qu'après cinq mois de séjour, lorsqu'on dut se séparer, bien des larmes coulèrent, bien des regrets furent réciproquement échangés, à l'heure cruelle du départ !

» Et voilà comment il se faisait que tous les dimanches à midi, entraînés les uns par les autres, presque tous les habitants de Vienne accouraient à la plaine d'Enzersdorf. Les grandes dames, parées, belles à ravir, rivalisant entre elles de luxe et d'élégance, s'y rendaient en voiture découverte et se plaçaient bravement sur le premier rang de la foule, maintenant aguerrie, qui se pressait autour de ces fiers bataillons, l'épouvante de l'Europe !

» C'était vraiment un imposant spectacle que ces magnifiques revues. L'empereur y attachait un

amour-propre extrême, et les commandait en personne.

» Quatre-vingts à cent mille hommes, à la tournure martiale, dans la plus admirable tenue, étaient là sous les armes, et avec une précision et un ensemble parfaits, exécutaient les manœuvres, les grandes évolutions.

» Au moment du défilé, l'empereur venait se placer en regard de la ville. Il portait habituellement l'uniforme des chasseurs de la garde, une simple petite croix à sa boutonnière. A ses côtés, derrière lui, tourbillonnait un monde de princes, de maréchaux, de généraux, de chambellans, d'écuyers, d'aides de camps, tous resplendissants de broderies, de plaques, de grands cordons; une quantité d'officiers d'ordonnance, tous jeunes, rieurs, coquets, à l'uniforme bleu céleste brodé d'argent, orné de l'aiguillette et si frais et si éclatant, venaient encore ajouter à toute la magnificence de ce brillant cortége.

» Et quand, après le défilé, l'empereur, par une intention de bon goût, avant de se retirer, faisait courtoisement, au petit galop, le tour de l'enceinte que décrivait la foule des curieux, il n'était pas un des élégants officiers qui formaient sa brillante escorte, qui ne cherchât et ne trouvât peut-être, dans la foule des spectatrices, deux

beaux yeux, pour stimuler sa grâce et son adresse...

» Le 15 août fut célébré avec éclat. Les troupes, on le pense bien, fêtèrent leur empereur! Trois jours à l'avance, on travaillait avec ardeur dans tous les camps à élever des arcs de triomphe en verdure, à fabriquer des feux d'artifice et à préparer les illuminations. Une contribution de guerre, frappée sans façon sur toutes les serres et jardins d'alentour, avait fourni, comme par enchantement, les belles guirlandes de fleurs qui encadraient des milliers de transparents, dont les *poëtes* des régiments avaient composé les devises. Et lorsque l'empereur, qui avait respecté les surprises qu'on lui ménageait, fit sa visite dans les camps, le 14 au soir, il put lire à chaque pas les déclarations d'amour les plus tendres, solennellement appendues au devant de chaque tente! dit en riant le duc de Bassano.

» — Quels bons et joyeux jours! » dis-je tout émue, « et comme tout ceci peint bien notre caractère national!

» — De la part de ces courtisans-là, » reprit-il, « les flatteries de cette sorte avaient toujours le pouvoir de plaire à l'empereur et de le faire sourire; et pour ne pas demeurer en reste de *galanterie,* il annonça, en se retirant, une distribu-

tion extraordinaire, et une permission générale de *minuit*. Des cris de joie l'en remercièrent à perte de vue.

» En ville, les soldats logés chez les habitants, ayant assez hautement laissé percer l'envie de briser, sans miséricorde toutes les vitres des maisons qui n'illumineraient pas, en l'honneur de la *Saint-Napoléon*, le 15 août au soir, Vienne éclairée à jour, offrait le plus singulier coup d'œil qu'on puisse imaginer !

» A défaut de lampions, toutes les croisées, qui sont à double châssis, présentaient, entre les deux vitrages, soit des globes lumineux, des lampes, ou des bougies, ou des chandelles. Mais toujours est-il que ce témoignage de réjouissance, dont personne n'aurait osé s'abstenir, répété scrupuleusement de la cave au grenier, faisait le plus drôle d'effet possible !

» Des orchestres militaires, en plein vent, s'étaient établis sur le Prater, sur toutes les places; et, de peur ou de gré, Autrichiens et Français dansaient ensemble, buvaient et portaient de bruyants *toasts* à la santé du *grand Napoléon*.

» Un beau feu d'artifice fut tiré par les artilleurs de la garde, devant le château de Schœn-

brunn, dont les vastes salons ne pouvaient contenir la foule empressée, qui était venue déposer ses vœux et ses hommages aux pieds du tout-puissant vainqueur. »

XVIII.

ENTREVUE AVEC L'ARCHIDUC CHARLES. — LE PAYSAN BAVAROIS. — MUNICH.

« Vers la fin de septembre, l'empereur fit une excursion à Raab. Il parcourut avec un vif intérêt le champ de bataille, et en voyant par lui-même quelles difficultés on avait dû vaincre pour obtenir la victoire, il donna de nouveaux éloges au dévouement de l'armée d'Italie et aux belles dispositions qui avaient triomphé de tous les obstacles. « C'est prodigieux ! » s'écria-t-il à plusieurs reprises, « mon brave Eugène s'est placé dans cette

affaire au rang des plus habiles tacticiens, il a pris place parmi les grands capitaines. »

« Ce bel éloge dans la bouche de Napoléon avait une valeur immense ! mais, en toutes occasions, je l'ai vu heureux d'attribuer hautement à chacun, après la victoire, la part de mérite et de gloire qu'il avait légitimement acquise pendant l'action : l'éloge comme le blâme ne se faisaient jamais attendre, et pour mériter l'un et ne pas encourir l'autre, on opérait des miracles !

» Cette visite du champ de bataille de Raab me rappelle, » dit le duc de Bassano, « un des gracieux épisodes de cette magnifique époque de 1809 :

» En revenant de Raab, l'empereur se dirigea sur Vienne par la route de Buknsdorf, et s'arrêta à la Vénerie, joli rendez-vous des chasses royales. L'archiduc Charles, avec deux officiers de suite seulement, l'y attendait...

» Ce fait n'était pas sans importance : il faut savoir que tous les archiducs étaient venus officiellement visiter l'empereur Napoléon à Schœnbrunn, le prince Charles excepté, et cela se conçoit de reste ! l'empereur professait une haute estime pour le caractère personnel et les talents militaires que le prince généralissime de l'armée autrichienne

avait déployés dans cette campagne, et rendait toute justice à son mérite très-remarquable.

Cette entrevue, désirée par le prince Charles, avait été acceptée et ménagée par l'empereur avec une grâce parfaite, à la première ouverture que lui avait fait faire le prince de le voir et de l'entretenir. « Dites au prince Charles, » répondit-il au prince de Lichtenstein, « que je serai heureux de le rencontrer à la Vénerie... que je me propose de visiter à mon retour de Raab. « Ce fut avec cette délicatesse exquise, dans ces formes courtoises, qu'il déféra au désir tardivement exprimé par son ennemi vaincu.

» Au moment où la voiture de l'empereur entra dans la cour de la Vénerie, le prince Charles parut sur le balcon. Il était bien, l'air digne et extrêmement noble.

» Lorsque Napoléon voulait plaire, il y mettait une coquetterie qui le rendait réellement irrésistible; en apercevant le prince, il sauta lestement de sa calèche, prit la main de son illustre adversaire malheureux, et lui dit avec une effusion pleine de naturel : « Prince, j'ai été plus favorisé que vous, mais non pas plus habile. La belle défense que vous m'avez opposée à la tête de vos vaillantes troupes suffit à votre gloire.

« — Sire, » répondit l'archiduc très-ému,

« être vaincu par Votre Majesté est le seul adoucissement qui puisse rendre supportable un semblable malheur ! »

« L'empereur et le prince restèrent seuls ; leur conversation qui, contrairemeut aux habitudes de l'empereur se prolongea deux heures, n'eut pas de témoins. Ils se séparèrent dans les termes les plus affectueux en apparence.

» Je puis assurer que de la part de l'empereur, au moins, les dispositions de conciliation étaient sincères. En me parlant le soir des questions qui avaient été agitées dans cet important entretien, il me dit : « *Le prince Charles est un homme de cœur, et avec cela de tête et de sens ;* il m'a paru convaincu de la nécessité pour l'Autriche, comme pour les convenances des deux côtés, de conclure promptement une paix durable. Maintenant les conseillers de l'empereur François lui parleront-ils le sage langage que lui fera entendre, je le crois, son frère ? c'est ce que l'issue prochaine des négociations entamées nous apprendra ! »

« Je vous ai raconté tout à l'heure, » ajouta le duc de Bassano, « comment l'empereur, après l'entrevue avec le prince Charles, reçut le prince de Lichtenstein envoyé sans apporter de la part de l'empereur François aucune parole positive, et comment il fit énergiquement conclure les in-

terminables négociations discutées à OEdenbourg, entre le duc de Cadore, son ministre des affaires étrangères, et le comte de Metternich pour l'Autriche.

» Ennuyé, fatigué de toutes ces longueurs diplomatiques, il prit la résolution d'aller attendre à Munich les ratifications de l'empereur François au traité de paix qui venait d'être signé à OEdenbourg. En conséquence, après avoir pris toutes les mesures pour assurer la sûreté de l'armée en cas de rupture, il nomma le prince de Neuchâtel gouverneur de Vienne, et se disposa à quitter Schœnbrunn, cette royale résidence, son pied-à-terre depuis cinq mois, et qui avait vu passer devant l'heureux vainqueur toutes les illustrations de l'Europe.

» Une singulière et pittoresque visite devait clore par un contraste piquant les royales réceptions du grand empereur dans le palais des Césars. Ceci est très-drôle!

» La veille de son départ, les audiences de congé données, les portes closes à tous les étrangers, l'empereur, debout près d'une des croisées de son cabinet donnant sur la cour, causait gaiement avec Savary et moi des événements de cette glorieuse campagne; chacun de nous rappelait avec intérêt les incidents de toutes sortes qui

avaient marqué notre occupation, et nous discourions joyeusement sur cet inépuisable sujet.

» Deux grenadiers à cheval de la garde impériale étaient en faction à la grille extérieure de la grande cour d'honneur; un paysan se présente pour entrer; les factionnaires le repoussent; un débat s'engage entre eux et lui sans succès; alors il se recule de quelques pas, se croise les bras, et reste planté droit en face de la porte. Le regard d'un des factionnaires se porte vers les croisées de l'empereur, qui lui fait signe de laisser passer l'homme : le voilà dans la cour, un perron se présente en face de lui, il le monte bravement, enfile le grand escalier, arrive droit au salon de service, où il tombe au beau milieu d'une vingtaine d'officiers qui le regardent d'un air tout étonné. Le paysan ne se déconcerte pas, il demande comme la chose la plus simple du monde, *à parler à l'empereur Napoléon.*

» — Ah! bah!... lui dit d'un ton moqueur un des malins officiers, et que voulez-vous à l'empereur? « — Apparemment que j'ai affaire à lui, » répond tranquillement l'homme, dont la bonne figure, franche et ouverte, reste impassible.

» Des éclats de rire partent de tous les coins du salon. « Mais, » lui dit-on, » on ne parle pas comme cela à l'empereur, mon brave homme.

» — C'est pas possible! » répond il d'un air stupéfait. « Il est donc plus fier que notre roi, à qui nous parlons sans tant de façons? »

» Les rires recommencèrent, mais à ce moment le général Savary sort du cabinet de l'empereur, il interroge le paysan. « Dites à votre maître, » lui répond celui-ci en haussant les épaules, « que je viens quasi de la ville de Munich pour lui donner un bon avis; s'il n'en veut pas, je le remporterai. »

» Le général Savary alla rendre compte à l'empereur, et revint chercher le paysan; toutefois, il laisse les portes ouvertes derrière lui, et tout le monde de suivre des yeux ce qui va se passer : deux fois déjà on avait cherché à attenter à la vie de l'empereur, mais il ne se préoccupa jamais de craintes de cette nature.

» — Ce que tu as à me dire est donc bien important? lui demande l'empereur.

» — Faut bien croire, puisque j'ai laissé là de l'ouvrage qui presse, pour venir vous trouver, » répond le paysan avec une bonne simplicité.

» Voilà ce qui en est : j'ai entendu dire que vous alliez faire la paix avec les Autrichiens?...

» — Eh bien, après? » dit l'empereur en riant

» — *Après?* c'est justement là l'affaire : avec les Autrichiens, quand on croit que c'est fini, c'est

encore à recommencer, demandez à not' bon roi! En Bavière, nous disons : Menteur comme un Autrichien. C'est que nous sommes payés pour dire cela, nous autres! et quoique vous les ayez vus de près, Vot' Majesté, » dit-il en se frottant les mains avec malice, « vous ne les connaissez pas aussi bien que nous, et il m'est venu à l'idée de vous recommander de mieux prendre vos précautions cette fois qu'après Austerlitz... C'est que nous y avons intérêt, parce que vous ne serez pas toujours là... et nous, nous sommes toujours sous leur main! »

» L'allocution du paysan bavarois était très-plaisante, et sa pittoresque politique pleine de raison et de droit sens; l'empereur le jugeait bien ainsi. Le mot d'*Austerlitz* qui venait d'être prononcé par son humble donneur d'avis, lui rappelait un de ces entraînements de générosité après la victoire, dont la conduite ultérieure du cabinet de Vienne l'avait fait plus d'une fois se repentir! D'une autre part, cette disposition hostile des peuples des États de l'Allemagne envers l'Autriche lui convenait fort, mais il ne devait pas le témoigner dans ce moment où tous ses efforts tendaient à la conclusion de la paix avec cette puissance. Il congédia avec bonté le paysan, qui repassa bien fier devant les moqueurs du salon de service

» Ceux-ci, étonnés de l'avoir entendu s'exprimer aussi passablement en français, la porte du cabinet de l'empereur refermée, l'interrogèrent. Dans la campagne de 1805, il s'était engagé comme volontaire dans l'armée autrichienne qui payait fort cher ses recrues, pour, avec le prix de son engagement de *mille florins,* soulager la misère de sa vieille mère. Fait prisonnier à Austerlitz, il n'avait été échangé que dix mois après.

« — Et, » dit-il d'un ton narquois à ses interlocuteurs en terminant, « c'est ainsi que de la bonne leçon que vous avez donnée à ces damnés d'Autrichiens, j'ai retiré pour ma part mille florins, et appris gratis le français ! »

» Le paysan et son histoire eurent un succès fou; on le fit boire joyeusement à la santé de l'empereur, et il retourna à ses champs enchanté de la bonne réception de ceux qu'il voyait avec tant de plaisir au lieu et place des Autrichiens...

» On le sait, de temps immémorial, l'humeur envahissante de l'Autriche a excité contre elle la haine de tous les petits États d'Allemagne. Dans cette dernière guerre, la cause de la Bavière était intimement liée à celle de la France, notre querelle était la sienne. Le roi Maximilien, adoré de ses sujets, devait depuis 1806 à Napoléon l'agrandissement de ses États et son titre de roi ; il

n'était avant qu'électeur; le Tyrol, donné par la France à la Bavière, venait à l'instigation de l'Autriche de se soulever contre elle, et le général Jellachich, à la tête d'un corps nombreux autrichien, s'était emparé de Munich, en avait chassé le roi et commis dans toute la Bavière d'effroyables exactions.

» Aussi dans cette dernière guerre les troupes bavaroises combattirent-elles vaillamment et de grand cœur avec les Français contre l'Autriche. Le prince Louis, aujourd'hui roi de Bavière, servait dans nos rangs.

» A ce sujet il me revient à l'esprit une singulière particularité, assez curieuse par le temps qui court...

» Pendant la campagne de 1813, l'empereur avait attaché le prince royal de Bavière à l'état-major du duc de Dantzig. Le prince Louis était un jeune homme fort instruit, appliqué, studieux, d'un caractère doux, timide, de manières simples et gracieuses avec tout le monde; il était aimé de tous ses camarades, jeunes gens en général bien élevés. Le maréchal Lefèvre, excellent homme au fond, mais très-vulgaire dans les formes et dans le langage, traitait le prince plus que cavalièrement, et à ce point que les autres officiers de l'état-major du maréchal étaient révoltés de son

injustice envers le prince, aussi exact que qui que ce soit d'entre eux à son service.

» Cela revint aux oreilles de l'empereur, il en éprouva un vif mécontentement. Personne ne possédait mieux que lui le sentiment des convenances. A la suite d'une conversation avec le maréchal, il lui dit : » Je sais, Lefèvre, que vous traitez mal le prince de Bavière, et sans sujet... Ce manque d'égards à son rang est de mauvais goût...

» — Je me moque pas mal des princes, moi! » grommela le maréchal entre ses dents, « je ne lui fais ni plus ni moins qu'à ses camarades qui le valent bien.

» — Mais parce qu'il est prince, ce n'est pas une raison pour le traiter plus mal que ses camarades qu'il vaut bien aussi, » répliqua sèchement l'empereur, et il lui tourna le dos.

« Le prince Louis, » ajouta en riant le duc de Bassano, « n'a pas dû conserver un souvenir très-tendre de notre brave maréchal! Au reste, quelque temps après, je crois, sans pouvoir toutefois l'affirmer, qu'il fut attaché à l'état-major du prince de Neuchâtel. Si cela n'eut pas lieu à cause de la rapidité des événements, je suis certain au moins que telle avait été l'intention de l'empereur.

» Que vous dirai-je encore de cette grande époque de 1809, dont je vous ai à peine esquissé quelques traits? Le 15 octobre, à six heures du matin, l'empereur quitta la délicieuse résidence de Schœnbrunn; le duc de Cadore et moi nous suivîmes Sa Majesté, accompagnée de ses aides de camp et d'une partie de sa nombreuse maison militaire. L'armée, sous le commandement en chef du prince de Neuchâtel, continua d'occuper Vienne et tout le pays conquis.

» Son passage à travers la Bavière fut une ovation perpétuelle. Partout les populations bordaient la route en poussant les cris mille fois répétés de : *vivat l'imperator! vivat Cesar!*

» De grands feux, allumés dans les champs et entretenus par les paysans qui se précipitaient, hommes, femmes et enfants, jusque sous les pieds des chevaux de la voiture de l'empereur, pour l'apercevoir, répandaient leurs vives clartés au loin, trompaient les ténèbres de la nuit, et rien ne peut donner une idée de la poésie de cette longue file de voitures dont se composait la suite de l'empereur, la sienne en tête, éclairées par les flammes de ces feux de joie, traversant avec la rapidité d'une flèche ces populations en délire qui nous poursuivaient à perte de vue de leurs enthousiastes bravos!

» Pour la seconde fois, la France venait de rendre l'indépendance aux Bavarois, qui, quatre années plus tard... mais alors en traversant la Bavière, en visitant à Passau les forts *Maximilien* et *Napoléon*, et les huit redoutes dont les noms rappelaient les principaux *faits d'armes de l'armée française* pendant cette campagne, et auxquelles travaillaient plus de vingt mille ouvriers; alors... alors Napoléon recueillit sur son passage des bénédictions, des actions de grâces!

» Des acclamations délirantes accueillirent son arrivée à Munich, où il fit son entrée à cheval, ayant à ses côtés le roi et les princes de Bavière, venus à sa rencontre à deux lieues de la ville.

» Là aussi il passa sous des arcs de triomphe! des fêtes somptueuses avaient été préparées pour le recevoir : la Bavière entière le salua du nom de libérateur. . . . .

. . . .

Le 22, les ratifications si ardemment attendues, et auxquelles était jointe une très-gracieuse lettre de l'empereur François pour son *magnanime frère* Napoléon, les ratifications au traité d'OEdenbourg arrivèrent à Munich. Cette nouvelle proclamée à l'instant avec la plus grande solennité, excita d'universels transports de joie. Toute l'Allemagne tressaillit d'allégresse!

» Quant à nous, nous étions ivres de bonheur. Une paix glorieuse, immense dans ses résultats comme dans sa portée politique, terminait magnifiquement cette prodigieuse campagne; notre armée toujours victorieuse, toujours invincible, avait, encore une fois, triomphé des efforts de cette vieille coalition incorrigible dans ses haines contre la France de la révolution et de l'empire!

» Le lendemain l'empereur partit de Munich; le roi de Bavière l'accompagna jusqu'au premier relais; au moment de se séparer, ils s'embrassèrent fraternellement : « Je vous dois ma couronne, et le peuple bavarois son indépendance, son repos, tout, tout! » dit Maximilien...

« — Et moi, quelques moments heureux! » répondit l'empereur profondément ému en lui pressant vivement la main.

« Des feuillages, des fleurs, tapissaient les murs et couvraient les pavés; les drapeaux des deux nations flottaient réunis, surmontés de couronnes d'immortelles, sur tous les édifices, à toutes les fenêtres des rues que traversa Napoléon au milieu de la foule qui le bénissait, qui le nommait son sauveur... Il saluait avec une expression d'indicible satisfaction, son regard reflétait le bonheur, un noble orgueil... sa pensée radieuse volait vers la France, la France, qu'il venait en-

core une fois de placer si haut dans l'estime des autres nations!... Il a compté de belles heures dans sa vie! »

Et, sur la physionomie de l'ancien ministre de Napoléon, se peignaient l'admiration, un amer regret, une de ces souffrances intimes qui ne s'expriment dans aucune langue...

FIN DU TOME PREMIER.





